This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

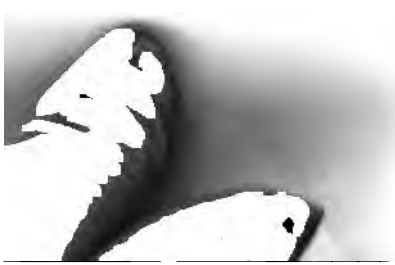
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579774 0



# EMMERICH,

## COURS DE MORALE

## MIS EN ACTION.

# EMMERICH,

## COURS DE MORALE

## MIS EN ACTION;

Par M.me DE MONTOLIEU, Auteur de *Caroline de Lichtfield*, de *Saint-Clair des Isles*, etc.

## TOME QUATRIÈME.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

A PARIS,
Chez H. NICOLLE, à la Librairie Stéréotype, rue de Seine, n.° 12.

1810.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
210863
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1900.

# EMMERICH,

## COURS DE MORALE

## MIS EN ACTION.

---

## CHAPITRE LVI.

### PAUVRE, PAUVRE JULIANE.

Un homme, dont on n'a jamais su précisément ni la patrie ni l'histoire, mais que l'on a soupçonné être un lieutenant français qui s'était échappé de sa garnison, ne pouvant y payer ses dettes, se présenta un jour chez le comte ; il était bel homme, s'énonçait bien, soit en français, soit en allemand, dont il savait plusieurs

dialectes ; il parlait également bien le russe, le polonais, le suédois, et pouvait passer au besoin pour être de l'une ou de l'autre de ces nations, et déjà plus d'une fois il avait changé de nom et de patrie suivant les circonstances. Il confia au comte de*** qu'il était un bon gentilhomme français, forcé de cacher un nom assez connu, sous le simple nom de M. de Charville ; une affaire d'honneur dans laquelle il avait eu le malheur de tuer son adversaire, officier d'un grade supérieur au sien, l'avait obligé de s'expatrier ; il courait le danger de la vie s'il était reconnu, ou du moins celui d'une prison perpétuelle. Ayant entendu parler dans toute l'Allemagne du comte de*** comme du seigneur le plus généreux, de l'homme en qui, sous tous les rap-

ports, on pouvait avoir le plus de confiance, il venait lui demander sa protection, pour lui procurer quelque moyen de vivre honorablement et secrètement. Le comte ne douta pas un instant de la vérité de cette histoire; M. de Charville avait l'extérieur et le ton d'un homme comme il faut, il avait de plus entendu parler de M. le comte de*** dans toute l'Allemagne, et vanter son mérite; il ne pouvait donc pas être un menteur; et M. le comte, jaloux de mériter son éloge, le pria de ne pas chercher plus loin, et d'accepter un azile dans son château: pour contenter votre délicatesse, ajouta-t-il, et pour vous cacher mieux encore, vous aurez, si vous le voulez, le titre de mon secrétaire; mais vous serez avant tout mon ami,

et c'est moi que vous obligerez en acceptant mon offre.

M. de Charville ne se fit presser que ce qu'il fallait pour ne pas avoir l'air d'être venu tout exprès, il finit enfin par céder aux instances du comte, et fut instalé au château, et présenté à la comtesse et à sa société comme un homme intéressant sous tous les rapports, et comme l'ami de la maison.

M. le secrétaire ou M. de Charville, avait environ trente-six ans : il était grand et bien proportionné. Sa physionomie variait suivant les personnes avec qui il s'entretenait : avec le comte elle exprimait la reconnaissance et le dévouement mêlés d'une nuance de fierté qui en imposait, et forçait aux égards ; avec la comtesse c'était

le regard de l'admiration et le ton de la flatterie la plus adroite ; avec la jeune comtesse il cachait ses intentions et son but sous un air d'enfantillage et de complaisance ; et, tout en faisant la cour à la maman, il ne laissait échapper aucune occasion de la faire à la petite ; avec mademoiselle Clermonde qu'il connaissait depuis long-temps, il avait en public l'air d'avoir une parfaite estime pour ses vertus et ses talens, et en particulier ils concertaient leur plan, et se moquaient de la crédulité de tout le monde. Au commencement cependant, la société du comte et de la comtesse parut un peu surprise de ce nouveau secrétaire que l'on traitait en ami intime, et que personne ne connaissait, mais en peu de temps il sut se concilier tous les suffrages. Personne ne connaissait mieux le

monde et les différens caractères : habile à saisir le faible de chacun, il savait en profiter avec une adresse incroyable. Ayant beaucoup voyagé, il avait aussi beaucoup à raconter ; il savait une foule d'anecdotes et de bons mots, qu'il débitait avec grâce ; et les soupers de la comtesse, jusqu'alors assez ennuyeux, devinrent charmans par l'esprit et la gaieté que M. de Charville sut y répandre. Il avait aussi l'art de faire valoir l'esprit des autres, de prêter à sa voisine l'épigramme qu'il venait de dire ; enfin il était vraiment aimable, et devint bientôt le favori déclaré de la comtesse, qui ne faisait plus rien sans le consulter.

Elle lui confia son projet de former un théâtre de société pour faire briller les talens de sa fille, talens dont on le fit juge, et qu'il éleva jus-

qu'aux nues. On lui conta l'embarras où l'on était pour trouver un bon héros tragique ; il s'offrit tout de suite, quoiqu'il sentît fort bien, dit-il avec modestie, combien un homme de son âge serait ridicule au milieu de cette brillante jeunesse, et surtout dans les rôles d'amoureux ; mais il n'était rien qu'il ne fît pour marquer son dévouement à madame la comtesse, et contribuer à développer un talent aussi rare et aussi précieux que celui de Juliane ; il s'estimait heureux d'avoir exercé quelquefois cet art avec assez de succès, et d'avoir cultivé sa mémoire par l'étude des chefs-d'œuvre des poëtes français. En effet, il savait par cœur les principaux rôles des plus belles pièces de Racine et de Voltaire ; il en répéta plusieurs le soir même avec Juliane, au grand contentement de sa

mère, qui disait en s'extasiant : voilà, voilà ce qu'on appelle jouer d'après nature. Le comte criait bravo, bravo ! mon ami, c'est cela ; mademoiselle Clermonde faisait semblant de pleurer, et étouffait un éclat de rire sous son mouchoir ; et Juliane, qui trouvait enfin à qui parler, quelle ame elle mettait dans son jeu ! quelle expression dans son regard, dans le son de sa voix ! comme son cœur était vraiment ému, quand Orosmane lui dit avec l'accent de la passion la plus ardente :

Je vous aime, Zaïre, et j'attends de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flâme ;
Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment ;
Je me croirais haï d'être aimé faiblement.
De tous mes sentimens tel est le caractère ;
Je veux avec excès vous aimer et vous plaire.
. . . . . .

Il mit tant de vérité dans ce

morceau, et Juliane en fut troublée au point, que ce fut elle et non pas Zaïre qui lui répondit :

Vous, Seigneur, malheureux ; ah ! si votre grand cœur
A, sur mes sentimens, pu fonder son bonheur ;
S'il dépend en effet de mes ardeurs secrettes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes.
. . . . . .

Il fut décidé à l'unanimité que l'ouverture du théâtre aurait lieu par Tancrède, et une petite pièce française, nommée *Heureusement*, où Juliane jouait à ravir, habillée en homme, le joli rôle de Lindor ; les autres rôles furent distribués au hasard et joués bien ou mal, c'était égal, il suffisait de deux acteurs aussi distingués que la jeune comtesse et M. de Charville, pour faire réussir un spectacle ; lorsqu'ils étaient en scène ensemble l'illusion était com-

plète : c'était Aménaïde elle-même se précipitant sur le sein de son amant expirant, et mourant avec lui ; c'était le vaillant Tancrède, qui lui disait « *Aménaïde, ô ciel!* » *il est vrai, vous m'aimez.....* » et à chaque représentation, le jeu devenait toujours plus naturel et plus passionné ; les applaudissemens des spectateurs augmentaient en proportion, ainsi que la vanité de la comtesse, et cette même vanité lui fermait les yeux sur les sentimens très-réels des deux acteurs. Elle croyait sa fille trop jeune pour en inspirer et surtout à côté d'elle, et l'adroit secrétaire savait lui persuader que le seul désir de lui plaire et de l'intéresser, animait son talent.

Il devint le directeur en chef du petit spectacle ; il choisissait les pièces, distribuait les rôles, formait

les jeunes acteurs, et sans qu'on pût le trouver extraordinaire, il en résulta une foule d'occasions de causer avec Juliane, et même de lui écrire ouvertement; c'était un volume de théâtre à demander ou à renvoyer, un rôle à copier, un avis à donner; les billets allaient de la chambre du secrétaire à celle de la jeune comtesse; d'abord ils étaient ouverts et ne parlaient que de ce dont il était question; quelques malices sur le jeu des autres acteurs, fournirent le prétexte de les cacheter: un éloge bien tourné, une allusion à la pièce ou au rôle, quelques phrases tendres ou significatives, faisaient rougir de plaisir celle qui les recevait et qui ne les montrait plus à sa bonne. Elle avait tort de la craindre, mademoiselle Clermonde, entièrement dans les

Voltaire, nommée les Scythes, et ce n'est pas sans dessein que Charville l'avait choisie; le costume brillant du prince Athamare devait relever sa figure, et faire impression sur une fille aussi jeune. Ce rôle est très-passionné, et devait aussi l'émouvoir. Lorsque la tragédie fut finie, Obeïde, fatiguée, agitée, s'était assise dans une salle qui servait de foyer, et, la tête appuyée sur sa main, elle répétait à demi-voix ce morceau de son rôle :

Athamare est mon prince, il est plus, je l'adore,
Je l'aime seul au monde, et ce moment encore,
Porte au plus grand excès, dans ce cœur enivré,
L'amour, le tendre amour dont il est dévoré.

Elle achevait à peine, qu'elle vit à ses pieds le prince d'Ecbatane; mais ce n'est pas à Obeïde qu'il répond, c'est à Juliane; ce n'est pas

dans le style de Voltaire, c'est dans celui de l'amour le plus passionné : « O fille adorée, lui disait-il, en » serrant ses mains dans les siennes » et contre son cœur, s'il était » vrai, si ce que j'ose espérer, si ce » que tu viens de dire...; fille char- » mante et chérie, répète à ton » amant que tu partages l'amour » ardent que tu lui inspires, que » c'était à lui que tu pensais dans cet » instant. »

Juliane comprit que le moment desiré si vivement était arrivé; elle rougit d'émotion et de plaisir; la voilà donc enfin l'héroïne d'un de ces romans qu'elle avait lus avec un desir si vif de les réaliser. Le costume de son amant, éblouissant de tous les diamans de la comtesse, qui ornaient son turban et sa ceinture; la familiarité de ses parens avec lui, celle qu'on

lui permettait à elle-même, tout lui fit illusion sur la distance qui les séparait, et le secrétaire de son père lui paraissait, dans cet instant, aussi noble que le prince d'Ecbatane. Cependant elle se rappela confusément que la plupart des héroïnes de romans faisaient au moins un peu de résistance, et, rassemblant toute sa fierté, elle dégagea ses mains, et, essayant de se lever, elle lui dit avec un ton assez sévère : « Qu'est-ce que » vous voulez dire, monsieur? Vous » vous oubliez; pourquoi cette atti- » tude, nous ne sommes plus sur le » théâtre. »

Le prince d'Ecbatane ne fut point aussi déconcerté qu'on pouvait s'y attendre; au travers de cette orgueilleuse sévérité, il voyait la joie secrette et tous les sentimens de la jeune fille; ses yeux étincelaient,

mais ce n'était pas de colère ; sa voix tremblait et n'était pas à l'unisson de ses paroles ; la petite comédienne jouait cette fois très-mal son rôle, et montrait à son heureux amant bien plus d'amour que d'orgueil. — Nous ne sommes pas sur le théâtre, monsieur, répéta-t-elle avec un demi-sourire qui n'avait rien de décourageant.

— Non, non, s'écria-t-il avec feu, et la forçant de se rasseoir, non, heureusement, nous ne sommes plus sur le théâtre ; cent fois vous avez dû lire mon secret dans mes yeux, vous avez dû comprendre que je sentais bien plus encore que je ne pouvais exprimer ; c'était à Juliane seule que j'adressais ces expressions passionnées qui me paraissaient bien froides. Enfin, à présent je puis la laisser lire dans mon ame ; ce n'est

plus sous un nom emprunté que je lui dis que je l'adore. Fille céleste, un malheureux tremble à tes pieds, et te demande un seul mot, un seul regard, qui lui prouve que tu lui pardonnes. O Juliane, tant de beauté, tant de talent, un caractère si adorable, une sensibilité si touchante, tout, tout réuni, pouvais-je y résister et ne pas t'adorer! Me puniras-tu d'avoir un cœur qui sente tous tes charmes, et qui soit entraîné irrésistiblement? Juliane, Juliane, laisse-moi te dévouer ma vie, mon existence entière, laisse-moi jurer à tes pieds.

— Au nom du ciel, levez-vous, monsieur, dit Juliane, avec une émotion qui lui laissait à peine la force de parler; s'il est vrai que vous m'aimez, ne m'exposez pas; pensez que ma mère, qu'un des

acteurs, peut entrer; je mourrais si l'on savait.... Oh mon dieu! mon.... monsieur, laissez-moi, je vous en conjure.

—Non, jamais, jamais, ma Juliane, non, je ne te quitterai pas que tu n'ayes prononcé mon pardon, que tu ne m'ayes donné l'espoir de te toucher, de parvenir à te plaire. A ces mots, bien loin de se relever, il la serra avec passion, en appuyant son front sur les genoux de la tremblante Juliane.

Dans ce moment, la porte s'ouvrit, et l'une des actrices, toute habillée pour la petite pièce, entra; Juliane frémit et fit un mouvement d'effroi en se reculant.

— Bravo, bravo! s'écria le séducteur, bravo, mademoiselle; on ne peut pas avoir un meilleur jeu muet;

je voudrais cependant un sentiment d'effroi moins marqué, quelque chose de plus adouci; Amélie ne détestait pas le duc de Foix, elle l'estimait, et ce n'est pas de l'horreur qu'il lui inspire. Recommençons cette scène, mademoiselle Pauline en jugera; et tout de suite il déclama ce morceau de la tragédie du duc de Foix, qu'on devait jouer après les Scythes.

De mes soumissions êtes-vous satisfaite.
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux;
Faut-il encore ma vie! ingrate, elle est à vous.

Bien, fort bien, votre physionomie doit exprimer la surprise, le trouble, une espèce d'attendrissement mêlé cependant d'effroi; quand je vous dis : « Faut-il encore ma vie? » Vous devez me regarder avec sen-

sibilité, surtout dans les deux derniers vers :

> Faut-il encore ma vie, ingrate ; elle est à vous,
> Un mot peut me l'ôter ; la fin m'en sera chère ;
> Je vivais pour vous seule, et mourrais pour vous plaire.

Encore quelques répétitions de cette scène, dit-il, en se levant, elle ira à merveille ; vous tremblerez un peu moins en me répondant : *je demeure éperdue*, et le reste. — Je ferai répéter demain les rôles de Lisois et de Vamir, et je suis sûr du succès de la pièce.

Mademoiselle Pauline ne se douta de rien, et crut de bonne foi qu'il n'était question que d'une répétition. Juliane, rassurée, admira la présence d'esprit du secrétaire. Avec un peu plus d'expérience, ce trait seul aurait suffi pour l'éclairer sur la fausseté de son caractère ; mais

Juliane était déjà sous le charme, et ne voyait plus que par les yeux de l'amour. Nous verrons dans le chapitre suivant où ce fatal amour, si l'on peut donner ce nom à ce qu'elle éprouvait, la conduisit.

---

## CHAPITRE LVII.

### ENCORE UNE FOIS, PAUVRE, PAUVRE JULIANE.

Oui sans doute, avec plus d'expérience de la vie réelle, et des sentimens vrais, de ce moment-là, Juliane se serait défiée de la sincérité de son amant; on n'a pas autant de présence d'esprit quand on est véritablement amoureux; tout homme surpris aux pieds de la femme qu'il aime, lui faisant sa première déclaration, est au moins troublé un instant, s'il n'est pas un imposteur, si cette déclaration est sincère. — Mais la jeune comtesse la désirait

depuis trop long-temps pour être aussi difficile. Elle ne vit dans sa promptitude à donner le change, qu'une preuve de son esprit et de son attachement; elle fut enchantée de ce que sa jeune compagne n'avait vu là-dedans qu'une leçon de déclamation donnée par l'oracle de leur théâtre, et, de ce moment, elle fut tacitement d'accord avec lui pour tromper tout ce qui les entourait. Les occasions de se voir en tête à tête se présentaient à chaque instant, parce qu'elle les facilitait elle-même; ils ne furent pas toujours interrompus, et bientôt, avec les leçons d'un maître aussi habile, elle sut, aussi bien que lui, affecter un air tranquille dans les momens où elle était le plus émue; en sorte qu'à l'exception de la gouvernante, personne ne se douta de ce qui se passait. Cette pauvre

Juliane, dont on égarait en même temps l'esprit et le cœur, eut cependant plus d'une fois des remords, bientôt étouffés par l'adroit séducteur qui la tenait dans ses filets, par une gouvernante corrompue, par ses lectures, par ses rôles, qui, tour-à-tour, échauffaient son imagination romanesque, qui, seule, était en jeu là-dedans; Juliane croyait aimer avec passion M. de Charville, et, dans le vrai, elle ne savait pas encore ce que c'était que l'amour. Si sa bonne étoile les avait séparés alors, il y a toute apparence que M. le secrétaire eût bientôt été oublié. Pauvre Juliane! souvent même l'orgueil de sa naissance se réveillait et lui donnait une espèce d'horreur de sa liaison avec un homme si fort au-dessous d'elle; mais ses romans lui présentaient tant d'exemples d'inclinations encore

plus disproportionnées ; d'ailleurs était-il sûr que celle-là le fût? Son père avait tant d'égards pour lui, et parlait de son prétendu secrétaire avec un air si mystérieux ; sa mère paraissait en faire tant de cas, et ne se conduire que d'après ses avis ; mademoiselle Clermonde lui trouvait l'air si noble ; et enfin il était si bien dans le ton d'un héros de roman de cacher son illustre naissance sous un nom supposé, que Juliane ne douta pas qu'il ne fût au moins son égal, et pensa même quelquefois que c'était lui qui se mésalliait ; ainsi cette pauvre jeune fille fut conduite pas à pas dans un abîme dont elle ne pouvait plus sortir. Au bout de trois mois, cet aventurier, qui devait tout au comte, qui mangeait son pain, qui était traité dans le château comme un ancien ami aurait pu l'être, en

profita pour ravir à son bienfaiteur sa fille unique, et sut l'amener au point de lui promettre de s'enfuir avec lui. Le séducteur concerta son plan de la manière la plus adroite pour n'être pas soupçonné, et pour tirer quelque parti de la folie de sa jeune victime. Comme elle jouait souvent des rôles de jeune garçon dans les petites pièces, il lui fut aisé de soustraire un de ses habits d'homme et de le cacher dans sa chambre. Le jour convenu pour leur fuite était celui d'une grande représentation, où il devait y avoir beaucoup de spectateurs et des étrangers; lorsque le spectacle fut fini, Juliane qui avait joué dans les deux pièces, prétexta une grande fatigue, et fut se coucher plus tôt qu'à l'ordinaire. M. le secrétaire fit, suivant son usage, une queue de

piquet avec la comtesse. On devait célébrer le lendemain le jour de naissance de cette dernière ; c'était le seul moment de l'année où son mari était galant pour elle, et réparait par des fêtes et des présens, ses négligences et ses infidélités ; il avait chargé *son ami* des préparatifs de la fête ; et de composer un proverbe relatif à la circonstance. Le comte y jouait un rôle ; l'ami secrétaire fut le joindre dans son cabinet pour le lui faire répéter, et pour convenir ensemble de tous les détails de la fête ; il le quitta avant minuit pour aller enlever sa fille, et le laissa enthousiasmé de ses talens et bénissant la providence de lui avoir envoyé un homme aussi précieux. « Juliane » va-t-elle bien? lui demanda ce » malheureux père. — A merveille, » M. le comte ; elle a bien roulu

» suivre quelques conseils, elle est
» entrée tout-à-fait dans l'esprit de
» son rôle, et vous serez vraiment
» étonné demain; jamais encore elle
» n'a mis autant de feu, autant de
» sentiment. Elle ira loin mademoi-
» selle Juliane, c'est moi qui vous
» le dis. » Ainsi le lâche joignait le persiflage à la perfidie.

De son côté, Juliane, après avoir renvoyé sa femme de chambre, se releva, mit ses habits d'homme, remplit ses poches de ce qu'elle avait d'argent et de bijoux, et attendit à sa fenêtre le signal convenu. Elle logeait au premier étage sur le jardin, il fut facile au séducteur de parvenir jusqu'à elle au moyen d'une échelle de jardinier, dont on s'était servi la veille, par ses ordres, pour les préparatifs de la fête. Dès que Juliane fut descendue avec son aide,

il alla remonter la fenêtre à l'anglaise, et remettre l'échelle à sa place; puis il fit sortir sa jeune victime par une petite porte du parc, dont il s'était depuis long-temps procuré une clef. Ils se hâtèrent de sortir de la ville, dont les portes ne se fermaient pas; au-delà des remparts, il trouva un cheval qu'il avait acheté la veille d'un juif polonais qui retournait dans sa patrie; il lui avait dit de l'attendre, et s'était donné un autre nom; il lui compta son argent, et dès qu'il se fut éloigné, il monta son cheval, prit sa jeune compagne en croupe, et galoppa jusqu'au premier village: là, après avoir fait sa leçon à Juliane, il descendit et la laissa seule arriver à l'auberge. Elle dit à l'hôte qu'elle était un des jeunes acteurs de la troupe de société de la comtesse de ***; qu'après avoir joué ce jour-là,

il retournait chez lui; mais que, s'étant trompé de chemin, dans l'obscurité, il préférait s'arrêter dans son auberge pour le reste de la nuit; l'hôte crut cette histoire, et lui donna une chambre. Dès que le séducteur, qui était aux aguets, la vit installée dans la maison, il reprit à pied le chemin du château, rentra par la petite porte, effaça avec soin les traces de l'échelle, au bas de la fenêtre de Juliane, et revint dans sa chambre, sans avoir été vu de personne. Le lendemain matin, il se fit servir son chocolat, comme à l'ordinaire, et, comme à l'ordinaire aussi, il donna à son laquais un billet pour la jeune comtesse; le laquais revint lui dire qu'il n'était pas encore jour chez elle, et que sa femme de chambre avait l'ordre de n'entrer que quand elle sonnerait. M. le secrétaire

s'étonna de sa paresse le jour de la fête de sa mère, ayant encore à répéter les pièces de circonstance qu'on devait jouer; il avait fait d'ailleurs quelques changemens dans une romance qu'elle devait chanter en présentant le bouquet; il renvoya donc son laquais, avec l'ordre positif de faire réveiller sa jeune maîtresse. — Cette fois le laquais fut plus long-temps à revenir, et son air consterné, en rentrant le billet à la main, *frappa* M. le secrétaire, qui s'informa vivement de ce qui lui donnait cet air, et le gronda d'être resté aussi long-temps.

— Mon Dieu, monsieur, je ne sais comment vous dire. — Mademoiselle la comtesse....

— Eh bien! mademoiselle la comtesse! Qu'est-ce que c'est que cet air d'effroi? Est-elle morte?

— Oh ! mon Dieu non, monsieur, mais c'est bien pis.

— Pis que morte, dit M. de Charville, en éclatant de rire ; que diable est-ce donc, explique-toi ?

— Eh bien, monsieur, mademoiselle Juliane n'est pas dans sa chambre.

— C'est donc là cet affreux malheur. Où est-elle donc ? au jardin, au théâtre ?

— Non pas, monsieur, on a cherché partout, elle n'est nulle part ; mademoiselle Hélène dit qu'elle ne s'est pas couchée, et qu'elle a emporté sa boîte de bijoux.

— Diable, c'est sérieux cela, dit M. de Charville, en se levant avec vivacité, et il paraît que c'est une fuite, un enlèvement. Je vais passer chez le comte ; dites qu'on selle son meilleur cheval, il n'y a pas un mo-

ou à la mort ; quoiqu'affligé qu'il fût de ce malheur, il saisissait cette occasion de lui prouver l'étendue de sa reconnaissance, et qu'il la saisissait avec tout le zèle de la véritable amitié, et qu'il suppliait le comte de s'en reposer entièrement sur lui ; donnez-moi un bon cheval et de l'argent, et soyez sûr que je rejoindrai bientôt votre fille.

—Excellent ami ! lui dit le comte, je voulais aller moi-même ; mais il vaut peut-être mieux que ce soit vous qu'un père irrité. Allez, je vous remets tous mes pouvoirs et de l'argent ; sans doute il en faut : ouvrez ce tiroir, et prenez ce que vous voudrez. Le secrétaire ne se le fit pas dire deux fois : il prit dans le tiroir autant de rouleaux que ses poches en purent contenir, vint encore embrasser le comte, en lui promettant

de l'instruire de sa marche. J'ai été aux informations, lui dit-il, je sais que de très-grand matin une chaise de poste exactement fermée, a passé rapidement allant du côté de L*** (c'était le côté opposé du chemin qu'il voulait prendre.) Une fois sur leurs traces, il est impossible que je les manque.

— Mais n'avez-vous aucun soupçon du ravisseur, mon cher Charville? Vous étiez souvent avec Juliane. — N'avez-vous rien remarqué?

— J'ai plus que des soupçons, dit Charville; mais nous perdons un temps précieux, je vous écrirai; peut-être que je me trompe. — Mais je vous écrirai; — le cheval doit être prêt. Adieu.

— Cher ami, que de remerciemens.

— C'est bon, cria-t-il en sortant,

vous me remercierez quand je vous ramenerai votre fille : il s'échappa et rencontra la comtesse dans la galerie, qui venait auprès de son mari.

— Ah, cher ami, lui dit-elle, vous allez courir après cette malheureuse enfant ?

— Oui, madame, et sans doute elle me fera voir bien du pays.

— J'en ai peur ; je viens de découvrir qu'elle a pris tous mes diamans.

— Tant pis, madame ; mais je vous réponds d'elle et de vos bijoux.

— Vous êtes notre providence, lui dit cette mère abusée ; allez donc, mais n'exposez pas votre vie.

— N'ayez pas peur, madame, tout se passera en douceur, je vous le promets. — Il la quitta, alla prendre

le meilleur cheval de l'écurie, et partit au grand galop du côté qu'il avait indiqué au comte, s'informant à tout ce qu'il rencontrait, si l'on avait vu passer une chaise de poste, une jeune femme, etc. etc.

Lorsqu'il fût à la première poste, il écrivit au comte qu'il avait suivi jusque-là les traces des fugitifs; qu'à cet endroit il les avait perdues, et qu'il paraissait qu'ils avaient pris un chemin de traverse; mais qu'il ne se rebutait point, et qu'avec le zèle qui l'animait, il espérait bien ne pas tarder à rejoindre sa fille, et que dans cet espoir il allait se remettre en route.

On voit qu'il s'éloignait de la vérité le moins qu'il lui était possible. Il partit en effet, et par un chemin détourné, il arriva au village où Juliane l'attendait en habit d'homme:

le jeune cavalier avait feint une migraine pour rester plus long-temps, et pour ne pas se faire voir. M. de Charville fit, en arrivant, toutes les questions possibles à l'hôte sur la jeune comtesse, dont il lui apprit l'enlèvement, disant qu'il était à sa poursuite; que ses parens récompenseraient magnifiquement ceux qui pourraient en donner quelques indices. L'hôte jura qu'il n'avait pas aperçu la jeune comtesse, ni aucune femme, et que personne ne s'était arrêté chez lui, qu'un jeune homme revenant la veille du spectacle du château; qu'il s'était réveillé avec une horrible migraine, et qu'il était encore sur son lit.

— Un jeune homme venant du château cette nuit? Je veux le voir, M. l'hôte, je vous ordonne de me mener dans sa chambre. En cas

pareil, il ne faut rien négliger. — Il était seul, dites-vous, absolument seul?

— Oui, monsieur, seul, à cheval; sa bête est à l'écurie.

— Il faut que je le voye, cria-t-il assez haut pour être entendu de Juliane, qui ouvrit la porte, et vint au-devant de lui; il la reçut avec un grand éclat de rire. « Ah! c'est » vous, mon jeune ami; vous ne » vous doutez pas que je vous pre- » nais pour une beauté de quinze » ans, et que j'entrais chez vous » avec des intentions très-hostiles; » rien moins que de vous arrêter et » vous ramener à vos parens. »

— Que voulez-vous dire, monsieur, dit Juliane, en affectant un air surpris?

— Que je vous prenais pour la jeune comtesse Juliane, qui s'est

évadée cette nuit de chez son père.

— Impossible ! s'écria Juliane.

— Plus que possible, mon cher, car cela est ; je cours après elle, et si j'ai ri en vous voyant, ce n'est ma foi que du bout des lèvres ; je suis très-fâché que ce ne soit pas elle, ma course était finie ; elle sera pénible et ennuyeuse, vous devriez m'accompagner : avez-vous un bon cheval ?

— Excellent, dit Juliane, et je suis tenté d'aller courir avec vous après la belle fugitive.

Cette conversation sur l'escalier, en présence de l'hôte et de sa femme, prévint toute espèce de soupçon. M. de Charville demanda ce qu'il fallait pour écrire au comte ; il lui disait que, sur un faux avis, il était venu à cet endroit, mais qu'il y avait trouvé un ami qui venait de

rencontrer les fugitifs, et qui s'était offert à le remettre sur leur trace.
« Nous partons à l'instant, disait-il,
» fiez-vous à mon zèle, à mon
» attachement pour votre fille. Pour
» vous, ne quittez pas une mère
» affligée; comptez sur moi, je
» suivrai Juliane jusqu'au bout du
» monde s'il le faut, et si je lui parle,
» j'ose être sûr de la persuader.
» Adieu pour quelque temps, je ne
» vous écrirai que lorsque je pourrai
» vous dire quelque chose de positif
» sur l'objet de mon voyage. Jus-
» qu'à présent nous allons à la
» découverte, mais l'essentiel est de
» gagner de vîtesse et de cacher
» notre marche. Adieu, mon digne
» et malheureux ami, soyez sûr que
» je ne perdrai pas de vue l'objet que
» je poursuis, et que j'ai presque la
» certitude de parvenir à mon but. »

J'ai commencé la série des malheurs de l'infortunée victime de la séduction ; il la fit voyager quelques jours sous des habits d'homme, à cheval, avec une fatigue incroyable, du côté de la Pologne ; lorsqu'il se crut sûr de n'être pas poursuivi, il s'arrêta, vendit ses chevaux, et prit, tantôt la poste, tantôt la diligence, jusqu'à ce qu'ils eussent passé la frontière ; il écrivit encore une fois au comte.

« Je puis enfin, mon digne ami, » vous donner quelques espérances ; » à force de détours, de fatigues, » d'argent et même de dangers, » nous suivons de près les fugitifs ; » ils n'ont que quelques postes » d'avance, et dussai-je crever encore » quelques chevaux, et périr de » fatigue, il faut que je les rejoigne ; » mais mon cher comte, on ne

» court pas après une fille enlevée
» sans qu'il en coûte beaucoup. Son
» séducteur, que je ne puis vous
» nommer encore, n'étant pas encore
» bien certain que ce soit celui que
» je soupçonne, est du moins à coup
» sûr un homme très-fin, très-rusé,
» qui n'est pas sans doute à sa
» première aventure, et qui connaît
» tous les moyens de déjouer son
» monde. Je ne veux pas perdre
» un temps précieux à vous conter
» tous les tours et détours qu'il m'a
» fait faire; je renvoie ce récit au
» moment de notre réunion, si j'ai
» le bonheur de vous ramener votre
» fille; à présent je ne pense qu'à
» m'en emparer de gré ou de force.
» Je suis à peu près au bout de mes
» finances, et peut-être aurai-je
» encore besoin d'argent, pour
» voyager avec votre belle fugitive;

» faites-moi toucher deux cents
» louis, chez M. de ***, banquier
» à D., aux ordres de M. Boismenu;
» c'est l'ami qui m'accompagne.
» Vous savez, mon cher comte, les
» risques que je cours, s'il arrivait
» que je fusses reconnu; mais que
» ne fait-on pas pour un ami comme
» vous! Si je n'ai pas tiré cette somme
» à quinze jours de date, ce sera
» preuve que je n'en ai pas besoin,
» et vous donnerez l'ordre qu'elle
» vous soit renvoyée. Je vous écrirai
» dès que j'aurai rejoint les voya-
» geurs, dont nous ne sommes qu'à
» une demi-journée. — J'écris à la
» hâte, pendant qu'on change de
» chevaux. — Ils sont prêts; adieu.
» — Votre ami à la vie et à la mort. »

Le lendemain, ils arrivèrent dans un village, près de Lemberg; on venait d'amener à l'auberge un

voyageur qui avait été trouvé dans les bois voisins, assassiné par des brigands; il était sans connaissance et mourut pendant la nuit. L'adroit Charville profita de cette circonstance pour se mettre complètement à l'aise, et il écrivit au comte d'une écriture tremblante.

« Le sort me trahit, cher comte, » et en finissant ma dernière en vous » disant *à la vie et à la mort*, je ne » croyais pas être aussi près de vous » prouver ainsi et mon dévouement » et ma reconnaissance. Je n'ai plus » que quelques heures à vivre, » j'employe le peu de forces qui me » restent à vous donner quelques » détails bien tristes. Hier, entre » Cracovie et Léopold (Lemberg), » nous rattrapâmes les fugitifs dans » un bois; je reconnus d'abord » Juliane, et, le pistolet au poing,

» je criai au cocher d'arrêter ; il y
» avait deux laquais et deux autres
» hommes qui me sont inconnus ;
» nous étions donc deux contre
» cinq ; mais malgré cette inégalité
» de forces je ne voulus pas laisser
» échapper en lâche cette unique
» occasion peut-être de remplir ma
» mission. Je m'approchai de la
» portière, et, en votre nom, je
» sommai Juliane de revenir avec
» moi ; deux coups de pistolets des
» deux hommes qui étaient avec elle
» furent la réponse ; l'un renversa
» mon brave ami de son cheval ;
» l'autre, mon cher comte, vous
» prive à jamais d'un ami qui n'a
» d'autre regret, en mourant, que
» de n'avoir pu vous rendre votre
» fille, et qui se trouve heureux de
» vous avoir prouvé son dévouement
» aux dépens de sa vie. Lorsque

» nous fûmes tous deux sur le
» carreau, la chaise de poste partit
» au galop; quelques paysans nous
» trouvèrent dans cet état et nous
» ont conduits dans leur hutte; ma
» blessure, qui est dans la poitrine,
» est mortelle, je vous consacre le
» reste de mes forces. — Adieu,
» malheureux père, et, j'ose le dire,
» malheureux ami! »

Lorsqu'il eut fermé cette lettre, il dit aux gens chez qui il logeait, que, dans le cours de ses voyages, il trouverait peut-être quelques renseignemens sur l'homme mort chez eux cette nuit là; sous ce prétexte, il se fit donner une espèce de procès-verbal qui constatait la mort d'un homme trouvé blessé dans un bois; il le joignit à la lettre, et mit le tout à la poste, à l'adresse du comte, qui ne douta pas un instant

de la vérité de cette histoire, et donna, ainsi que sa femme, des larmes sincères au perfide qui les trompait d'une manière aussi indigne.

Nous abrégerons à présent sa triste histoire; son séducteur lui devint bientôt aussi odieux qu'il lui avait d'abord paru aimable; mais il la dominait par l'ascendant de son infernal génie, et la crainte la retint avec lui autant qu'aurait pu le faire l'amour. Ayant une fois répandu le bruit de sa mort, il ne se cacha plus, et, sous un autre nom, il tint une bonne maison à Varsovie, où ils passèrent une année. Tant que les rouleaux d'or du comte, et l'écrin de la comtesse, durèrent, il vécut en grand seigneur, sans que Juliane s'informât où il en trouvait les moyens; il lui avait caché son vol,

pour ne pas trop la révolter contre lui ; lorsqu'il n'eut plus rien, il quitta Varsovie et vint à Konisberg, où il tint une maison de jeu : la beauté et l'esprit de Juliane attiraient tous les hommes, et bientôt elle apprit de lui l'art de tromper et de feindre, et devint la plus habile des coquettes. Son séducteur aurait voulu qu'elle fît un autre usage de ses moyens de plaire, mais il trouva une résistance que rien ne put vaincre, et comme la coquetterie de Juliane attirait autant de chalands et les retenait plus longtemps, il lui permit de s'en tenir là. Dans un moment de détresse, il eut l'idée de l'engager dans une troupe de comédiens, où sa beauté et son talent pour le théâtre lui auraient valus de grands succès ; mais c'était se mettre un peu trop en évidence et s'exposer à être reconnus. — Il

renonça donc à cette idée, et se borna à rester ce qu'il était depuis long-temps, un vrai chevalier d'industrie, changeant de nom, de demeure, de figure, d'état, suivant qu'il y trouvait son profit; mettant toujours en avant la malheureuse Juliane, comme le meilleur moyen de séduction; passant tour à tour pour son père, son frère, son mari, son tuteur, suivant que cela convenait à ses plans, et n'étant, dans le fait, qu'un maître impérieux, qui lui dictait ses rôles et l'obligeait à les jouer et à le seconder. Depuis long-temps elle avait un desir ardent de le quitter, mais il l'avait tellement enlacée, il lui avait si bien persuadé que, si sa famille la retrouvait, il y allait de la vie pour lui, et d'une prison éternelle pour elle, qu'elle n'osait faire aucune démarche. Elle était

si jeune lorsqu'il s'empara d'elle, et il l'avait tenue dans une telle dépendance, qu'elle n'avait aucune idée du monde, des moyens d'y gagner sa vie honnêtement, et de se tirer des griffes de cet homme, qui avait pris un empire inoui sur elle, tout en la rendant la plus malheureuse des femmes. Il y avait cinq ans qu'elle était avec lui, lorsque leur vie errante les conduisit à Berlin; Juliane avait alors vingt ans; elle était cent fois mieux que lorsqu'elle quitta la maison paternelle; ce n'était alors qu'une jolie enfant, à présent c'était une femme parfaitement belle; si, à quatorze et quinze ans, elle savait rendre avec vérité les rôles les plus difficiles, on doit comprendre avec quel art elle était tout ce qu'elle voulait être, après avoir pris des leçons continuelles du plus habile des

imposteurs ; elle savait commander à son regard, à sa voix, verser des larmes, avoir l'accent ému de la vraie sensibilité, ou bien entraîner, animer par la gaîté la plus aimable ; la nature avait tout fait pour elle, et l'art ne se laissait pas appercevoir ; en tout, c'était la créature la plus dangereuse qu'il fût possible de rencontrer : telle était Juliane quand elle vint à Berlin. Quelquefois la plus légère circonstance décide du sort d'une personne ; elle eut besoin d'une paire de souliers ; on l'adressa chez maître Lambert Schulz, qui était devenu le cordonnier à la mode. Le bon Lambert ne pouvait s'empêcher de raconter à tous ceux qu'il voyait, ce qu'Emmerich avait fait pour lui ; il en fit le détail à la belle étrangère, en lui essayant ses souliers ; son séducteur était pré-

sent, et il en fit son profit; il était au bout de ses ressources et tellement méprisé de ceux qui le connaissaient, qu'il n'y avait plus moyen de les tromper. Il pensa qu'il lui serait facile d'en imposer à un jeune homme sans expérience, aussi sensible, aussi bienfaisant qu'on lui peignait Emmerich, et il bâtit tout de suite dans sa tête le plan qu'il exécuta, persuadé qu'il était impossible qu'il résistât à l'attrait de Juliane. Cette fois-ci il s'empara d'une histoire qu'il avait lue, il y avait quelques mois, dans les gazettes, d'un officier au service d'un prince d'Allemagne, qui, après un duel, s'était enfui avec sa fille, et dont la tête était à prix. Emmerich pouvait avoir lu aussi cette gazette, ce qui donnait plus de crédit à l'histoire qu'il voulait lui faire. Il suivit le

jeune homme; s'informa sous main de ses habitudes, sut ses promenades matinales, et fut s'établir avec Juliane dans la hutte abandonnée. Il feignit ensuite d'être malade, pour prolonger leur séjour dans cet endroit, faciliter de longs tête à tête, et lui montrer Juliane sous le jour le plus avantageux, le plus propre à faire impression sur un cœur vertueux et sensible. On n'a jamais su positivement quel était son projet; voulait-il faire d'Emmerich un second Barneweld, et l'engager, par la séduction de l'amour, à puiser dans la caisse de son riche protecteur? Jugeant de sa fortune par la figure qu'il faisait et les bienfaits qu'il répandait, voulait-il l'associer à leur sort, le dépouiller ou lui faire épouser Juliane? Ce que l'on peut présumer, c'est que Juliane l'ignorait

elle-même ; il l'avait accoutumée à lui obéir strictement, et sans connaître le but de ses ordres ; il lui apprenait les rôles qu'elle devait jouer, comme ceux d'une pièce de théâtre, et même, comme les méchans sont toujours soupçonneux, et qu'il n'était pas sans défiance sur elle, il ne l'instruisait que peu à peu, et jour par jour, de ce qu'elle devait dire et faire ; sa grande connaissance du monde et des hommes lui faisait d'abord saisir ce qui pouvait le mieux captiver ceux qu'il voulait tromper. Emmerich était sensible, philantrope, et fort exalté en vertu ; il fallait lui présenter l'excès du malheur et de la misère, et le dévouement le plus exagéré de la piété filiale. Mais, avec toute son habileté, il n'avait pas prévu trois choses, en

effet très-extraordinaires, qui déjouèrent tous ses plans.

L'une, qu'un jeune homme de dix-huit ans eût des principes assez solides, et une vertu assez ferme pour résister à la séduction de la beauté malheureuse, et aux prestiges des sens.

L'autre, que ce jeune homme eût une aversion décidée pour les duellistes, et pour les cheveux noirs.

Et la troisième, qu'une jeune fille, élevée dans l'art de la fausseté et de la coquetterie la plus consommée, fût encore susceptible d'un sentiment vrai, et d'une passion aussi vive que pure; c'est ce qui arriva à Juliane. Ayant toujours vécu dans la société de gens dont les principes et les mœurs étaient tout à fait dépravés, elle n'avait aucune idée d'une

ame telle que celle d'Emmerich ; cette générosité pure et désintéressée, cet amour ardent de l'humanité qui animait son regard d'un feu céleste, bien différent de celui qu'elle avait allumé jusqu'alors ; cette noble franchise avec laquelle il exprimait les plus beaux sentimens ; la vertu enfin personnifiée sous la charmante figure d'Emmerich, la frappa d'admiration ; il lui semblait qu'un voile épais tombait de ses yeux, et lui montrait à la fois toute l'horreur de sa conduite passée, et toute la beauté de la sagesse et de la modestie. Pauvre Juliane ! qu'il fut cruel ce moment où elle apprit à se détester elle-même, ainsi que son vil séducteur, et à chérir, adorer comme la divinité même, l'être sublime qui lui parut le modèle de la perfection idéale, et dont toute sa

vie passée l'éloignait d'une manière effrayante. Pauvre Juliane ! que n'eût-elle pas donné pour retrouver son innocence, pour oser dire à Emmerich : « Je t'aime, et je mérite d'être aimée de toi. » Quelquefois après un entretien où il lui découvrait tous les trésors de son cœur, où chaque vertu se développait tour à tour avec tout son charme, elle était tentée de tomber à ses pieds, et de lui dire : « Ange du ciel, épurez mon ame, » rendez-là, s'il se peut, digne de » la vôtre ; arrachez-moi de cette » vie de honte et d'opprobre ; sé- » parez-moi de mon vil corrup- » teur, de celui qui m'a perdue. » Mais pour cela il fallait dévoiler à celui qu'elle adorait le tissu de perfidie dont on l'avait entourée ; il fallait qu'il la vit aussi méprisable, aussi odieuse qu'elle se le paraissait

à elle-même ; et qui sait encore (pensait-elle avec désespoir), qui sait s'il ne regardera pas mes aveux comme une nouvelle ruse? qui sait s'il croira à mon repentir, à mon amour? Ah! plutôt mourir que de le voir jeter sur moi un regard de mépris : laissons-lui son erreur : il m'aime, il m'estime, et cet instant d'illusion est pour moi la félicité suprême ; non, je ne puis la détruire moi-même, m'avilir à ses yeux. — Oh! quand il me nomme *sa sœur*, quand il presse ma main, quand il me dit : *ma chère et bonne Juliane*, j'oublie le passé, mes erreurs, ma honte : je crois être en effet sa Juliane, innocente et pure comme lui. Ainsi les jours de la feinte maladie du major s'écoulaient sans qu'elle pût se résoudre à prendre un parti décisif, et frémissant cependant à la seule pensée de rester avec lui,

et de s'éloigner d'Emmerich. Mais une autre crainte s'était emparée aussi de son esprit, et contribuait, plus que toute autre considération, à lui faire garder le silence. Elle connaissait trop bien à présent l'être vicieux auquel elle s'était associée, pour ne pas redouter l'effet de sa rage, lorsqu'il se verrait trahi et découvert; si elle avait dû être la seule victime, elle aurait parlé : une vie telle que la sienne n'était pas à regretter, mais le jeune, le candide Emmerich ne serait-il pas aussi exposé à sa vengeance ? Pourrait-elle obtenir de lui, à qui la fausseté était si contraire, dont le mensonge n'avait jamais souillé les lèvres, de ne pas témoigner à cet homme tout son mépris, lors même qu'il serait assez généreux pour pardonner à Juliane en faveur de son repentir; et l'exposerait-elle à la

scélératesse d'un être à qui rien n'était sacré, et qui avait un si grand intérêt à n'être pas connu. Quoiqu'elle le détestât, et qu'elle désirât avec ardeur de s'en séparer, elle n'aurait pu non plus supporter la pensée que l'homme qu'elle avait aimé, ou cru aimer, avec qui elle vivait depuis cinq ans à titre d'épouse, reçût la punition de ses crimes par une mort infamante.

On ne doit donc pas être surpris si la pauvre Juliane, au milieu de tant d'intérêts opposés, fut extrêmement troublée pendant les derniers jours qu'elle passa près d'Emmerich; cependant au bout de quelques minutes, ce trouble n'était plus que celui de l'amour, elle n'avait plus d'autre pensée que celle de le voir, de l'entendre, et d'autre crainte que celle de se séparer de lui. S'il

pouvait m'aimer comme je l'aime, se disait-elle, alors il serait indulgent, l'amour effacerait mes fautes, ou les couvrirait de son voile. Son prétendu père s'étonnait de la vérité avec laquelle elle jouait son rôle, et plus encore de son peu de succès. Il avait encore fait une école en se persuadant qu'Emmerich était catholique, uniquement parce qu'il avait si chaudement aidé maître Lambert Schulz, qui l'était; parce qu'il assistait souvent au culte catholique pour le connaître, et parce qu'il était lié avec le prêtre en chef de ce culte, qu'il voyait chez le recteur, et à qui il trouvait de l'esprit et des connaissances. Lorsqu'il découvrit son erreur, et qu'il vit Emmerich sérieusement fâché du mot d'*hérétique* qui lui était échappé, il en fut d'abord consterné; puis

une seconde réflexion lui fit voir dans cette différence de croyance la cause de son étonnante froideur. Ce fut alors qu'il se décida à feindre une maladie pour donner le temps à Juliane de réparer cette faute de calcul ; elle avait l'ordre même de lui demander de l'éclairer sur ce qu'il appelait des erreurs ou des superstitions ; elle y était d'autant plus disposée qu'elle - même était réformée, si du moins elle était quelque chose, car le premier soin de son corrupteur avait été d'étouffer le peu de sentimens religieux qu'il avait trouvés en elle, et il l'aurait fait passer pour Musulmane s'il avait eu un pacha à tromper ; mais enfin les parens de Juliane étaient protestans, et depuis quelque temps cette malheureuse fille craignait leur malédiction, et desirait avec ardeur

d'obtenir leur pardon. Par tout ce qu'Emmerich lui disait du crédit de son ami Bornwald, elle avait l'espoir qu'il voudrait bien être médiateur entre elle et sa famille. Le dernier jour qu'elle vit Emmerich, elle s'était donc absolument décidée à lui faire le lendemain un aveu complet, en lui demandant pitié et protection; et ce lendemain, elle et son père avaient disparu sans laisser la moindre trace. Ceux de nos lecteurs qui seront curieux de savoir ce qu'ils sont devenus, les rencontreront encore dans la suite de cet ouvrage.

---

## CHAPITRE LVIII.

### OPÉRATION DE LA CATARACTE SUR LES YEUX D'EMMERICH.

Emmerich rentra chez lui triste et pensif; l'idée qui l'avait frappé tout-à-coup dans son entretien avec Frédérich, que le paysan avait trahi ces deux infortunés, et que la justice était venue les saisir, le poursuivait. Peut-être le major méritait son sort, quoique les meurtres de la loi lui fussent presque aussi odieux que ceux des duels; mais Juliane, cette intéressante Juliane, si décidée à ne pas quitter son père, qui l'avait soigné d'une manière si touchante

pendant sa maladie ; Juliane, si bonne, si sensible, voir traîner ce père souffrant dans les prisons, où sans doute elle avait demandé de le suivre et de le soigner encore ; eh que deviendra-t-elle s'il subit sa punition ? Survivra-t-elle à la douleur de le voir traîné sur l'échafaud ? Que peut-il à présent pour cette infortunée ? à qui avoir recours ; où la retrouver ? Perdu dans ses idées, il resta longtemps la tête appuyée sur sa main ; il prit un livre, un de ses auteurs favoris qui était ouvert sur sa table, et les yeux fixés dessus il fut un quart-d'heure sans tourner le féuillet, et sans lire autre chose que le nom de Juliane, qui n'y était pas. Il ferma le livre et prit sa flûte, il la posa contre sa bouche, mais elle y resta en silence ; c'était Juliane et non pas des notes qui se présen-

tait à sa pensée. Après avoir été quelques minutes dans l'attitude d'une statue, il posa le silencieux instrument, et se promena dans la chambre, la tête baissée et les bras croisés sur la poitrine. — Voilà donc vont dire quelques lecteurs, notre jeune homme amoureux, en dépit de ses principes et des cheveux noirs. Non, mes amis, vous vous trompez, Emmerich n'est point amoureux; quelques jours plus tard peut-être il l'aurait été; nous ne nions pas qu'il ne fût sur la route; mais alors il n'aurait pas ouvert un livre, il n'aurait pas pris sa flûte, il ne se serait pas promené les bras croisés, il aurait volé sur les traces de Juliane, et il n'aurait pas même écouté les argumens de Frédérich; ils n'avaient, il est vrai, fait nulle impression sur son esprit, mais il

y pensait encore, quoiqu'il s'efforçât de les repousser : non, non, se disait-il, c'est impossible, Juliane est la candeur et l'innocence même; s'il y avait un reproche à lui faire, ce serait peut-être de laisser trop pénétrer dans son cœur sans artifice, de ne pouvoir cacher aucun de ses sentimens ; son ame se peint dans ses yeux, dans son sourire, elle voudrait tromper qu'elle ne le pourrait pas. Son père a, il est vrai, une mauvaise physionomie, un regard qui est oblique ; mais est-ce la faute de sa malheureuse fille ? est-ce même la sienne, et doit-on juger un homme sur une figure qu'il ne s'est pas donnée ? Sans doute il a des vertus puisque sa fille l'aime si passionnément; l'horrible vengeance qu'il a exercée sur sa femme, peut n'être qu'un mou-

vement excusable dans un époux si vivement offensé ; son duel est la suite des préjugés de son état ; et quelsque soient ses torts, n'en est-il pas assez puni ? et son innocente fille, qui n'en a pas un seul à se reprocher, et qui se trouve liée à cette horrible destinée..... Cette image se présenta si vivement à lui qu'il en frémit. — Il faut, s'écria-t-il à haute voix, il faut absolument la trouver et la sécourir ! Ce n'est pas assez de plaindre la vertu malheureuse, il faut la délivrer. Mais à qui demander un conseil sur la meilleure marche à suivre, et pouvait-il manquer au serment solemnel qu'il avait fait à Juliane de ne découvrir à personne son histoire et leur situation ? Il réfléchit long-temps sur un problême qu'un casuiste aurait résolu en cinq minutes : non, s'écria-

t-il enfin, non, plus j'y réfléchis, et plus je sens que la circonstance où se trouvent ces infortunés me délie de ce serment; la mauvaise action serait d'abandonner deux malheureux : non, ma conscience m'approuve; que Juliane et le monde entier me condamnent s'ils le veulent. Décidé à parler d'eux à quelqu'un qui pût les secourir, il chercha à qui il pourrait s'adresser. M. Bornwald était l'homme qui pouvait agir avec le plus de succès; mais il était absent depuis quelques jours. Le bon recteur serait parfait pour le conseil; mais rien de plus, et d'ailleurs il devait être à sa classe. Louise et Cécile étaient deux excellentes femmes; mais le jeune homme aurait parié sa vie, qu'elles auraient regardé comme une indiscrétion de son âge, ce qu'il leur aurait confié;

d'ailleurs, excepté quelques exclamations, quelques gestes de surprise et de pitié, elles ne pouvaient non plus l'aider en rien ; et confier un secret important à quelqu'un qui n'y peut rien, ne lui paraissait que le besoin de parler.

Il se décida enfin d'aller tout conter à son cher recteur, lorsqu'il serait libre de l'entendre ; il me conseillera et j'agirai, dit-il ; et il prit le chemin de sa maison dès qu'il crut qu'il avait fini ses leçons. Il le trouva dans son cabinet, et lui raconta son histoire, ou plutôt celle des deux malheureux.

Le vieillard l'écouta avec une extrême attention, et sans l'interrompre ; mais à la grande surprise d'Emmerich, lorsqu'il eut fini sa narration, le recteur sonna, demanda à son domestique du feu et

sa pipe, et avançant son gros Plutarque qui était sur sa table, il l'ouvrit et se mit à étudier comme s'il avait été seul.

Le jeune homme connaissait trop bien son vieux ami pour ne pas interpréter sa conduite; il savait qu'elle voulait dire en bon allemand : « mon fils, je suis très-mé-
» content de toi; et tu n'es qu'un
» imbécille. » Mais telle était l'innocence de son cœur, qu'il ne lui vint pas même à l'esprit que le recteur trouvait aussi qu'il avait servi de jouet à deux fripons; cette idée ne pouvait se présenter selon lui qu'à l'ame étroite d'un domestique, et son vieux mentor connaissait trop bien les hommes pour l'avoir. Emmerich craignit donc d'avoir par inexpérience fait quelque chose qui pouvait nuire à ces

infortunés, ou négligé ce qui aurait pu les sauver. Dans son angoisse il se rapprocha du recteur, et serrant le bras qui retenait le livre, il lui dit avec vivacité : « mon père, je » vous supplie de me dire..... »

— Quoi? que tu es un imbécille, et tellement imbécille que je n'y vois plus aucun remède. Emmerich, Emmerich! il ne me reste plus d'espérance de te voir devenir sage et d'ouvrir ton entendement. Jeune homme, à quoi sert d'avoir beaucoup lu, si on n'en sait pas mieux se conduire? A quoi servent toutes les connaissances, si l'on n'a pas celle qui est la plus utile, la connaissance de l'homme? Celui qui sait penser doit aussi savoir vivre; c'est pour cela, et cela seulement que ton père t'a laissé ici. Il en savait autant que moi pour t'instruire des

te dis-je; moi qui vois plus clair que toi, pauvre aveugle, pauvre imbécille, et si aveugle et si imbécille, qu'il ne faut pas même se donner beaucoup de peine pour te tromper, et que l'escroc le plus maladroit réussira, aussi bien que le plus habile, à te mener par le nez.

---

## CHAPITRE LIX.

### ET SES YEUX FURENT DESSILLÉS.

Ecoute, mon enfant, tu me fais pitié; tu as une épaisse cataracte sur les yeux, je veux être ton Taylor, (1) et te faire l'opération; place-toi là, cela ne sera pas long; je ne t'ai pas interrompu, fais de même, et laisse-moi parler.

Tu conviendras, j'espère, que des personnes qui agissent avec inconséquence, doivent au moins être suspectes; or, je vais te prouver mathé-

(1) Fameux oculiste.

matiquement que tes protégés n'ont fait et dit que des inconséquences. *Ergò*, je vais examiner leur conduite avec toi. Commençons par ta Juliane, puisque tu en as si bonne opinion.

Qu'une belle fille qui avait, comme tu le remarques toi-même, le plus grand intérêt à se cacher, traverse ton chemin précisément au moment que tu y passes, à la bonne heure, c'est un hasard très-singulier dans un endroit aussi désert; mais enfin elle y était, tu y venais, elle pouvait se fier à la solitude de sa retraite, elle pouvait ne t'avoir pas apperçu, et tomber presque à tes pieds dans l'agonie du désespoir; tout cela est sans doute très-invraisemblable, mais n'est pas impossible. — Tu vois que je ne suis pas bien chicaneur; mais pourquoi cette agonie, ce désespoir dans ce moment donné? je n'y vois

aucune cause, même d'après son histoire ; si elle avait eu quelque violente dispute avec son père, si on était venu le saisir pendant la nuit, s'il était mort subitement dans ses bras, alors je comprendrais toute la violence de sa douleur, et tout son égarement. Mais ce redoublement excessif d'une affliction qui lui était dévenue habituelle, ne pouvait pas être causé tout à coup par ses tristes pensées, et par une nuit d'inquiétudes. Lorsque le matin, fatiguée de ses pénibles réflexions et de l'absence du sommeil, elle aurait voulu jouir un instant du beau spectacle de la nature pour rafraîchir ses sens et son ame ; que ce desir si naturel lui eût fait oublier son danger, et que tu l'eusses trouvée debout devant la porte de sa hutte, ou se promenant dans une sombre rêverie, voilà ce

qui aurait été dans la nature ; mais sortir sans aucune cause de sa demeure, comme une énergumène à qui il viendrait subitement d'arriver le plus grand des malheurs, je t'avoue que je ne trouve pas la raison suffisante de cette frénésie ; et cette fille qui, dans le premier moment, te repousse avec horreur, parce que tu es *un homme*, qui s'arrache de tes bras avec une force incroyable, et qui, deux pas plus loin, tombe dans un évanouissement aussi profond que la mort. Je comprends encore que l'émotion d'une telle situation puisse aveugler un jeune homme sans expérience ; mais quand cette personne qui, disait-elle, avait tant de raison d'abhorrer tous les hommes, qui avait été si cruellement trompée, se confie entièrement l'instant d'après à un jeune homme inconnu, de qui elle

ne devait naturellement attendre ni secours ni conseils; qu'elle met entre ses mains son sort et la vie de son père, voilà ce que j'appelle encore une *inconséquence* qui devait commencer à t'ouvrir les yeux. Mais conviens, Emmerich, que ta vanité a été un peu flattée d'être l'objet de cette inconséquence; la manière adroite dont elle te dit qu'il faudrait que tu fusses un monstre si ton visage était un menteur; cette louange fine sortant de la bouche d'une fille belle et malheureuse, devait nécessairement te flatter et te rendre crédule; d'ailleurs tu es bon et vrai, et tu crois toujours trouver chez les autres la bonté et la franchise; mais, mon fils, avec la moindre pénétration n'aurais-tu pas vu que toute cette histoire était un conte fait à plaisir, et même assez maladroit. Elle aurait

dû justifier cette horreur pour les hommes et pour l'imposture; un seul, l'amant de sa belle-mère, avait voulu lui en imposer, mais il n'en était rien résulté de fâcheux pour elle, et l'histoire aurait été la même quand il n'aurait pas demandé sa main. Le sergent qui sauva son père ne l'a certainement pas trompée. Un domestique les a volés, cela se voit tous les jours sans qu'on prenne l'espèce entière des hommes en horreur; il pouvait les dénoncer, et il ne l'a pas fait; il n'a donc pas été aussi méchant qu'il pouvait l'être. Les juges, les amis auxquels elle s'est adressée, et qui l'ont, dit-elle, durement repoussée, ne l'ont au moins pas trompée, puisqu'elle dit elle-même qu'elle n'avait trouvé *ni pitié, ni compassion* : voilà donc encore une inconséquence entre son histoire et ses discours; et cet

oncle qu'elle allait joindre en Pologne, dont elle devait être l'unique héritière, pourquoi ne pas t'en parler ? pourquoi ne pas te dire ce motif de refuser l'azile que tu lui offrais, et te donner la consolation de la savoir moins abandonnée ? Elle avait trop de confiance en toi pour te cacher une circonstance aussi importante. Comment ne t'est-il pas venu dans l'idée que cet oncle n'existait pas encore, et qu'il est sorti subitement, comme Minerve, du cerveau du major ? Cela me paraît à moi aussi clair que le jour. Et ce serment ridicule qu'elle exige de toi de ne parler à personne au monde de leur situation; ou elle se fiait à toi, ou elle ne s'y fiait pas ? Dans le premier cas elle ne doit pas supposer l'homme qu'elle prend pour son ami et son

confident, capable de l'horrible action de trahir deux malheureux; et si elle ne se fiait pas à toi, elle ne devait pas croire qu'un serment te retînt, et qu'il t'empêchait d'agir par tes amis. Elle aurait dû penser que celui qui pouvait assurer à son père la protection de la cour, pouvait bien plus facilement encore favoriser son évasion, et l'envoyer sans danger deux ou trois cents lieues plus loin. Ce serment donc était inutile et dangereux, et devait seul exciter tes soupçons.

Et ce père que l'exemple de la séduction de sa femme devait rendre craintif et soupçonneux, et qui laisse des heures, des journées entières sa fille tête à tête avec un jeune homme d'une agréable figure, qui ne lui est recommandé que

par cette fille, jeune, belle, vive, sensible. — N'est-ce pas là une inconséquence ?

— Certainement, mon cher père, dit Emmerich, chaque mot de votre bouche est respectable pour moi, même lorsque vous me dites des duretés ; j'y vois votre amitié et votre sagesse ; mais cette fois je crains, oui, je crains que cette amitié si tendre n'obscurcisse votre jugement, et que vous ne fassiez tort à une fille innocente. — Si vous aviez vu, mon père, ses yeux mouillés des larmes de la sensibilité, ce front si ouvert, cette vraie dignité de la noblesse et de la vertu aux prises avec le malheur, mais forte de sa résignation et de la conscience que ce malheur n'était pas mérité ; cette franchise qui ne lui permettait de cacher aucun de ses sentimens ; et

qui les laissait pénétrer à celui qu'elle en jugeait digne ; si vous aviez vu son regard assuré, sa douce rougeur, vous lui auriez dit ce qu'elle me disait à moi. « Il faudrait que » tu fusses un monstre si ton visage » mentait. »

Le recteur rit d'un air moqueur ; je crois, répondit-il, que je lui aurais dit : *fille, tu es un monstre ; car ton visage ment,* ou plutôt, il est plus honnête que toi, il voudrait mentir et ne le peut pas. Dis-moi, Emmerich, tu étais l'autre jour au spectacle, lorsqu'on donnait la belle pièce d'Emilia Galotti ; te rappelles-tu l'actrice qui faisait le rôle d'Emilia ? n'était-ce pas l'innocence et la pureté personnifiées ? j'étais enchanté, et je voyais dans tes yeux que tu l'étais aussi ; n'aurais-tu pas cru voir dans cette figure aimable une

des grâces que le fils de Sophronisme seul pouvait créer ?

— Certainement, mon père, elle joua supérieurement.

— Et connais-tu cette actrice?

— Non, mon père, je ne la connais que sur le théâtre. Je vais rarement au spectacle, et je ne veux pas savoir le nom des comédiens, ni les rencontrer ailleurs; cela m'oterait toute illusion.

— Tu n'as pas tort, mon fils: mais quelle opinion as-tu du caractère personnel d'une femme qui peut jouer avec autant de vérité le rôle si intéressant d'Emilie? Ne serait-ce pas un monstre de fausseté si elle ne trouvait pas dans son ame le sentiment de ce qu'elle exprime ?

— Il paraissait en effet qu'elle en était pénétrée; j'étais près du théâtre,

et j'ai vu souvent ses yeux remplis de larmes.

— Eh bien, jeune homme, cette belle, cette innocente Emilie est la fameuse D***, qui pendant longtemps fut la corruptrice des jeunes seigneurs de cette ville; elle est décriée pour ses mœurs au point qu'on aurait peut-être obligé le directeur à la renvoyer; mais elle joue avec tant de charme et de vérité, qu'elle serait difficilement remplacée; à moins cependant qu'elle ne pût l'être par sa sœur Juliane, qui me paraît aussi être une comédienne parfaite: conviens, mon fils, que si madame D*** s'était présentée à toi un jour ou l'autre, avec la moitié des charmes d'Emilia Galotti, comme une malheureuse fugitive, abandonnée enfin comme ta Juliane, tu aurais donné tout de ton long dans le

panneau, et juré de sa vertu et de son innocence : Tes yeux ne sont pas assez exercés pour distinguer la nuance des couleurs; et avec toute ta prudence, toute ta science, je suis fâché de te dire que tu n'es qu'une dupe, qu'un enfant un peu adroit menerait par le nez.

— Je commence à craindre que cela ne soit vrai, dit Emmerich en baissant la tête.

— Oh! que le ciel soit béni, tes yeux commencent à s'ouvrir; c'est un grand pas vers la sagesse que de sentir que l'on n'est qu'un sot. A présent que je t'ai mis sur la voie, plus tu réfléchiras à cette affaire, et plus tu sentiras que j'avais raison; en y pensant bien même, je trouve que, pour des fripons, ils n'étaient pas très-adroits; ils avaient fait par exemple une terrible école

en te croyant catholique et se donnant pour tels ; et ils en firent une autre, lorsqu'ils eurent découvert que tu ne l'était pas, ce qui devait seul t'ouvrir les yeux, s'ils n'avaient pas été plus que fascinés. Le major, à ce que tu dis, fut d'abord déconcerté à ne pouvoir le cacher, et pour réparer cette erreur, plus tu lui dis de duretés sur sa croyance, et plus il t'accable de politesses ; et sa fille qui plaisante là-dessus, et qui te dit d'abord qu'elle voudrait penser comme toi ! Je crois être sûr, mon fils, qu'ils ne sont pas plus catholiques que toi, et qu'ils ne connaissent pas même l'esprit de cette religion ; toi réformé, tu te révoltes contre le simple mot *d'hérétique;* et ces catholiques avalent sans se fâcher tout ce qui t'échappe contre leur croyance.

— Pensez, mon père, qu'ils étaient pour ainsi dire entre mes mains ; qu'ils avaient le plus grand intérêt à me ménager, et qu'ils me regardaient déjà comme un bienfaiteur : cette considération ne peut-elle pas expliquer leur retenue dans notre petite dispute de controverse ?

— Jusqu'à un certain point ; mais jamais chez un vrai catholique ; jusqu'au point où ils poussèrent la complaisance et la douceur pour tes opinions.

Le vieillard et le jeune homme se séparèrent après quelques autres réflexions du premier, qui convainquirent enfin Emmerich qu'il avait été trompé, et que le major au moins n'était qu'un adroit fripon, car il lui en coûtait encore de mépriser complètement Juliane, et il la supposait forcée par son père à être sa

complice ; mais le recteur, plus clairvoyant, soutenait que ce n'était pas son père. Le lecteur sait à présent aussi bien que nous lequel a raison ; mais ce que le lecteur ne sait pas encore, et ce qui restera encore quelque temps dans l'obscurité : c'est la cause du départ de ce couple, et de l'abandon de leur projet sur Emmerich. Ce qui parut positif au vieillard et même au jeune homme, c'est qu'ils avaient entendu parler de lui, et pris des informations sur son compte ; de son côté il ne pouvait s'ôter de l'esprit qu'il avait déjà vu quelque part la physionomie du bandit de major, et même entendu le son de sa voix, mais il ne pouvait se rappeler où c'était.

## CHAPITRE LX.

### L'AUTRE MENTOR.

Notre jeune ami rentra chez lui fort sérieux; il commençait à croire, d'après les argumens du recteur, et son propre sentiment, qu'il avait été la dupe d'un aventurier; son amour-propre en était blessé et son cœur affligé; il éprouvait un peu de honte de ce que son domestique avait vu plus clair que lui dans cette affaire, et il pensait avec douleur qu'il y avait à rabattre de sa bonne opinion sur les hommes; il résolut d'être à

l'avenir si circonspect et si prudent qu'il fût impossible de le tromper.

Pendant trois jours entiers il persista dans cette résolution et regarda tous les hommes comme autant de scélérats dont on ne pouvait trop se défier. Dans la soirée du troisième jour M. Bornwald revint chez lui ; cette courte séparation, et c'était la première depuis qu'il était à Berlin, lui avait paru très-longue ; dès qu'Emmerich entendit sa voix dans la cour, il oublia son mal, vola à sa rencontre, et le serra dans ses bras presque jusqu'à l'étouffer. Si dans cette soirée une seconde Juliane avait voulu lui en imposer, dans l'ivresse de sa joie il aurait cru à toutes les vertus dont il lui aurait plu de se parer ; dans les belles ames le bonheur dispose plus encore à la bienveillance.

Notre héros aurait voulu tout de

suite conter son aventure à son cher protecteur, mais il ne put le voir seul une minute dans cette soirée, où il fut sans cesse entouré des amis qui venaient se réjouir de son retour; il fallut donc attendre au matin suivant. Dès qu'il fut levé il alla dans le cabinet de M. Bornwald, et lui raconta toute son histoire. Le sage négociant vit cette affaire sous le même jour que le recteur; il y eut seulement la différence que devait nécessairement y apporter leurs caractères et leurs manières; le banquier, qui n'avait pas le ton bouru du pédagogue, mit dans ses remontrances beaucoup plus de douceur, accompagnées cependant de quelques railleries assez piquantes, et en cherchant plutôt à le consoler d'avoir été dupé, qu'à le blamer. Emmérich sentit sa bonté, convint de son peu

de jugement, et dit qu'il aurait dû sans doute être en garde par l'impression que lui fit au premier moment la physionomie du major; mais j'oserais jurer, dit-il, que si vous-même M. Bornwald, vous aviez vu sa fille, vous auriez pensé comme moi, que son seul regard devait prévenir en sa faveur, et contrebalançait absolument tout ce que celui de son père semblait annoncer. Représentez-vous un être vraiment angélique, la taille la plus majestueuse, jointe à un visage céleste; une femme ayant toute la douceur, toute la sensibilité de son sexe, et sachant cependant dominer le malheur; le supportant avec dignité et courage; sacrifiant à son père la perspective de vivre tranquille et en sûreté auprès de l'ami auquel elle accordait toute sa confiance; aimable, bonne, sen-

sible, naturelle ; enfin un idéal d'innocence, de beauté et de franchise : oui, je suis sûr que vous-même....

— Oui sans doute, interrompit M. Bornwald, je ne doute pas un instant que je n'eusse pas beaucoup admiré une belle femme, et surtout à votre âge, mon cher ; mais je crois que j'aurais toujours trouvé son roman un peu extraordinaire ; au reste, je suis loin de penser que les avances de cette jeune dame vous fassent (à mes yeux du moins) le moindre tort : si cette histoire prouve votre crédulité et votre imprudence, elle prouve plus encore la pureté de vos mœurs.

Avec la permission de M. Bornwald pour un homme aussi sage, cette conclusion ne l'était guère ; les mœurs d'Emmerich étaient sans doute aussi pures que son ame ; mais lors même qu'elles auraient été moins pures et



210803

qu'il aurait eu plus d'expérience, il avait trop de générosité et trop de modestie pour ne pas attribuer toutes les avances d'une fille noble et malheureuse à la seule reconnaissance, pour ne pas estimer celle qu'il avait nommée sa sœur, et que l'excès de son infortune rendait si respectable. Mais ce qui prouve que pour toute autre chose il ne manquait pas de pénétration, c'est qu'il remarqua très-bien que son récit n'avait pas fait sur M. Bornwald l'effet de quelque chose de nouveau, il n'avait point eu l'air surpris de la rencontre, ni de la disparution, et ses réponses paraissaient être préparées; Emmerich crut que le recteur lui en avait dit quelque chose la veille, et puis il n'y pensa plus. Cette conversation amicale avec M. Bornwald fut la dernière sur ce sujet; ni le recteur, ni personne ne

lui en reparla. L'impression fâcheuse qu'il avait reçue s'effaça peu à peu; quelques jours après il rentra dans le monde, et bientôt il ne resta pas dans son esprit la moindre trace de la défiance que son aventure aurait dû lui laisser; il était trop pénible à son cœur généreux de ne voir dans la foule des hommes que des perfides et des ennemis dont il devait se défier, lui qui se donnait tout entier, dont toutes les actions étaient dirigées par les sentimens les plus nobles, et dans les meilleures vues; lui qui laissait pénétrer jusqu'au fond de son ame; lui qui avait le courage de dire toutes ses pensées, pouvait-il croire possible qu'on mît de la trahison dans un embrassement, et du poison dans un baiser; lui, cet être si droit, si ouvert, d'une intégrité si parfaite, dont chaque parole était l'expression d'un sen-

timent vrai, dont le mensonge n'avait jamais souillé les lèvres, pouvait-il croire à l'imposture, à la perfidie, même à la dissimulation. » Non, non, » s'écria-t-il, dans un excès de phi- » lantropie, non, qu'on dise ce qu'on » voudra, les hommes sont mes » frères, et je sens dans mon ame » qu'ils ne peuvent pas être aussi in- » dignes de mon estime qu'on veut » me le persuader; puis-je me mé- » fier des êtres dont je desire si vive- » ment le bonheur? puis-je mépriser » ceux dont l'estime et l'amitié me » sont si nécessaires, que rien ne me » paraîtrait trop difficile pour les ac- » quérir? Non, non certainement c'est » moi qui serais le plus orgueilleux, » le plus méprisable des êtres, si, me » croyant le seul bon de mon espèce, » je ne supposais pas à mes frères tout » ce que je trouve au fond de mon

» ame, si je me défiais de ceux que la
» nature et mon cœur m'ordonnent
» d'aimer ; je ne croirai jamais qu'il
» existe des hommes assez noirs,
» assez méchans pour vouloir obtenir
» par la trahison ou la ruse ce qu'il
» me serait si doux de leur donner ;
» tout ce qui dépend de moi n'est-il
» pas au service de mes frères ? puis-
» je avoir un plus grand plaisir que
» de les rendre heureux ? tout ceux
» qui me connaîtront ne me trahiront
» pas, ils n'en auront pas besoin ; et
» qui pourrait ne pas me connaître,
» moi qui ne cache à personne
» aucun des sentimens de mon cœur,
» parce que je me dois la justice que
» je n'en trouve point que je doive
» cacher. » Tout ce *déraisonnement* du cœur trop sensible d'un bon jeune homme, avait à ses yeux une apparance de logique et de vérité qui en

faisait une conviction. « Non, non
» s'écriait-il encore, il est impossible
» que l'homme, ce bel ouvrage du
» créateur, se soit ainsi dégradé; mais
» je comprends à ma honte, pour-
» quoi mon cher mentor s'est cru
» obligé de tremper son pinceau dans
» des couleurs aussi exagérées; il est
» vrai que je me suis conduit deux
» ou trois fois comme un enfant, et
» que dans ma petite expérience j'ai
» eu le malheur en effet de rencon-
» trer quelques êtres équivoques,
» mais est-ce la faute de l'humanité,
» et combien n'en ai-je pas ren-
» contré de vraiment nobles et ex-
» cellens; et tels que j'aime à croire
» que doit être le plus grand nombre;
» ah! j'aime bien mieux être encore
» trompé mille fois, que d'affliger
» un seul cœur honnête par une
» injuste méfiance. Certainement,

» certainement il y a plus de vertus
» que mes amis, trop craintifs pour
» mon bonheur, ne veulent en ad-
» mettre; la vertu est si belle par
» elle-même, elle porte si bien, si
» vîte sa récompense, qu'il faudrait
» être insensé pour s'en écarter; la
» douce, la voluptueuse pensée d'a-
» voir contribué au bonheur de
» quelqu'un, cette pensée consolante
» qui suit jusqu'au tombeau, et
» même par delà, n'est-elle pas un
» motif assez fort de faire le bien,
» d'être bon et généreux? et jamais
» une mauvaise action, quel qu'en
» soit le motif et la réussite, peut-elle
» procurer la même satisfaction? O
» Lambert Schulz, comme mon cœur
» bat encore de plaisir; que j'étais
» heureux quand ta femme, tes en-
» fans, toi-même, me nommaient
» leur bienfaiteur! votre bien-être

» adoucira pour moi bien des heures
» douloureuses, je n'aurai pas vécu
» inutilement pour le bonheur de
» mes semblables. — Oh! que Dieu
» doit être heureux, lui qui répand
» tant de bienfaits sur ses créatures!
» puis-je, dois-je les en croire in-
» dignes, et que l'Etre suprême ne
» rencontre que des ingrats, quand je
» trouve une si tendre reconnais-
» sance chez les gens intéressans et
» bons que j'ai sauvés du malheur.
» Imiter la divinité dans le plus beau
» de ses attributs, autant qu'il est au
» pouvoir d'un faible mortel, n'est-
» ce pas le plus noble, le plus beau
» des motifs, au contraire imiter l'es-
» prit des ténèbres, méditer le mal-
» heur et la souffrance de ses sem-
» blables, en jouir lorsqu'on les a
» rendus malheureux. — Ah Dieu!
» quel sommeil pourrait avoir

» l'homme assez dépravé pour avoir
» à se faire de tels reproches?
» comment pourrait-il traîner le
» fardeau de la vie, celui qui de-
» vrait rougir de lui-même; que sa
» mauvaise conscience poursuivrait
» jusque dans l'éternité, et qui mour-
» rait chargé du mépris de ses sem-
» blables et du sien propre. — Non,
» non il n'en existe pas... Alors tout
» à coup, Sibile, Judith, Wilfield se
» présentèrent à sa pensée. — Ou du
» moins il en existe bien peu, re-
» prit-il, et seulement comme une
» exception à la grande règle; non
» l'homme est bon sortant des mains
» du créateur, et plus il avance dans
» la vie, plus il doit sentir l'avantage
» de la bonté et de la vertu. »

Ainsi raisonnait cet honnête jeune homme, et nous n'avons pas besoin de dire à nos lecteurs que tout cela

partait de son cœur ; et le même jour où il avait fait tous ces beaux éloges de ses frères les humains, un adroit coquin lui escroqua encore quelques écus. M. Bornwald et le recteur ne pouvaient s'empêcher d'estimer et même d'admirer cette disposition bienveillante; mais ils la trouvaient fort exagérée, et connaissaient trop bien leur jeune ami pour n'être pas sûrs qu'elle finirait par le rendre fort malheureux lorsque une triste expérience l'aurait réveillé de son illusion; qu'il serait trompé et trahi par ces mêmes êtres qui lui étaient si chers, et dont il avait une si haute opinion; et que certainement il ne traverserait pas la vie sans être blessé plus d'une fois; sa crédulité, sa philantropie, sa sensibilité seront des armes qui tourneront contre lui, et l'exposeront plus qu'un autre. Dans

les années de sa jeunesse ces tromperies ne porteront, il est vrai, que sur des choses de peu d'importance, et cette même tournure d'esprit romanesque qui le rendra si facilement dupe, servira aussi à le consoler. — Mais l'homme que mille et mille expériences cruelles ont enfin détrompé, à qui une confiance mal placée ôte le bonheur, empoisonne la vie entière, qui est-ce qui le console? Il n'a plus pour lui qu'un amer repentir, et voilà ce que redoutaient les deux sages vieillards pour leur élève chéri; il ne pouvait rester encore sous leurs yeux paternels que tout au plus une année, et ce terme était bien court pour lui apprendre à voir les hommes tels qu'ils sont, sans pourtant devenir ni defiant ni misanthrope. Le pédagogue en désespérait; M. Bornwald au contraire attendait tout de la

sagacité d'Emmerich ; jointe à un cœur aussi parfait que le sien, disait-il au recteur, elle doit nécessairement lui donner la mesure parfaite pour vivre avec les hommes sans les haïr, et sans être leur dupe.

Le recteur secouait la tête ; on n'a vu que trop souvent, disait-il, les hommes passer d'un extrême à l'autre ; c'est même ce qui arrive ordinairement ; et, lorsqu'à la place de ces vertus dont Emmerich se plaît à parer tous les hommes, il trouvera l'égoïsme le plus déhonté, l'envie, la jalousie, la bassesse, l'esprit de tracasserie, ou celui de domination, le sot orgueil des parchemins et des cordons, ou celui plus sot encore d'un coffre fort, et tout ce qui marche à leur suite, la vanité, l'arrogance, le libertinage, la rapacité, l'avarice, la dureté, la cruauté même,

enfin tous les vices repandus sur toute l'humanité, n'est-il pas à craindre qu'il ne la prenne en horreur, lorsque cet horrible tableau se déroulera à ses yeux, et que celui que son imagination lui avait tracé avec des couleurs si brillantes ne s'efface complètement ? Lorsqu'en donnant tout son cœur il ne trouvera en échange que la fausseté, la sécheresse et l'ingratitude; lorsque ce cœur si sensible et si bon aura été blessé mille et mille fois, n'est-il pas à craindre que, ne pouvant plus voir des frères dans les hommes, il n'y voye plus que des ennemis et qu'il cesse de croire à la réalité de la vertu ? Son cœur obscurcit à présent sa raison, mais la sienne est trop forte et trop saine pour ne pas le frapper enfin de la lumière et lui montrer la vérité.

— Je le crois comme vous, dit M. Bornwald, je suis sûr du noble cœur de mon jeune ami, et je suis convaincu que lorsqu'il connaîtra ces insectes à deux jambes dont le monde fourmille, et parmi lesquels il est si difficile de trouver un homme, il se contentera de fuir les vicieux et de mépriser ceux qui méritent de l'être, sans haïr aucun individu; on haît rarement ce qu'on méprise.

Le recteur en convint, ainsi que de la grandeur d'ame de son cher élève dont il avait la plus haute opinion; mais il soutenait toujours que la plus sombre misanthropie serait la suite nécessaire de ses découvertes.

— Non, non, mon ami, disait Bornwald, tout l'être d'Emmerich n'est qu'un composé d'amour et de bienveillance; il voudrait haïr qu'il ne le pourrait pas.

Le recteur, que sa propre expérience et la lecture continuelle des anciens rendait défiant, secouait encore sa tête grise; c'est précisément, disait-il, cette extrême sensibilité qui me fait craindre que s'il commence une fois à haïr il ne puisse plus s'arrêter, et qu'il y mette autant d'excès qu'il en met à présent dans sa philantropie; ne voyez-vous pas déjà comme le moindre mot un peu froid de quelqu'un qu'il aime, la moindre marque d'indifférence, blesse et déchire son cœur; connaissez-vous rien d'aussi fin, d'aussi délicat que son ame?

— Non, j'en conviens, il est très-supérieur à la plupart des hommes, il ne s'en doute pas encore; mais lorsqu'il verra à quelle classe éminente d'hommes il appartient, soyez sûr qu'il ne voudra pas en descendre et souiller son ame par la haine et la

malveillance. — Non, l'élève de l'excellent homme qui l'a adopté, sera toujours l'ami des hommes, même en les appréciant à leur juste valeur : il est trop noble pour haïr, il tâchera d'imiter la divinité, qui voit avec compassion le méchant, et répand sa lumière sur les justes et sur les injustes.

— Je le souhaite plus que je ne l'espère, répondit le vieillard; le temps nous apprendra qui de nous deux à tort ou raison.

— Oui sans doute, répondit Bornwald; mais profitons au moins de celui qui nous reste, pour éclairer son esprit, diriger son cœur, et le mettre autant qu'il nous est possible sur la route du bonheur. Qu'en pensez-vous, mon cher, j'ai quelque envie d'employer le reste de cet été à faire un tour jusqu'à Francfort et Leipsic, où

j'ai, comme vous le savez, beaucoup d'affaire, où l'œil du maître ne nuira pas ; mais ce qui me décide, c'est le désir de prendre Emmerich avec moi, pour le lancer un peu parmi les hommes, en sa faveur je prolongerai mon voyage dans les provinces les plus intéressantes de l'Allemagne : qu'en dites-vous ?

Le recteur approuva ce projet, sans pouvoir cacher cependant combien il lui en coûtait de se séparer de son élève chéri, pour qui il avait un vrai cœur de père.

## CHAPITRE LXI.

### NOUVELLE AVENTURE.

M. Bornwald avait beaucoup voyagé; mais toujours pour les affaires de son commerce; cette fois il pria le recteur de lui donner ses directions sur la manière de faire voyager avec fruit un jeune homme, et lui remit pour cet effet son itinéraire. Le vieillard lui répondit en souriant que ce voyage n'était destiné à d'autre science qu'à celle de la connaissance des hommes, et que personne n'était plus en état de le diriger là-dessus que son sage compagnon de voyage. Si vous trouvez l'occasion, lui dit-il, de lui

faire faire la connaissance de quelques hommes célèbres, vous ne la laisserez pas échapper. Il visitera sans doute les bibliothèques et les musées des grandes villes, et voilà tout ce qu'il faut pour cette fois; il fera dans la suite des voyages purement instructifs: le but de celui-ci est de lui donner une idée juste de la société dans laquelle il est appelé à vivre. Vous dirigerez ses observations, vous les redresserez quand elles seront fausses; vous lui prouverez qu'il rencontrera plus d'une fois encore des Julianes et des majors; que ce monde est composé de trompeurs et de trompés, d'égoïstes qui donneraient un de leurs yeux pour un peu d'or, ou pour en crever deux à leur prochain; de fanfarons, d'hypocrites, de parleurs qui ne savent pas penser, ou de flatteurs qui ne pensent pas un

fois si pénible de la reconnaissance, et le poids souvent trop accablant d'un bienfait. Le jeune homme crut donc de bonne foi que c'était pour ne pas voyager seul qu'il lui proposait de l'accompagner, et l'idée de faire plaisir à son respectable ami aurait augmenté celui que ce projet devait lui faire; mais dans ce moment une circonstance dont nous allons faire part à nos lecteurs, lui aurait fait desirer passionnément, ou que ce voyage n'eût pas lieu, ou qu'il eût été retardé de quelques jours. Il rougit quand M. Bornwald le lui proposa, et balbutia qu'il était à ses ordres; celui-ci attribua son trouble à l'excès de sa joie, lui ayant entendu cent fois exprimer son ardent desir de voyager. — Nous allons expliquer pourquoi il le redoutait, et lui sauver toute accusation de caprice.

La veille du jour où M. Bornwald fit à Emmerich sa proposition de voyage, il y avait une grande fête chez le premier ministre, le comte de R***. Louise, retenue chez elle par une indisposition, n'avait pu en être, et son mari avait pris ce prétexte pour se retirer avant le souper. Emmerich, qui n'aimait pas beaucoup la danse, ne resta pas bien long-temps après, et retourna chez lui, accompagné seulement de Frédérich qui portait un flambéau. Comme il allait tourner le coin d'une rue, il apperçut, à quelques maisons de distance, une forme assez volumineuse qui descendait lentement le long des murs d'un très-grand bâtiment.

— Voyez, Monsieur regardez-là.

— Qu'est-ce que c'est que cela, Frédérich ?

Ces deux phrases furent dites en

même-temps, et en doublant le pas ils virent que c'était une figure humaine qui, au moyen d'une corde, descendait d'une fenêtre au troisième étage, et se laissait aller avec précaution, la première idée d'Emmerich fut que c'était un voleur, et n'écoutant que son courage qui l'entraînait souvent à des imprudences, il courut pour saisir le coquin au moment où il arriait à terre; mais, à sa grande surprise, lorsqu'il fut près de la maison, il vit que ce prétendu voleur était une femme, que la corde qui lui aidait à descendre était des draps de lits noués ensemble de distance en distance, et qu'il s'en fallait au moins de six ou sept pieds qu'ils n'atteignissent la terre; ainsi la pauvre malheureuse était suspendue en l'air n'osant lacher son soutien, et dans une situation déplorable.

onnais tantôt de votre courage, et actuellement que vous êtes à l'abri de tout danger, vous tremblez comme la feuille agitée. Elle avait en effet une espèce de tremblement général. Madame Schulz, conduisez mademoiselle dans un lit, engagez-la à se coucher ; quelques heures de sommeil la remettront. Excusez-moi chère Lisette, d'avoir troublé votre repos.

— Ah! monsieur, lui dit la bonne et reconnaissante Lisette, vous nous avez fait passer tant de nuits tranquilles; n'est-ce pas, mon mari?

— C'est bien vrai cela ; et aussi vrai que je m'appelle Lambert, je resterais huit jours et huit nuits sans me coucher, si cela faisait plaisir à monsieur que voilà, et sans me plaindre encore.

Emmerich serra la main de l'honnête cordonnier, et puis celle de la

jeune fille, qu'il trouva brûlante; il lui souhaita un bon repos, et partit. En l'accompagnant, maître Lambert, qui ne pouvait se défendre d'un peu de curiosité, lui fit quelques questions sur cette belle jeune personne.

Elle est malheureuse, et suivant toutes les apparences, innocente et respectable, mon cher maître Schulz; je ne sais d'elle que ce qu'elle m'a raconté. — Et lui-même dit en peu de mots à Lambert de quelle manière il l'avait vue descendant de la fenêtre d'une maison de la rue de....

— Dans la rue de... dites vous; attendez, monsieur, laissez-moi compter, une, deux, trois, — n'était-ce pas la septième maison à main gauche? Mon cher monsieur, elle est très-connue cette maison; la femme qui la tient est très-riche dit-on; elle

Qui que vous soyez, dit-elle en entendant les pas d'Emmerich, venez au secours d'une malheureuse fille; mes forces m'abandonnent : le son de sa voix était doux et sonore; mais avec notre jeune ami il n'était pas même besoin que le mot de malheureuse fût articulé avec une douce voix, il suffisait de ce mot pour remuer tous les fibres de son cœur. « Laissez-vous tomber dans mes » bras, dit-il en les élevant, ne » craignez rien. » Elle abandonna la toile qui la soutenait à peine; Emmerich la reçut dans ses bras; plus par instinct que par réflexion, il la porta une centaine de pas plus loin avec tant de vîtesse que Frédérich eut peine à le suivre. Il y avait si peu de jours qu'il s'était promis à lui-même de n'agir plus qu'avec circonspection; mais il ne

songea dans cet instant qu'à l'éloigner du lieu qu'elle fuyait au péril de sa vie; il la posa à terre, et le flambeau de Frédérich éclaira un visage aussi charmant, malgré son extrême pâleur, qu'un faiseur de roman sentimental puisse en imaginer : ses traits étaient défaits, mais le courage et la joie brillaient dans ses beaux yeux. Que le ciel soit béni, dit-elle en les élevant, pour le moment je suis sauvée; grâces vous soient rendues du secours que vous avez donné à une malheureuse fille bien indignement trompée. Votre habillement (Emmerich sortait d'une fête et était mis très-richement) annonce un homme de condition, et votre visage un homme d'honneur; n'abandonnez pas la plus innocente, la plus infortunée créature qu'il y ait sur la terre; certainement l'être tout-puissant,

avec qui aucune belle action n'est perdue, récompensera celle-là, monsieur, dit-elle en joignant les mains, ne m'abandonnez pas; sa voix était faible et tremblante.

— Non certainement, mademoiselle ou madame, je ne vous abandonnerai pas; que je sache seulement comment je puis vous servir, et ce que vous demandez de moi : ce n'est pas la volonté qui me manquera, soyez-en sûre.

— Une retraite honnête et sûre pour quelques jours, voilà tout ce que je désire et tout ce que je vous demande; si vous ne pouvez pas m'en donner une, remettez-moi entre les mains de quelque magistrat, pour me conduire à la garde voisine; tout, tout vaut mieux pour moi que l'infernale maison d'où je sors; impossible que je puisse tomber plus

mal, et j'ose vous supplier de ne pas m'exposer, en me laissant seule ici, à retomber dans les mains indignes dont je viens de m'échapper.

— Non, non sûrement, jeune infortunée, je ne vous laisserai pas; je vous remettrai moi-même dans les mains les plus dignes et les plus respectables, demain matin; pour cette nuit..... Il s'arrêta, il était vraiment fort embarrassé de savoir où la conduire tout de suite; il respectait trop les mœurs et même les apparences pour songer à la mener dans son appartement. Tout le monde devait être couché dans la maison Bornwald, et quoique l'indisposition de Louise ne fût pas dangereuse, elle était pourtant assez malade pour craindre de troubler son repos. — Tout à coup l'honnête Lambert Schulz et sa bonne Lisette se présen-

tèrent à sa pensée. — Pour cette nuit, continua-t-il, auriez-vous quelque répugnance pour la demeure d'un simple ouvrier, parfaitement honnête homme?

— Moins que pour un palais, répondit la jeune personne.

— Allons donc, dit Emmerich en lui présentant le bras, je vais vous y conduire; vous manquerez là de beaucoup de commodités; mais une nuit est bientôt passée; vous y serez en sûreté, et demain, chère inconnue, je viendrai vous prendre et je vous remettrai sous la protection de la femme la plus respectable, chez qui vous trouverez toute l'assistance, tous les secours que votre position demande; en supposant, ajouta-t-il en changeant de ton, que votre fuite n'a rien de blâmable, et que vous ne quittez pas la maison

paternelle. Cette transition ne parut faire aucune peine à la jeune personne; il n'y avait dans la manière d'Emmerich rien qui donnât l'idée de la curiosité, à peine même celui du doute, aussi lui dit-elle sans hésiter : votre question, monsieur, est très-naturelle, j'aurais dû la prévenir, et je vais vous répondre en vous racontant mon histoire, qui est très-courte et sans aucun événement que celui de ma délivrance. Je suis une pauvre et malheureuse fille, l'aînée de deux frères et de trois sœurs; mon bon père, qui avait une place qui nous faisait vivre, mourut il y a quelques années; il ne laissa pour tout bien à ma mère que six enfans en bas âge et sa bénédiction. A la douleur amère de la perte d'un mari qu'elle chérissait, se joignit celle de ne savoir comment subvenir à la

subsistance de sa nombreuse famille. Dans les premiers temps, quelques amis nous aidèrent faiblement, mais cependant assez pour soutenir notre vie; bientôt ces secours cessèrent, parce qu'on se lasse de donner; on assure que c'est toujours ainsi; il ne faut pas en être étonné, sept personnes effrayaient même la bienfaisance, et elle s'arrêta tout à fait. Ma mère ne perdit pas courage; nous nous retirâmes dans un village où la vie était moins chère, et là le travail de ma mère et le mien nous suffirent avec bien de la peine. Le plus grand chagrin de cette bonne mère était de ne pouvoir nous continuer la bonne éducation que notre père avait commencée; le temps même lui manquait pour donner la moindre instruction à mes frères et à mes sœurs, autrement qu'en parlant avec eux en

faisant notre ouvrage; ils nous aidaient autant qu'ils le pouvaient, pas un instant n'était perdu, nous en donnions même peu au sommeil, et nous avons ainsi passé trois années bien pénibles, sans entrevoir la possibilité d'un meilleur sort, et tremblant que quelque maladie ne vînt interrompre forcément notre travail. Ma mère n'avait point de parente qu'une cousine avec qui elle avait été élevée; elle était absente lors de notre malheur, ayant fait un mariage dans l'étranger, et nous n'en avions plus entendu parler. Il y a quatre semaines que nous vîmes arriver devant notre chaumière un très-beau carrosse; il en sortit une femme toute éblouissante de soie et de bijoux, qui se précipita dans notre petite chambre, et se jetant au cou de ma mère lui donna le nom de cousine, s'étonna

de n'en être pas reconnue, et s'affligea de la déplorable situation où elle nous trouvait. Mes frères et mes sœurs, mis plus que simplement, la regardaient avec admiration; la queue de sa belle robe couvrait tout notre plancher; deux femmes de chambre et trois laquais, qui l'avaient suivie, purent à peine entrer dans notre petit réduit. Malgré tout son luxe elle était simple, bonne, et nous caressa tous beaucoup, se reprochant à chaque instant d'avoir négligé aussi long-temps de s'informer de la compagne de son enfance, d'une amie et d'une parente chérie; elle entra dans tous les détails de nos malheurs avec le plus tendre intérêt, assura qu'ils étaient finis, et que, puisqu'elle était riche, nous n'étions plus pauvres; elle aurait voulu, disait-elle, nous donner tout

de suite une partie de ce qu'elle nous destinait; mais elle venait de faire un très-grand voyage, sa bourse était épuisée, et son premier soin, à son retour chez elle, serait de nous faire passer des fonds; en attendant, elle supplia ma mère de prendre quelques louis d'or dont elle pouvait se passer; elle lui raconta briévement que son mari avait entrepris un commerce très-lucratif, qu'elle avait continué et même augmenté depuis qu'elle était veuve, et dont les profits étaient immenses : elle ne serait heureuse, disait-elle, que lorsque nous partagerions sa fortune. Le cœur de ma pauvre mère nageait dans la joie; notre parente nous accablait de caresses, elle gagna notre cœur à tous. Ce fut surtout à moi qu'elle fit le plus d'amitié; elle me combla d'éloges et de douces flatteries,

m'appelant sa fille, son enfant chéri! elle n'avait pas le bonheur d'être mère, et sous ce rapport elle enviait le sort de la mienne. Je vous donnerai, dit-elle en souriant, une partie de mes richesses, donnez-moi en échange une partie des vôtres; non pas pour toujours, ajouta-t-elle en voyant une expression de douleur sur le visage de ma mère à l'idée de se séparer de l'un de ses enfans; non, je vous demande seulement de me prêter votre fille aînée pour un an ou deux; je veux cultiver, par une éducation soignée, son aimable naturel : j'habite Berlin, et il y a là des ressources que vous n'auriez pas ici; elle reviendra et pourra vous aider à élever ses sœurs, à leur montrer ce qu'elle aura appris. Les petites viendront aussi à leur tour prendre un air de ville. Je ne veux pas

un de vos enfans en toute propriété, mais je veux les regarder tous comme s'ils étaient les miens; et je m'empare de celle-ci dès aujourd'hui, dit-elle en me serrant dans ses bras. Ma mère fit quelques objections qui furent levées à mesure; elle finit par y consentir. — Pour moi, partagée entre le regret de quitter ma mère et le plaisir d'aller chez cette bonne et riche parente, je ne disais rien, mais je sentais qu'il était presqu'impossible de lui refuser quelque chose quand elle faisait tout pour nous. Mon paquet fut bientôt prêt, notre cousine ne voulut pas que je prisse autre chose que ce qu'il fallait absolument pour un jour ou deux; elle se chargeait de monter ma garde-robe suivant la mode actuelle; et la figure de ma petite Claire n'y perdra rien, dit-elle en me donnant un

baiser. Le lendemain matin nous partîmes ensemble, et le troisième jour nous arrivâmes dans l'abominable demeure d'où je viens de m'échapper avec votre secours. — Epargnez-moi la honte de vous dire quel était l'odieux commerce de cette indigne femme, à quelle vie scandaleuse elle m'avait destinée, et les moyens qu'elle employait pour m'obliger à y consentir.

— Femme exécrable, s'écria Emmerich !

— Oh ! oui, monsieur, bien exécrable ! A présent ne me trouvez-vous pas bien excusable d'avoir tout tenté pour sortir de cette maison, de m'être confiée aveuglement à des mains étrangères ; il était impossible que je tombasse dans de plus mauvaises que dans celles de cette indigne parente.

Emmerich convint que dans une

telle situation tout était permis pour en sortir : mais il frémit en pensant qu'elle avait couru le risque de la vie. Combien je bénis le ciel, dit-il, de m'être rencontré là à cette heure; et bénissez-le aussi, bonne et vertueuse Claire, d'être tombée dans mes mains. — J'espère, non, je suis certain de vous donner demain une amie, qui deviendra celle aussi de votre respectable mère, qui vous protégera contre tout ce que pourrait entreprendre le monstre qui vous avait arrachée du sein maternel. Vous serez parfaitement en sûreté, je vous le promets, et votre famille et vous ne manquerez plus de rien.

Claire témoigna sa reconnaissance avec cette éloquence du cœur qui ne s'exprime pas par des paroles, et qui n'en est que plus persuasive; un léger serrement de main involontaire

dit plus que sa bouche n'osait prononcer. Avec un caractère tel que celui d'Emmerich, cette manière de remercier valait mieux que toute autre. Il avait en horreur les complimens exagérés pour des services qu'il se trouvait si heureux de rendre, qu'il aurait lui-même remercié ceux qui voulaient bien les recevoir et lui permettre de les obliger; ses plus grands délices étaient d'ôter quelques pierres, d'arracher quelques ronces du sentier que le voyageur fatigué devait parcourir avec peine; et lorsque ce sentier était doux et facile, il aurait encore voulu le semer de fleurs; diminuer les douleurs du malheureux, augmenter le bonheur de ceux qui sont déjà heureux, voilà quel était le vœu de son cœur; et comme il n'y avait dans ces services ni vues intéressées, ni vanité, ni fausse

politesse, il n'aimait pas a rencontrer de telles vues dans ceux qu'il obligeait; et trop souvent un compliment n'est fait que pour cacher un de ces motifs.

Pendant que la jeune fille lui parlait, il observait avec soin son visage et l'expression de sa physionomie, autant qu'il pouvait le faire à la clarté des réverbères; la vérité même reposait sur son front, et sortait si pure et si candide de ses lèvres, qu'il aurait regardé comme un sacrilège de former le moindre doute.

Ils arrivèrent enfin à la ruelle très-éloignée, où logeait maître Schulz; il en était temps pour cette pauvre jeune fille; ce qu'elle avait souffert les jours précédens, les tourmens inséparables d'une telle résolution, et ce long trajet à pieds nuds, avaient complètement épuisé ses forces, elle

ne pouvait presque plus se soutenir. Emmerich se hâta de sonner ; Lambert fut bientôt à sa petite fenêtre, et plus vîte encore à la porte de la maison, dès qu'il eut entendu la voix de son cher bienfaiteur. Celui-ci, sans aucun détour, lui dit que sa compagne avait besoin d'un azile sûr pour cette nuit, et même de sa protection si, contre toute attente, quelqu'un cherchait à l'inquiéter.

Maître Lambert, ainsi que tout autre à sa place, ne put se défendre de quelques idées très-naturelles, vu l'âge d'Emmerich et la figure de sa compagne ; mais trop heureux de pouvoir une fois faire quelque chose pour son bienfaiteur, il ne se permit pas même une réflexion : « Cher, » brave jeune homme, lui dit-il, tout » ce que possède Lambert Schulz

» est à votre service. — Holà, Li-
» sette..... hé donc, Lisette : seigneur
» comme cela dort... Lisette... avec
» votre permission, monsieur, je vais
» la réveiller. » Il remonta l'escalier, et secoua si bien sa Lisette, qu'elle sortit enfin du profond sommeil qu'elle devait à sa bonne santé, à sa bonne conscience, et aux fatigues de la journée. Dès qu'elle eut appris de quoi il s'agissait, elle ne fit qu'un saut de son lit, passa vîte sa jupe et son corset, tout en disant à son mari, « Lambert, puisque c'est notre cher
» monsieur qui nous amène cette
» demoiselle, il faut la coucher dans
» notre propre lit; n'est-ce pas,
» Lambert, nous ferons comme
» nous pourrons : comme je vis je
» parie qu'il n'y a point de mal là-
» dedans; il en est incapable. »

— Voilà comme je t'aime, Lisette, l ne faut pas croire le mal. — Enfin nal ou non, Lisette, c'est égal pour nous; vois-tu, il s'en ira, elle couchera dans notre lit, il n'y a rien à lire là, n'est-ce pas? Ce n'est pas à nous de savoir le reste. Mets vîte les draps blancs au lit, Lisette, et puis tu descendras; et il retourna dans sa boutique où il avait fait entrer Emmerich et la jeune fille, en leur laissant sa lampe. Il trouva Emmerich soutenant sur une chaise la pauvre Claire presque évanouie, et cette fois il n'avait pas son eau de Luce : qu'est-ce que c'est, s'écria Lambert, est-ce que la jeune demoiselle s'en va? N'ayez pas peur, monsieur, un verre d'eau fraîche et quelques gouttes de corne de cerf, vous la verrez bientôt revenir, aussi vrai que je m'appelle Lambert. —

Lisette, laisse-là ton lit, et descends vîte ton flacon, tu sais bien; et lui courut chercher le verre d'eau. Le tout eut un effet subtil, et Claire rouvrit les yeux.

Vous voyez, ma bonne Claire, lui dit Emmerich dès qu'elle put l'entendre, que je vous laisse en des mains secourables; entre les bras de votre mère vous ne seriez pas plus en sûreté, ni mieux soignée qu'avec ces honnêtes gens. Dormez tranquille; demain matin je reviendrai, et nous verrons ce qu'il y a de mieux à faire.

— Sans aucun doute, répondit-elle, c'est de retourner le plutôt possible auprès de ma mère.

— Fort bien, répondit Emmerich, mais nous penserons à la manière la plus sûre de vous réunir; l'essentiel à présent est de vous calmer; vous n'avez plus rien à craindre. Je m'é-

f 143 after 122

gagne assez d'argent, l'indigne qu'elle est, par son honteux trafic. C'est-là où vont tous les grands seigneurs, quand ils s'ennuient chez eux.

Ce que lui disait maître Schulz, confirma à Emmerich la vérité de l'histoire de sa belle protégée: grâces au ciel, dit-il, que cet ange en soit sorti ! Bon soir mon cher Schulz, demain de bonne heure je vous reverrai : ayez bien soin du dépôt que je vous laisse; traitez-là comme mon amie, je vous récompenserai de...

Maître Schulz ne le laissa pas achever : « Que je sois un coquin, dit-il, » au lieu d'un honnête homme, » si je veux rien pour cela ; je re- » mercie Dieu seulement d'avoir pu » vous obliger une fois. »

Emmerich n'avait encore vu sa nouvelle connaissance qu'à la lumière du flambeau de Frédérich, et

de la lampe de maître Schulz, et s'impatientait de savoir si le grand jour lui serait aussi favorable. Il revint donc le lendemain aussitôt qu'il crut le pouvoir, et la trouva dans le plus violent accès de fièvre. Les gens de la maison lui racontèrent que dès qu'il avait été parti, elle avait supplié Lisette de lui dire qui était ce jeune monsieur? Ah! madame, lui avait répondu la bonne femme, on place entre deux cierges des saints qui ne le valent pas. — Mais c'est singulier! il vous amène ici, il vous recommande comme sa meilleure amie, et vous ne savez pas son nom.

— Qu'est-ce que cela te fait, femme, dit Lambert, dont la curiosité était déjà satisfaite, demain il sera jour et nous causerons: n'as-tu pas entendu que le bon jeune homme a dit que la demoiselle avait besoin de repos.

— Mes bonnes gens, leur dit-elle, il faut que je vous l'avoue, j'ai plus besoin encore de quelque nourriture; il y a deux jours que je n'ai rien pris que ce verre d'eau que vous venez de me donner.

— Ah! grand Dieu! n'avoir rien mangé pendant deux jours. Cours, Lisette, apporte tout ce qui reste dans la maison. Lisette était déjà dans la cuisine, ouvrait les armoires, soufflait son feu, et le tout avec tant de zèle et d'activité, que dans peu de momens elle servit à la pauvre affamée un petit ragoût qui n'avait point trop mauvaise façon : elle mangea quelque chose et dit ensuite à Lisette, qu'elle fit asseoir près d'elle, qu'elle trouvait sa curiosité très-naturelle, et qu'elle allait la satisfaire en peu de mots. Elle lui dit qu'une femme, dont il était impossible qu'elle

pût se défier, l'avait amenée dans une maison infâme; qu'elle avait employé d'abord la douceur, ensuite la dureté, et enfin les mauvais traitemens, pour la forcer à un genre de vie qu'elle avait en horreur; que craignant qu'elle ne finît par employer la violence, elle avait résolu de tout entreprendre pour s'y soustraire, et de se servir de ses rideaux de fenêtres et de ses draps de lit pour descendre par la fenêtre dans la rue; que ce projet lui avait été plus difficile à exécuter qu'elle ne l'avait imaginé, sa chambre étant au troisième étage, n'ayant ni ciseaux, ni couteau, elle n'avait pu couper la toile par bandes, et il avait fallu l'employer entière; elle n'avait non plus rien de ce qu'il fallait pour les coudre ensemble, et elle avait été obligée de les nouer par les coins, ce qui lui avait été utile sans doute

pour descendre plus lentement et plus sûrement, mais ce qui avait racourci la toile au point qu'il s'en était fallu de six ou sept pieds qu'elle n'arrivât jusqu'à terre; elle allait se laisser tomber, au risque de se tuer, lorsqu'elle avait entrevu à quelque distance la lueur d'un flambeau; elle reprit courage et tâcha, en rassemblant toutes ses forces, de rester suspendue jusqu'à ce que le flambeau s'approchât assez près pour pouvoir demander du secours à celui qui le portait; que ce bon jeune monsieur était arrivé; que dès qu'elle avait entendu ses pas elle lui avait demandé son aide, qu'il lui avait accordée sans balancer, et non content de lui avoir peut-être sauvé la vie, il l'avait conduite dans cet azile où on avait tant de bontés pour elle. Je n'ai pas osé lui demander son nom, dit-elle,

mais à présent je ne l'oublierai pas. — M. Emmerich dites-vous; toute ma vie ce nom sera ajouté à mes prières. — Comme il l'est dans les nôtres, s'écria maître Schulz : il fait des bonnes actions avant que les autres y aient seulement pensé; voilà comme il est. Mais au nom de Dieu, mademoiselle où avez-vous pris tout ce courage? N'aviez-vous pas diablement peur quand vous étiez ainsi suspendue?

— Non, en vérité, non; qu'avais-je à craindre? ma seule frayeur était d'être surprise par les gens de la maison, tout le reste était salut; cependant à présent que je me rappelle comme j'étais entre le ciel et la terre, ne tenant qu'à des toiles, dont les nœuds pouvaient si facilement se défaire; à présent que je sens la douleur de mes mains et de mes pieds qui sont

écorchés, j'avoue que je ne puis m'empêcher de frémir; mais je frémissais bien davantage encore dans l'enfer dont je suis si heureusement sortie; et si j'avais été surprise dans mes préparatifs de fuite, j'étais bien décidée à me jeter par la fenêtre. Elle nous dit cela, ajouta maître Lambert, avec un tel égarement dans les yeux, que nous vîmes bien qu'elle avait beaucoup de fièvre. Elle voulut essayer de manger encore quelques morceaux, elle ne le put pas et demanda à se coucher. Lisette la déshabilla, la mit au lit, et s'assit à côté; elle ne tarda pas à tomber dans le délire, tantôt elle suppliait une cousine d'avoir pitié d'elle, et versait des torrens de larmes; tantôt elle appelait sa mère en la conjurant de la sauver, de la cacher quelque part; elle nomma aussi Emmerich plusieurs fois, en l'appelant à son

daient si pâles, étaient animées des plus belles couleurs ; ses yeux, abattus et pleins de larmes, brillaient du feu qu'une fièvre ardente leur donnait. La veille il n'avait remarqué que son port de reine, et les charmes de sa touchante physionomie ; à présent il était frappé de la régularité de ses traits, de son cou, de ses bras, et pensait en lui-même que depuis qu'il était à Berlin, il n'avait rencontré aucune femme qu'on pût lui comparer. Sa situation le pénétrait jusqu'au fond du cœur, il voyait qu'elle n'avait pu soutenir ses forces qu'autant qu'elle en avait eu un besoin absolu ; à présent elles étaient épuisées, et en proportion des efforts extraordinaires qu'elle avait dû faire. Un faible rayon de raison parut se mêler à son délire au moment où elle ap-

perçut son sauveur ; elle le regarda d'abord fixément comme cherchant à se souvenir de lui.

Emmerich ne put s'empêcher de baiser ses deux mains brûlantes, car il jugea bien inutile de parler raison à quelqu'un qui était dans le délire de la fièvre ; il supplia ses bons amis Schulz de redoubler de soin pour l'intéressante malade, et de ne la laisser manquer de rien au monde ; et la quitta pour retourner en sa demeure, et raconter, s'il était possible, cette triste histoire à la bonne Louise. Un cercle de voisines babillardes était autour de son lit, et empêchèrent Emmerich de lui parler ; tout ce qu'il put faire fut de prendre à part madame Ewald, et de lui raconter toute cette aventure, pour qu'elle pût en parler à son amie lorsqu'elles seraient seules. Son cœur tout rempli de Claire, lui dicta

les éloges les plus touchans de cette fille si intéressante et si belle, et il était tellement occupé de ce qu'il disait, qu'il ne s'apperçut pas que Cécilia, qui d'abord avait rougi lorsqu'il l'avait conduite dans le cabinet de madame Bornwald, était devenue aussi pâle que si elle eût été morte. Elle lui promit avec une voix très-émue, de saisir le premier moment d'en parler à Louise, et comme je vois, dit-elle en baissant encore le ton, que cela vous intéresse infiniment, je vous ferai bientôt part de la réponse. Elle lui tint parole, et l'après-midi du même jour en quittant la table, où Louise ne paraissait point encore, elle lui dit que l'opinion de madame Bornwald était que cette jeune personne devait rester provisoirement chez maître Schulz, puisqu'il paraissait qu'elle n'était pas mal soignée, en

attendant qu'on se fût informé dans le lieu de sa naissance: et dans le village qu'elle avait habité, de ce qu'étaient la fille et la mère.

Emmerich fut très-surpris, il ne reconnaissait point dans ces précautions étroites le cœur généreux de Louise, il lui paraissait difficile de soupçonner qu'une fille hazarde sa vie en descendant de la fenêtre d'un troisième étage, au moment précis où il passait dans cette rue, (puisqu'il ignorait lui-même quand il rentrerait chez lui), uniquement pour lui en imposer et lui demander du secours; à toute rigueur cela n'était pas impossible, mais que cette même fille eût le lendemain une fièvre ardente, voilà sur quoi elle ne pouvait pas le tromper. — Il le dit à Cécilia, persuadé qu'elle n'aurait rien à objecter à un raisonnement aussi

concluant; mais elle rit, lui dit qu'il était un jeune homme inexpérimenté et crédule, et soutint que Louise ne pouvait ni ne devait faire autre chose, et qu'il venait d'entendre sa réponse.

Emmerich ne put s'empêcher d'être vivement blessé et de regarder cette réponse de Louise, et ce que madame Ewald y ajoutait, comme une injuste réprimande; elle lui était sensible surtout de la part d'une femme qui serait périe elle-même de faim et de misère s'il n'était pas venu à son secours lorsqu'elle l'aborda dans la rue. — Que serait-elle devenue si, au lieu de l'aider et n'écoutant qu'une froide prudence, il avait attendu à savoir si tout ce qu'elle lui disait était bien vrai, et si elle n'avait point mérité son malheur. Il eût besoin de toute sa force d'esprit pour ne pas lui témoigner quelque chose de son mé-

contentement, et ne put résister à lui réciter, avec un peu d'amertume dans le son de sa voix, la fable si connue de l'enfant qui se noye, et du maître d'école qui veut savoir comment il est tombé dans l'eau avant de l'en retirer.

Hé mon ami, tire-moi du danger,
Tu feras après ta harangue.

Telle est ma méthode, madame, et telle elle sera j'espère toute ma vie; il la quitta et la laissa dans un état violent; il manquait à son chagrin celui de l'avoir mécontenté, ses larmes coulèrent en abondance. — Que l'intelligent lecteur en devine la cause: nous la laisserons pleurer et nous reviendrons à Emmerich.

---

## CHAPITRE LXII.

### CONTINUATION.

Ce fut cette même soirée que M. Bornwald proposa à Emmerich d'être son compagnon de voyage; avec quel plaisir il aurait accepté ce qu'il desirait si vivement, s'il n'avait pas rencontré Claire; mais laisser cette intéressante fille dans un état aussi critique, était un poids insupportable sur son cœur. Le docteur Ellerman n'avait rien prononcé de décisif sur sa maladie, il paraissait craindre qu'elle ne devînt dangereuse. Schulz et sa femme étaient sans doute de fort bonnes gens, tout remplis de

zèle; mais outre que leurs occupations leur laissaient peu de temps, on ne pouvait pas exiger qu'ils eussent pour une inconnue cet intérêt vif et tendre, ces soins soutenus, cette délicatesse de sentimens sans lesquels le bienfait devient si souvent une offense; d'ailleurs ils n'avaient qu'un lit et qu'une chambre, Lambert ne pouvait pas long-temps dormir par terre dans sa boutique, et Lisette sur une chaise à côté du lit de la malade; et quelle malade encore! de si beaux yeux bleus, des cheveux presque blonds, une voix si mélodieuse, qui dans le paroxisme même de la fièvre prononçait le nom d'Emmerich avec un accent si touchant, et Emmerich abandonnerait dans son malheur cette intéressante fille, sans savoir seulement s'il la reverrait jamais, s'il la retrouverait vivante! que n'au-

rait-il pas donné pour que M. Bornwald eût retardé son voyage, ou ne le lui eût pas proposé. Il n'était pas dans son caractère de refuser à son protecteur, à qui il avait tant d'obligations, une chose dont il paraissait se faire un extrême plaisir. — Mais pourquoi ne pas confier à ce noble ami, la situation dans laquelle il se trouvait, et la rencontre de la malheureuse Claire? Il gardait le silence par plusieurs motifs qui tenaient à son caractère et aux circonstances; il y avait si peu de temps qu'il avait encouru le blâme de son vieil ami le recteur, et les railleries de M. Bornwald, pour avoir secouru une belle infortunée, qu'il avait une répugnance extrême à leur avouer qu'il en avait encore rencontré une seconde, et qu'il lui accordait une entière confiance. Il avait beaucoup

souffert quand on voulut lui prouver que Juliane était une trompeuse indigne de son intérêt, et il sentait qu'il souffrirait mille fois plus encore si Claire était seulement soupçonnée; le seul mot de doute de madame Ewald avait plus blessé son cœur que tous les sermons du recteur contre Juliane. D'un autre côté sa fierté, et il en avait une bonne dose; sa fierté, dis-je, l'avait fait rougir pour madame Bornwald de la manière glacée dont elle avait refusé l'occasion de faire une bonne action et de soulager un être malheureux. — Il tremblait que M. Bornwald ne lui répondît dans le même sens, et d'être forcé de rabattre aussi de l'opinion qu'il avait de lui. Avouons tout, cette même fierté, jointe au sentiment romanesque d'un jeune homme de dix-huit ans, lui faisait trouver un

extrême plaisir à remplacer entièrement madame Bornwald, à faire avec ses petits moyens ce qui n'aurait été pour elle qu'une bagatelle; et il éprouvait un mouvement d'orgueil assez doux en pensant que dans cette occasion il était meilleur que la bienfaisante *Louise*. Ce fut sa première pensée pendant que Cécilia lui rendait compte de la négociation; tous les sacrifices d'argent qui étaient en son pouvoir ne lui coûtaient rien, il était décidé à se passer de tout pour secourir Claire et lui rendre au moins la santé; mais cette proposition de voyage dérangeait tous ses plans; on a besoin d'argent pour voyager. Si nous voulions peindre en beau notre héros, nous aurions caché au lecteur cette nuance de son caractère, il ne saurait pas combien dans le fond Emmerich était blessé de ce que sa recom-

ıandation avait été si mal reçue de ouise. Comme il était vraiment irrité ontre elle, il ne demanda point à la oir... J'en suis fâché pour lui, mais nfin c'était un homme; c'était de plus ın très-jeune homme, sans expérience t gâté pas ses amis à qui ses bonnes ualités le rendaient si cher, et qui ıe l'avaient point accoutumé à demander ni même à prier en vain.

Il fallait pourtant prendre un parti, il ne pouvait supporter la pensée de laisser cette pauvre jeune fille sans appui, et la remettre à madame Bornwald, après la froideur et les doutes qu'elle avait témoignés, lui semblait tout aussi impossible; un bienfait forcé et où le cœur n'entre pour rien, ressemble, disait-il souvent, à un flambeau de poix, qui vous fait payer sa faible lumière par beaucoup de fumée et par une odeur qui oppresse;

il ne comprenait pas que cette Louise dont le cœur était si brûlant d'humanité et de sensibilité; cette Louise qui, sur un seul mot de lui, avait fait pour les Ewald tant et tant de choses; qui portait si loin son enthousiasme pour la vertu souffrante, n'eût pas pris le moindre intérêt à une pauvre jeune fille mourant pour avoir voulu conserver sa vertu; il aurait peut-être pardonné plus facilement à toute autre; mais à Louise! Plus il avait attendu d'elle, plus il était consterné de s'être trompé. — Il se rappelait avec quelle noble confiance il promettait sa protection à cette pauvre fille; sa colère contre Louise et son orgueil en augmentaient, et il jura qu'il ne reparlerait plus de Claire à cette femme devenue tout à coup si insensible et si soupçonneuse.

Cependant il fallait se décider et associer quelqu'un à sa bonne œuvre;

après avoir bien réfléchi, il se décida de la recommander particulièrement au médecin Ellerman, qui l'avait vûe sans savoir qui elle était; il voulait le prier, ainsi que sa femme, de prendre cette malheureuse enfant jusqu'à sa guérison, et de la protéger pendant son absence. Le docteur, sous un extérieur un peu rude, avait le plus excellent cœur. Aussitôt dit, aussitôt fait; il trouva chez le docteur le vieux recteur, et n'en fut pas fâché, il lui en coûtait de lui cacher cette nouvelle aventure, et il aimait mieux la lui apprendre de cette manière; il raconta donc toute l'histoire de Claire, comment elle était tombée entre ses mains, et son embarras actuel, causé par sa maladie; car si elle eût été bien portante elle aurait pu ou rejoindre sa mère ou rester chez les Schulz; mais l'état dangereux

dans lequel elle était ne lui permettait pas de l'abandonner sans la confier en des mains sûres; il avait compté pour cela sur madame Bornwald, mais à sa très-grande surprise elle avait laissé voir des soupçons dont il oserait ouvertement attester la fausseté; Claire était l'image de la vertu souffrante; tout en elle intéressait, tout annonçait la vérité; et la circonspection soupçonneuse de Louise était à la fois une dureté et une injustice. Si seulement elle avait voulu voir et entendre Claire, il était sûr qu'elle l'aurait jugée comme lui; mais loin d'en témoigner le moindre désir, elle avait dit froidement qu'on pouvait la laisser chez maître Schulz. Il conjura le docteur et son épouse de la tirer de là, et leur fit sentir tous les inconvéniens de cette demeure, dont le moindre était l'éloignement de son

médecin et le bruit des enfans et des ouvriers; l'embarras qu'elle donnait à ces bonnes gens, en occupant leur unique chambre; enfin il dit encore tout ce qu'il avait représenté sans succès à son ambassadrice Cécilia.

Tout cela fut exprimé avec cette éloquence du cœur qui entraîne irrésistiblement les auditeurs; aussi ceux d'Emmerich n'hésitèrent pas à lui accorder tout ce qu'il demandait. M. Ellerman avait déjà intéressé sa femme à la jeune malade; tout ce que venait de raconter Emmerich redoubla cet intérêt. Son mari lui dit avec son ton brusque : « Marianne, tu prendras ma voiture, ce » soir, tu iras chercher ma jeune malade, tu lui préparera un bon lit, » tu la soigneras bien, et je me » charge du reste. » Sa femme le lui

promit les larmes aux yeux, et sortit pour faire préparer une chambre.

Le recteur se promenait les bras croisés, et ne s'occupait guère qu'à résoudre le problême de la conduite de Louise dans cette occasion : je le donne au plus habile, s'écria-t-il à haute voix, je trouverais plus facilement la quadrature du cercle que je n'expliquerais pourquoi une femme se conduit d'une manière diamétralement opposée à son caractère.

—Pourquoi! s'écria le docteur, parce que c'est une femme, mon cher, c'est-à-dire un être faible et sans tenue, qui dit blanc et fait noir; une girouette, une..... La sienne entra en disant avec joie, tout est prêt, mon cher, vous pouvez faire atteler..... Une femme enfin qui n'est pas comme la mienne, dit-il en lui

frappant sur l'épaule, car j'ai la perle des femmes. Je lui dis vas, et elle va; fais ceci, et elle le fait. Vous verrez, jeune homme, comme votre protégée sera soignée; pour madame Louise, nous lui en dirons deux mots, et cela ne passera pas ainsi.

Emmerich remercia madame Ellerman avec sensibilité, et lui dit qu'il aurait encore une grâce à lui demander, ce serait d'écrire à la mère de Claire les malheurs de sa fille; vous êtes mère, madame, et vous saurez parler au cœur d'une mère, quoique sa fille soit hors du plus grand danger, il en reste assez pour déchirer son cœur. Elle le lui promit, et il les quitta enchanté d'avoir aussi bien réussi.

Le docteur partit avec sa femme pour aller chercher Claire, et dit à

Emmerich qu'il la trouverait établie chez lui le lendemain.

Ce lendemain, comme Emmerich allait sortir, il rencontra madame Ewald, qui lui demanda avec un ton légèrement altéré s'il allait visiter sa chère malade? Elle pesa sur ce dernier mot.

— Mes visites, madame, seront à présent superflues, et seulement pour ma propre tranquillité; ma *chère* malade, comme vous l'appelez, est, de ce matin, établie dans la maison du docteur Ellerman, sous les soins immédiats de sa respectable épouse, qui n'a pas cru, pour les lui rendre, avoir besoin d'autres informations que de savoir qu'elle pouvait être utile à un être malheureux et souffrant. Mais, madame, je vous demande excuse, je vous en dis plus que

vous ne m'en demandez; oui j'allais, il est vrai, visiter ma noble malade dans son nouveau domicile.

Tout ce qui se passait dans l'ame d'Emmerich se peignait à l'instant même sur son front, et Cécilia put y lire tout son mécontentement; mais ses yeux étaient baissés et obscurcis par des larmes qu'elle s'efforçait de retenir; elle voulut essayer de répondre, balbutia quelques mots qu'Emmerich ne lui laissa pas le temps d'achever; il lui fit une profonde révérence et sortit. A la porte de la maison il rencontra le docteur Ellerman qui venait faire sa visite du matin à madame Bornwald; il prit la main au jeune homme, la serra fortement : « allez chez moi, » mon jeune ami, vous verrez comme » on fait ce qu'on doit faire, lui » dit-il brusquement, et moi je vais

» là haut gronder de ce qu'on ne
» fait pas : ah! ah! madame Born-
» wald, vous voulez passer pour
» bonne, et vous vous conduisez
» ainsi, mais vous trouverez à qui
» parler, et je serai aussi le médecin
» de votre ame. »

— Au nom du ciel ménagez-la, dit Emmerich, pensez qu'elle est malade.

— A d'autres, celui-ci ne veut-il pas m'apprendre mon métier; je ne la tuerai pas, n'ayez pas peur, elle n'est pas aussi malade que cette pauvre fille qu'elle dédaigne. Vous grondiez hier, jeune homme, moi je veux gronder aujourd'hui. En disant cela il montait l'escalier et le jeune homme continua son chemin. Madame Ellerman, qui était auprès de Claire, le vit venir de la fenêtre et fut au-devant de lui : que le ciel

vous récompense, monsieur Emmerich, dit-elle en lui prenant la main, du beau présent que vous nous avez fait; quelle ame que celle de cet ange souffrant! au milieu même du délire d'une fièvre ardente, si grande, si belle, si vertueuse. — Ah! lors même qu'elle mourrait, ce que mon mari craint beaucoup, je jouirais d'avoir vu une fois dans ma vie la vertu, la vraie dignité d'une femme dans toute sa perfection. — O venez auprès de son lit, venez voir un être vraiment céleste.

— Je me réjouis, madame, dit Emmerich en la suivant auprès du lit, que vous trouviez dans votre belle action sa récompense. Claire était dans le plus fort paroxisme de son délire, et cependant elle parut reconnaître le son de voix de son protecteur; une expression de joie se répandit

sur sa physionomie altérée par l'excès de la fièvre; la veille elle l'avait déjà reconnu au milieu d'un accès plus fort encore; cette image paraissait s'être gravée bien profondément dans son ame. « Chère maman, dit-elle » en français (elle prenait madame » Ellerman pour sa mère), chère » maman, le voilà le meilleur, le » plus digne des hommes, celui qui » a remis votre pauvre Claire dans » vos bras. » Quelques instans elle déraisonna, ne reconnut plus Emmerich; mais au milieu de mille choses incohérentes elle disait des mots si touchans, elle exprimait des sentimens si vertueux, que madame Ellerman fondait en larmes, et qu'Emmerich retenait à peine les siennes. Ce serait peut-être le moment de placer ici une savante dissertation sur les facultés de l'ame agissante par

elle-même, sans que le corps qui sert d'enveloppe et les organes par lesquels elles se communiquent y contribuent en rien, et sans que la volonté du possesseur de cette ame y aye la moindre part. Nous pourrions, avec Mesmer, Deslon, Puiségur et d'autres professeurs en magnétisme, donner quelques preuves convaincantes de cette activité et de cette indépendance de l'ame. Mais notre preuve est plus sûre et plus simple; Claire n'était ni magnétisée, ni somnambule, ni en crise, ni en rapport, elle était simplement aux prises avec une fièvre si ardente qu'elle n'était point maîtresse de ses paroles, et que son ame s'exprimait indépendamment de sa volonté et sans qu'elle sût elle-même ce qu'elle exprimait; or, n'en déplaise aux philosophes qui trouvent du plaisir à nier l'essence divine de l'ame et à

s'assimiler aux animaux, on ne pouvait entendre Claire un seul instant sans retrouver dans cette ame, même au milieu de son égarement, le cachet de la divinité et l'assurance de son immortalité ; c'était un rayon du soleil pénétrant au milieu d'une nuit obscure et forçant le spectateur à reconnaître que la lumière existe. Certainement si cette lumière n'eût pas été aussi pure, si les nuages du vice en avaient altéré la splendeur, elle n'aurait pas brillé d'un tel éclat, dans un moment où elle ne pouvait que se montrer telle qu'elle était. Madame Ellerman était enthousiasmée, Emmerich l'était encore davantage, mais son admiration et sa joie étaient mêlées de la plus cruelle inquiétude, sur le peu d'espérance que l'habile médecin donnait de la tirer de là. En effet, Claire paraissait aussi mal

qu'il est possible de l'être; on pouvait juger par ses rêveries des tortures qu'elle avait souffertes dans cette indigne maison, et des scènes affreuses dont elle avait été le témoin; elle avait tellement souffert au moral et au physique que toutes les ressources de la jeunesse et de la santé paraissaient anéanties; d'autres symptômes effrayans, tels que l'horreur de la boisson et de toute espèce d'aliment, n'annonçaient rien de bon. Mais malgré le violet foncé de ses lèvres, malgré ses tempes creusées, malgré la pâleur ou le rouge cramoisi de ses joues, elle était si belle encore, il y avait tant d'âme dans cette physionomie, son regard avait tant d'expression, la majesté de la vertu était si bien établie sur son front qu'on ne pouvait se lasser de la contempler; et lorsqu'elle regardait

Emmerich, comme cherchant à se rappeler une douce idée, il sentait qu'aucune femme ne lui avait fait une telle impression, qu'aucun regard ne parlait plus à son cœur.

Madame Bornwald, faible encore, mais convalescente, parut à table ce jour là pour la première fois depuis sa maladie; Emmerich, qui ne l'avait pas vue depuis deux jours, ne put se dispenser de s'informer de sa santé; mais il mit à son compliment une froideur bien différente de son ton accoutumé avec cette aimable amie, elle lui répondit en souriant qu'elle était mieux: mon médecin, ajouta-t-elle, m'a donné aujourd'hui pour ordonnance de vous demander pardon, ou plutôt en votre nom à l'humanité; il a réparé mes torts et fait ce que j'aurais dû faire; mais cela ne m'excuserait pas, si je ne pouvais

en conscience assurer mon jeune ami que mon cœur n'entrait pour rien dans ce qui lui a fait de la peine.

Emmerich voulait répondre et entrer en explication; une autre fois, lui dit-elle, en mettant son doigt sur sa bouche.

Mais cette autre fois n'arriva point avant son départ, Emmerich fut très-occupé de ses préparatifs et de ses adieux à toutes ses connaissances, et lorsqu'il voulait saisir un moment d'entrer en conversation suivie avec Louise, elle savait l'éviter avec art, et sans qu'il s'en apperçut; du reste, Claire était si bien placée pour être vue et soignée par son médecin, qu'il avait pardonné à madame Bornwald son refus et n'y pensait plus; le mot qu'elle lui avait dit équivalait pour lui à la justification la plus complette.

Enfin le jour du départ arriva,

Emmerich monta en voiture avec le cœur doublement déchiré ; Claire était toujours dangereusement malade, et malgré toutes ses recherches il n'avait pu découvrir le moindre renseignement sur Juliane, qu'il ne voulait pas encore croire coupable.

---

## CHAPITRE LXIII.

### QUI JETERA LE PREMIER LA PIERRE CONTRE ELLE.

EMMERICH fait son entrée dans le monde, avec les yeux et l'esprit bien ouverts, avec un jugement sain, avec un cœur innocent et pur, et un ami tel que Bornwald. Laissons-les donc voyager sans inquiétude, retournons aux amies qui les regrettent, et dissipons jusqu'au moindre nuage sur ce qui les regarde.

Il y a des gens, et le nombre en est plus grand qu'on ne le pense, qui sont à l'affut de toutes les faiblesses de leur prochain, et qui en

jettent les hauts cris, comme si c'était des crimes impardonnables ; il faudrait, à les entendre, que les hommes fussent des anges. On aurait beau nier quatre-vingt-dix-neuf fois la nature, elle viendra la centième fois avertir que nous sommes des enfans d'Adam, et reprendre ses droits. Le meilleur des hommes n'est qu'un homme et ne peut pas être davantage ; il doit pardonner pour qu'on lui pardonne, et rire au lieu de s'affliger des faiblesses humaines ; ces censeurs impitoyables que sont-ils autre chose que le personnage ridicule et grondeur d'une comédie, et leur sévérité n'est qu'un manteau sous lequel ils espèrent cacher leur propre faiblesse. « Je te rends grâces, » ô Dieu, de ce que je ne suis pas » comme cet homme. » — Voilà ce que je lis sur leur visage, lorsque

je les entends blâmer à tort et à travers. Vivre et laisser vivre est une maxime qu'on ne peut trop répéter. Fatmé de sa fenêtre basse a vu l'innocente et belle Laure se laisser prendre un baiser par Damon, sans lui arracher les yeux, et Fatmé a crié au scandale; elle a dit et répété, et après elle toutes les bégueules du quartier, que la douce Laure était coquette, facile et, etc., etc. Fatmé, Fatmé, pourquoi avez-vous une fenêtre si basse qu'on peut entrer de plein pied dans votre chambre? Est-ce uniquement pour voir l'innocent baiser que Damon prend à Laure? Et cette fenêtre basse, j'espère qu'elle n'est aussi qu'une faiblesse? Mais elle devrait vous rendre plus indulgente pour celles de vos compagnes.

Nous ne pouvons assez le dire, l'homme est homme, et rien de

plus ; on doit lui savoir gré quand ses faiblesses ne deviennent pas des vices, et quand le vice ne le conduit pas au crime ; exiger au-delà serait aller contre la nature. Au lieu de sonner l'alarme pour toutes les misères qui tiennent à cette nature, chacun doit penser à sa fenêtre basse, qui peut-être ne lui sert pas seulement à regarder, et s'il descend de bonne foi dans son propre cœur, il sera plus indulgent pour les faiblesses attachées à notre humanité.

A présent, chère Cécilia, si on te lapide, nous aurons fait ce que nous aurons pu pour l'empêcher.

Mesdames et mesdemoiselles *de la stricte observance*, nous pouvons vous assurer que Cécilia Ewald était, sous tous les rapports, une excellente femme, et qu'il vous serait très-difficile non-seulement de la

surpasser, mais de l'égaler. Jamais il n'exista d'épouse plus aimable et plus attentive ; jamais il n'y eut de mère plus tendre et qui sut mieux allier la douceur à la fermeté; jamais aucune femme, accoutumée non-seulement au bien être, mais à toute les jouissances du luxe, ne supporta l'excès du malheur et de la misère, avec plus de patience et de résignation ; jamais on n'a su réunir comme elle les talens les plus aimables, avec plus de modestie et de simplicité; les grâces, avec la raison; la grandeur d'ame, avec la douceur et la sensibilité ; beaucoup de connaissances acquises, avec toutes les vertus d'une maîtresse de maison : en un mot Cécilia était tout ce que le lecteur a pu présumer d'elle jusqu'à présent, et tout ce que chaque homme doit désirer de trouver dans sa compagne.

Lorsque M. Ewald voulut unir sa fortune à la sienne, ils ne se connaissaient point; elle avait été élevée dans une petite ville et dans la retraite. M. Ewald était un jeune homme très-agréable de la capitale; ils étaient riches tous les deux, et leurs parens arrangèrent leur union. Il eut été impossible dans ce temps-là à Cécilia, de trouver dans son cœur quelque chose pour ou contre. M. Ewald fut reçu chez elle, il avait une bonne tournure, un entretien amusant; Cécilia était aimable et jolie, il le trouvait, il le lui disait; c'était la première fois qu'elle recevait la cour d'un homme, elle en fut flattée; et son cœur, qui n'avait rien éprouvé de semblable, prit cette disposition favorable pour de l'amour; mais la vérité est que tout autre jeune homme qui se serait présenté

de même, lui aurait fait la même impression. De son côté, quoiqu'elle fût charmante, M. Ewald la regardant déjà comme sa femme ne prit pour elle qu'un attachement raisonnable, qui ne tenait en rien à la passion, et qui n'en développa point dans le cœur sensible de sa jeune compagne. Ils vécurent cependant très-bien ensemble pendant leur prospérité; des enfans vinrent encore cimenter leur union et lui donner plus de force. Le temps du malheur arriva, il fut poussé à l'excès, et devint un lien de plus pour l'ame généreuse de Cécilia; son mari tomba malade, elle le soigna avec une patience infatigable; comme il arrive ordinairement dans les maladies de langueur, il devint difficile à vivre, elle ne se rebuta point, et jamais aucune mine, aucune parole ne lui en fit le plus

léger reproche; elle le nourrissait ainsi que ses enfans du travail de ses mains, et loin de se laisser abattre, elle redoubla de zèle et d'activité, et lui cacha même tout ce qu'il était possible de lui cacher de leur infortune; en un mot, cette excellente femme qui devait à son mari la misère où ils étaient plongés, la supporta avec la douceur d'un ange, l'enthousiasme d'un martyr, et le zèle d'un novice, sans jamais se démentir un seul instant; la perspective même de mourir de faim n'ébranla pas son courage; elle eut pour son époux, pour ses enfans, celui d'attendre cette horrible mort sans la prévenir que par une démarche humiliante, et qui lui coûta plus que tout le reste. Il lui était arrivé ce qui arrive toujours aux belles ames, c'est que plus elle faisait

pour son mari, et plus elle s'attachait à lui ; ne connaissant point l'amour, elle pensait de bonne foi que l'amour seul pouvait lui donner cette force, et les doux titres d'épouse et de mère lui firent une complette illusion sur la nature de ses sentimens. Si Cécilia n'avait point eu d'enfans, sa conduite avec son époux, et son illusion auraient-elles été les mêmes? Peut-être elle-même aurait eu peine à résoudre ce problême ; cependant, pour plusieurs raisons, nous croyons pouvoir affirmer que oui.

Ce fut au plus haut période de son malheur qu'elle connut Emmerich, et que l'heure fatale sonna pour elle, s'il est vrai qu'il faut absolument qu'elle sonne une fois. L'originalité de ce jeune homme, son esprit et sa raison, si fort au-dessus de ses années, sa générosité, sa délicatesse, l'intérêt

vif qu'il prit à ses peines, et peut-être aussi sans qu'elle s'en doutât, son regard si expressif, son attitude si fière et si noble, sa taille élancée, sa physionomie ouverte et intéressante, tout cela réuni avait fait une profonde impression sur son cœur. L'estime que des gens respectables témoignaient à ce bon jeune homme, sa liaison intime avec eux, la solidité de ses jugemens et de ses goûts, faisaient une espèce d'illusion sur son âge, et le respect involontaire que ses vertus lui inspiraient, l'empêchait de songer à sa jeunesse. Dès les premiers momens sa reconnaissance eut un degré d'exaltation qui devait l'effrayer, et qui l'aveugla complettement : pouvait-elle trop aimer celui qui sauvait son mari, ses filles, elle-même d'une mort certaine ; qui leur donnait le flatteur espoir d'un avenir

heureux ; et qui, par le moyen de son ami, pouvait le réaliser? Cécilia n'avait jamais eu l'occasion d'analyser ses sentimens et n'en avait pas l'habitude, elle s'abandonna sans la moindre défiance à celui qu'elle éprouvait, et qui lui parut un devoir; elle lui donnait les noms d'admiration, de gratitude, de sincère amitié, et fut long-temps sans se douter que ce fût l'amour dans toute sa force. L'état dangereux des premiers objets de son affection contribua aussi à nourrir son erreur, elle attribua l'extrême agitation de son ame uniquement à cette cause; ses soins continuels pour ses deux chers malades l'occupaient trop pour sonder son cœur; et ne trouvant aucun changement dans son attachement pour son époux, elle ne s'apperçut point du nouveau sentiment qui s'établissait

dans son cœur, sous le voile de la reconnaissance. Lorsqu'ils furent rétablis, et que, se trouvant sous le même toit qu'habitait Emmerich, elle eut des occasions continuelles de le voir et de l'entendre, ce sentiment s'augmenta sans qu'elle en fût plus éclairée ; chaque jour il lui rendait un nouveau service, ou développait une nouvelle vertu : c'était encore à lui qu'elle devait et l'amitié de sa chère Louise et la situation agréable et le bonheur dont elle était entourée. Une douce intimité s'était établie entr'eux. « Je l'aime comme un frère », disait-elle souvent à Louise dont l'imagination n'allait pas au-delà, parce qu'elle-même avait pour ce bon jeune homme une véritable affection de sœur ; mais quand ce frère entrait dans la chambre, le cœur de

Cécilia battait une fois plus vite ; s'il sortait il semblait emporter une partie de son existence ; le moindre nuage sur son front la rendait malheureuse jusqu'à ce qu'il fût dissipé ! un mot amical, une légère attention de sa part, lui paraissait le bonheur suprême. Elle l'aimait enfin plus que jamais aucune femme honnête et sensible n'a aimé, et ne s'en doutait point encore. Si elle mettait plus d'ame et plus d'expression dans son jeu lorsqu'il l'accompagnait au clavecin, elle croyait que c'était seulement parce qu'il l'accompagnait mieux que personne, et qu'elle tâchait de se surpasser avec un aussi bon musicien ; si dans les figures de fantaisies qu'elle dessinait, il se trouvait toujours quelque trait d'Emmerich, c'est qu'elle ne pouvait pas imaginer

un plus parfait modèle, et ce n'était pas sa faute si le beau idéal ressemblait à son jeune ami; que si son entretien lui plaisait mieux que tout autre, il n'y avait rien là que de très-naturel, puisqu'il était et plus instruit et plus aimable que ceux qu'elle voyait habituellement; que s'il l'intéressait plus que personne au monde, *c'était bien naturel* après tout ce qu'il avait fait pour elle. Ainsi la pauvre Cécilia, aussi innocente en fait d'amour qu'une fille de quinze ans, s'abandonnait au sien sans réflexion et sans scrupule.

Mais quel âge avait donc cette *innocente* et *sensible* Cécilia? demandent mes lectrices: il me sera impossible de leur répondre avec exactitude, c'est le secret du corps et les jolies femmes n'ont point d'âge; tout ce que nous pouvons leur dire, c'est

que lorsqu'Emmerich la rencontra, abattue par le malheur, amaigrie par la faim et l'insomnie, il lui donna au moins trente-cinq ou quarante ans : depuis qu'elle n'avait plus d'inquiétude sur ses malades, et que madame Bornwald dirigeait sa table et sa toilette, les roses de la santé avaient reparu sur ses joues arrondies, ses yeux brillaient du feu le plus doux, ses lèvres, dont nous avons déjà vanté le souris, avaient repris leur teinte purpurine. Alors Emmerich lui donnait au plus vingt-cinq ans. La vérité était peut-être entre ces deux données; mais nous pouvons assurer que personne en la voyant n'aurait osé prononcer qu'il ne lui était plus permis d'aimer. — Mes chères, mes douces lectrices, vous voilà sûrement toutes disposées à l'indulgence; peut-être même n'êtes-vous pas éloignées de

penser que son sentiment contribuait à l'embellir; nous ne disputerons pas là-dessus, vous en savez plus que nous. Et ce jeune ami ne voyait-il pas plus clair dans le cœur de Cécilia qu'elle-même? Et le sien était-il tout à fait tranquille, ne partageait-il point en secret toute l'émotion qu'il donnait? Hélas non! il admirait et l'aimable figure, et les talens et l'esprit de Cécilia, et plus encore ses vertus; il s'était attaché à elle en proportion de tout le bien qu'il lui avait fait; c'était l'arbre qu'il avait planté, et dont l'agréable feuillage et les fleurs réjouissaient sa vue; il aurait donné sa vie pour elle; mais nous croyons pouvoir affirmer que dans ce qu'il éprouvait, la différence des sexes n'entrait que pour bien peu de chose; s'il l'aimait mieux que son mari, c'est qu'elle était réellement

bien plus aimable, et que cette différence agit cependant toujours du plus au moins sur l'ami et sur l'amie sans qu'ils s'en doutent, et lors même que l'amour n'y est pour rien, ainsi l'a voulu la nature : mais ni la rougeur de Cécilia, ni le tremblement de sa douce voix, ni le léger serrement de sa main, ni ses yeux qui se fixaient sur lui avec tendresse et se baissaient tout à coup, ne lui donnèrent le moindre soupçon de ce qui se passait dans le cœur de son amie. Depuis qu'il était à Berlin, plusieurs belles dames l'avaient regardé à peu près de la même manière, et lui avaient fait des avances bien plus marquées, sans qu'il en eût rien conclu, sinon que c'était l'usage et le ton du beau monde ; cela ne peut s'excuser sans doute que par sa complette ignorance, et de ce monde et

du cœur des femmes ; il croyait donc qu'il était dans l'ordre des choses que les femmes fussent bienveillantes avec un timide jeune homme. Les nuances de cette bienveillance tenaient dans son idée aux différens caractères ; chez Cécilia, il attribuait tout à une extrême sensibilité, à la mobilité de ses nerfs et à une reconnaissance trop exaltée ; mais il ne lui vint jamais dans l'idée qu'il pût être l'objet d'un sentiment plus vif.

Enfin arriva le malheureux jour qui devait éclairer la pauvre Cécilia, ce fut celui où, avec toute la chaleur qu'il mettait à ce qui l'intéressait vivement, Emmerich la pria de parler de Claire à madame Bornwald. Tout ce qu'il dit de cette charmante fille, de sa beauté, de son courage, de sa vertu, de son esprit; le feu

avec lequel il parlait d'elle, le desir ardent qu'il témoignait de la secourir en déchirant le cœur de la pauvre Cécilia, déchira aussi le voile qui lui cachait ses propres sentimens ; en écoutant Emmerich lui parler avec tant de passion d'une autre femme, elle sentait ses joues pâlir, ses genoux trembler ; son sein oppressé la laissait à peine respirer ; chaque mot, chaque syllabe de l'éloge de la jeune fille, lui paraissait des coups de poignards. Devait-elle à ces symptômes méconnaître la jalousie ? mais cet affreux sentiment lui était encore plus étranger que l'amour ; son cœur en aurait repoussé l'idée. Elle attribua donc ce qu'elle éprouvait à un tout autre motif, et elle resta encore quelques momens dans son ignorance d'elle-même.

Nous aurions grande envie de nous livrer dans ce moment à notre pen-

chant pour la réflexion, et de raisonner un peu sur la jalousie; ce sujet nous a paru assez important pour nous en occuper, et le résultat de nos recherches est que la jalousie n'est pas toujours une preuve sûre et positive d'amour; mais que s'il y a beaucoup de jalousie sans amour, il est rare qu'il y ait de l'amour sans jalousie.

Nous avons remarqué que dans le lien du mariage, ou dans le cours d'une inclination, une femme qui se pique d'une fidélité scrupuleuse, qui aime de bonne foi, qui se connaît elle-même incapable d'une faiblesse, qui se rend justice sur ses agrémens extérieurs et sur son amabilité, est très-rarement vraiment jalouse, et jamais à tort; mais que si une fois on lui donne sujet de l'être, elle s'y livre avec une extrême

violence. Il en est de même d'un homme d'un caractère froid et ferme, il résistera long-temps à la jalousie, ne s'y livrera que lorsqu'il sera sûr qu'elle est fondée, et s'y livrera alors avec fureur. Mais dans les caractères ordinaires, dans la plupart des mariages et même des inclinations, ce qu'on appelle jalousie n'est le plus souvent qu'un manteau dont on couvre ses propres torts, ou qu'un prétexte de guerre et de dispute, ou que la suite du soupçon, du dépit et de la vanité.

Mais dans le cas où se trouvait Cécilia, c'est tout autre chose; elle ignorait si elle était aimée, si elle aimait elle-même; ni la vanité, ni le dépit, ni même une espérance trompée n'ont rien à faire là; elle apprend à la fois qu'elle aime avec passion, et qu'elle ne peut être aimée

Je voudrais que vous l'entendissiez, il paraît tout à fait hors de sens : elle a dit-il, les plus beaux yeux qu'il ait vus de sa vie, et le son de voix le plus touchant.... Il l'a logée provisoirement chez son cordonnier, qui est, dit-il, le meilleur homme du monde, ainsi que sa femme; il les a fait lever pour la coucher dans leur lit; mais une aussi belle personne ne peut rester là, et il sollicite vos secours pour elle.

— Mes secours? bien sûrement je les lui donnerai, dit Louise en regardant fixément Cécilia avec la plus grande surprise, de lui voir une vivacité d'expression dont elle n'avait pas l'habitude.

— Eh bien, répondit Cécilia avec une légère nuance d'aigreur, soyez sûre que vous allez mettre votre jeune ami dans le ciel; vous verrez comme

il vous remerciera de protéger sa belle inconnue ; vous n'avez sûrement rien fait pour lui qui excitera plus sa reconnaissance ; je ne lui ai jamais vu prendre quelque chose si fort à cœur, et je crains bien.... Elle s'arrêta encore surprise elle-même de ce qu'elle éprouvait.

— Louise. Que craignez-vous, chère amie ?

— Cécile. Tout, tout ce qu'on peut craindre d'une fille rusée, intrigante, et d'un jeune homme passionné et sans défiance ; qui est-ce qui connaît cette fille ? pour moi je trouve très-suspect tout ce qu'il m'en a dit. — Elle sortait d'une maison scandaleuse ; que faisait-elle là ? Enfin ma chère Louise, je ne sais pourquoi, mais je sens pour cette fille un éloignement que je ne puis vaincre ; et si même elle était tout ce que dit

Emmerich, belle, innocente, aimable! alors quel danger pour.... Elle n'acheva pas encore.

— LOUISE. Pour son cœur: n'est-ce pas ce que vous voulez dire, Cécilia?

— CÉCILIA. Passe encore si ce n'était que pour son cœur. Mais si malheureusement mes pressentimens ne me trompaient pas, si cette fille était ce que je soupçonne, c'est pour ses mœurs que je crains tout. Chère Louise, représentez-vous cette ame pure, ternie tout à coup par le souffle empoisonné d'une fille sans principes, ou d'une coquette adroite qui l'enlacerait dans ses filets: elle lui a fait une forte impression soyez-en sûre.

— LOUIS. Je ne vois pas la chose aussi sérieusement que vous, chère Cécilia; une petite amourette est de son âge; et ne me ferait aucune

peine ; elle adoucirait son caractère quelquefois un peu trop rude et tranchant, et lui ferait beaucoup de bien. Il a d'ailleurs tant de fermeté et des principes de vertus si bien établis, qu'il serait bientôt guéri, s'il trouvait une femme indigne de son attachement.

— Cécilia. Oui... peut-être... Si elle est bien habile, ne peut-elle pas cacher ?... Enfin je ne voudrais pas risquer le bonheur de cet intéressant jeune homme... pour secourir une inconnue.

— Louise. Enfant que vous êtes, est-ce que son bonheur est en jeu pour une personne qu'il ne connaît que depuis hier. Il faut d'abord la secourir, J'espère que nous trouverons que cette fille n'est pas aussi mauvaise que vous le supposez.

— Cécilia. Oui sans doute, fort bien, mais il y a *secours* et *secours*.

Croyez-moi, ne la prenez pas dans votre maison, qu'il n'aye pas l'occasion de voir sans cesse ces beaux yeux, d'entendre sans cesse cette voix si douce.

— Louise. Je suis d'une toute autre opinion que vous, chère Cécilia, je crois que plus il la verra, plus il apprendra, ainsi que nous, à la connaître, à juger si elle répond à son idée.

— Cécilia. Chère, chère Louise, voici quelle est la mienne; mon cœur ne me présage rien de bon, il m'avertit que vous aurez du chagrin si vous rapprochez de vous cette personne. Emmerich dit tout le bien possible du cordonnier chez qui il l'a placée; il assure que c'est un parfaitement honnête homme, cette jeune fille ne court donc aucun risque en y restant; vous pouvez lui donner là quelques

secours d'argent, et de tout ce dont elle peut avoir besoin. Vous prendrez en attendant quelques informations sur elle, et sur les moyens de la renvoyer au plus vîte dans sa famille. — Je ne vois pas ce qu'il y aurait de perdu.

— Louise. La confiance d'Emmerich peut-être... Cependant il est possible que vous ayez raison, chère amie (Louise était convalescente et faible, elle ne pouvait plus discuter), faites ce que vous croirez être le mieux, chère Cécilia; parlez-en à mon mari.

C'est ce que Cécilia ne fit pas, non par manque d'humanité, personne ne peut l'en accuser, mais parce qu'elle s'était persuadée que l'objet en était indigne; qu'il était de son devoir de sauver avant tout son jeune bienfaiteur, et qu'elle redoutait dans cette affaire la philantropie

de M. Bornwald, à qui elle n'osait pas communiquer ses soupçons. Ce ne fut que lorsque Emmerich vint lui dire avec dépit, que sa protégée était dans la maison du docteur, qu'elle commença à s'inquiéter de l'impression qu'elle éprouvait, et de sa haine pour une fille qui intéressait tous ceux qui la voyaient; elle y trouva quelque chose d'extraordinaire, et de ce moment elle résolut de scruter avec soin son propre cœur; sans s'en douter le vieux docteur aida à cet examen, et ne lui laissa plus le moindre doute.

On peut se souvenir que nous avons laissé le docteur à la porte de madame Bornwald avec Emmerich; il monta l'escalier tout en murmurant, et trouva madame Ewald dans la première chambre, assise sur un fauteuil, la tête appuyée sur sa main,

et commençant déjà l'examen de son cœur; elle le suivit dans la chambre de Louise, il conservait toute sa mauvaise humeur.

Il se passe ici de jolies choses, dit-il en entrant; fi, madame Bornwald, fi... Mais ne suis-je pas un fou de gronder au lieu de vous remercier, car je vous ai trois obligations essentielles, aussi vrai que je vis. Cécilia se doutait où il voulait en venir; Louise ne comprenait pas une syllabe de tout ce qu'il disait, et le regardait d'un air surpris.

— Louise. Des obligations, cher docteur, vous ne m'en avez aucune que je sache; et moi je vous en ai beaucoup, grâces à vos bons soins je suis beaucoup mieux aujourd'hui.

— Le doct. Beaucoup plus mal devriez-vous dire, mauvais signe quand une malade nie sa maladie.

Oui, madame, votre ame est malade si votre corps se porte mieux, et je veux aussi la guérir; je le dois par reconnaissance des trois services que vous m'avez rendus. *Primò*, vous avez reçu froidement et repoussé durement la pétition d'un bon jeune homme, et vous m'avez fourni par-là l'occasion de lui faire un plaisir. *Secundò*, vous avez refusé votre protection à un être intéressant et malheureux; et j'ai pu lui donner la mienne. Où en serions-nous, pauvres gens que nous sommes, si les riches faisaient tout ce qu'ils devraient faire, il ne nous resterait plus de malheureux à secourir, plus de bonnes actions à faire. *Tertiò*, je vous remercie de ce que... Qu'est-ce que tu fais l'à? dit-il à une femme de chambre qui rangeait lentement les fauteuils pour écouter; va-t-en plus loin, ma fille,

mon sermon ne te regarde pas. Elle sortit; mais alla-t-elle plus loin que la porte, c'est ce que nous ne pouvons affirmer.

Madame Bornwald était encore plus curieuse de l'explication qu'elle attendait: je vous tiens quitte du *tertiò*, lui dit-elle, et de tout remerciement, si vous me dites bien vite et bien briévement de quoi il est question.

Le malicieux docteur saisit cette occasion de parler et de se venger de Louise en lassant sa patience; il s'écarta du sujet, raconta longuement un dîner qu'il avait fait la veille chez un président, fit le portrait de tous les individus qu'il y avait rencontrés, et dit encore beaucoup de choses pour prouver que les riches aiment mieux s'entourer de mauvais sujets et de flatteurs que de gens honnêtes et

malheureux. « Je vous ai crue » exempte de cette loi commune, à » tous les crésus du siècle, dit-il enfin; » mais vous commencez à faire aussi » comme les autres, et vous verrez » ce qui va vous arriver; recevez » bien un fripon, il vous en arrivera » mille; rebutez un malheureux hon- » nête, il n'osera plus s'en présenter; » et moi qui vous parle, je vous » laisserai aussi, et je prendrai ce » que je pourrai du bien que vous » m'abandonnez. »

— Au nom du ciel, dit Louise, arrivez au fait, et dites-moi quel péché me vaut ce sermon, dont je vous sais au reste beaucoup de gré, que je le mérite ou non?

— Et moi aussi je vous sais gré d'avoir péché, s'écria le bon-homme, sans cela aurais-je eu la confiance du cher Emmerich, et posséderais-je un

trésor dans ma maison. Vous n'en avez pas moins de tort, belle dame; mais ce tort là est à mon profit; je vous regarde comme ma bienfaitrice, et je veux vous baiser la main pour vous témoigner ma reconnaissance.

Il baisa plusieurs fois en effet la main de sa belle malade, et cette galanterie avec son ton grondeur et bouru, était la chose du monde la plus plaisante. Louise, sans le comprendre encore, ne pouvait s'empêcher de rire; mais Cécilia, qui prévoyait un éclaircissement qui ne lui ferait pas honneur, était sur les épines; elle prit la parole et dit au médecin : « Mais, mon cher docteur, parlons » sérieusement, je comprends très- » bien moi, où vous allez en venir, » il est question sans doute de la » belle protégée de M. Emmerich.

» Je ne sais ce que vous vouliez que » fît madame Bornwald de plus » qu'elle n'a fait; elle a promis tous » les secours dont la jeune fille avait » besoin, et les gens chez qui son » ami l'avait placée sont, dit-il, si » bons, si honnêtes. »

— Oui, sans doute, ils sont bons et honnêtes, répliqua M. Ellerman avec feu, et c'est pour cela qu'il ne fallait pas leur laisser la pénible charge d'une jeune fille malade à la mort; ils ont donné sans balancer leur seule chambre et leur lit à une jeune infortunée qui n'avait aucun azile, et qui venait d'exposer sa vie pour sauver sa vertu; ils l'ont fait sans intérêt, pour obliger mon jeune ami, et seulement sur sa parole, tandis que cette femme, dit-il en montrant Louise, qui a tant de

chambres et tant de lits, se contente de dire « ils sont bons et honnêtes, » il n'y a qu'à la laisser là. »

Le bon docteur n'avait pas plus de tact et de délicatesse qu'il n'en faut; plein de son sujet, il ne sentait pas combien ce reproche pouvait blesser madame Ewald, pour qui madame Bornwald avait tout fait. Pauvre Cécilia! elle rougit et pâlit successivement. Le docteur ne s'en apperçut point, et ne permettant pas même à Louise de prendre la parole, il continua avec la même chaleur. « Il » n'y a qu'à les laisser là : là, où » lorsque la fièvre dévorante qui la » consume, lui laisse un instant de » repos, elle a le sentiment cruel de » la gêne qu'elle occasionne à ses » pauvres hôtes, qui n'ont pour se » reposer d'un travail pénible que le » plancher de leur boutique. — Là

» où sa pauvre tête, occupée des dan-
» gers qu'elle a courus, les lui pré-
» sente encore et la fait tressaillir au
» moindre bruit. Quelle demeure,
» pour une pauvre malade en délire
» que d'être à côté d'une fabrique
» de souliers! il me semble la voir à
» chaque coup de marteau prendre
» des convulsions. Est-ce qu'on peut
» croire avoir rempli son devoir
» quand on a dit, *elle est chez des*
» *gens bons et honnêtes, il n'y a*
» *qu'à la laisser là...* » Ici la res-
piration lui manqua, et Louise en
profita bien vite. « Je tombe des
» nues, mon cher docteur, lui dit-
» elle avec le ton de la plus grande
» surprise, tout ce que vous venez
» de me dire est nouveau pour moi.
» Quoi cette fille est malade, et elle
» a exposé sa vie pour sauver sa
» vertu? »

— Le doct. Oui, madame, elle l'a fait.

— Louise. Chère Cécilia, pourquoi... Voilà, monsieur, ce que j'ai tout à fait ignoré jusqu'à ce moment. Tout ce que j'ai su de cette jeune fille, c'est qu'en sortant d'un mauvais lieu elle s'était jetée dans les bras d'Emmerich, et refugiée chez de bonnes gens. On m'a demandé pour elle quelques secours, je ne me suis pas refusée à cette prière; pouvais-je faire plus?

Cette femme pénétrante venait tout à coup de lire dans l'ame de son amie; elle voulait, s'il était possible encore, être la seule à y lire, détourner l'attention du docteur sur elle seule, ou l'engager à se taire; elle se garda bien de lui dire que son premier mouvement avait été de la prendre sous son immédiate

protection, et que Cécilia seule l'en avait détournée. Elle répéta donc avec une sensibilité affectée, *pouvais-je faire plus*, espérant lui fermer la bouche. Mais le bon docteur Ellerman n'était pas de ces gens qui se taisent si facilement; peu connaisseur en amour, il ne se douta pas, il est vrai, du motif de Cécilia pour avoir caché la vérité; mais il en soupçonna un autre, moins excusable encore, la crainte d'être supplantée auprès de madame Bornwald, et jetant sur elle un regard perçant et sévère. « En » effet, madame, vous saviez fort peu » de chose, et ce n'est sûrement pas » la faute d'Emmerich. » Et ce regard et ces paroles achevèrent de découvrir à cette pauvre femme, le véritable état de son cœur; elle rougit extrêmement et baissa en silence ses yeux qui se remplissaient

de larmes. Son trouble n'échappa point à Louise, et confirma ses soupçons.

M. Ellerman raconta l'histoire entière de Claire jusqu'au moment où il fut appelé près d'elle comme médecin. « J'ignorais tout ce que je » viens de vous dire, et je la trou- » vai dans la paroxisme de la fièvre la » plus ardente et du délire qui en était » la suite. Jamais encore dans le cours » de ma longue pratique je n'avais » rencontré de malade plus inté- » ressante, si douce, si patiente, » et découvrant sans le savoir dans » ses rêveries l'ame la plus belle, les » sentimens les plus purs et les plus » sublimes. Le délire de la fièvre, » chère madame Ewald, comme » M. Emmerich vous l'a dit avec » raison, n'est pas le moment de la

» fausseté et de la dissimulation, bien
» au contraire, on se montre alors
» tel qu'on est réellement ; si l'ame est
» tachée de quelque vice, ou le
» cœur rempli de quelque passion
» honteuse et secrette, on les voit
» alors à découvert et l'ame et le
» cœur de cet ange souffrant, ma-
» dame, ne sont pleins que du noble
» sentiment de son innocence, de
» sa vertu, des angoisses déchirantes
» qu'elle a éprouvées et de la plus
» vive reconnaissance pour celui qui
» l'a sauvée du plus affreux des
» dangers.

» Lorsqu'Emmerich me raconta
» tout cela hier au soir, et se plai-
» gnit de l'embarras et du chagrin
» que votre refus lui faisait éprouver,
» je frémis d'indignation, et je ré-
» solus tout de suite de faire à ma

» femme le beau présent que vous
» avez dédaigné; elle l'accepta d'a-
» bord; nous allâmes la chercher,
» et Dieu soit béni, cette chère enfant
» est à présent sous mon toit pater-
» nel, car je la regarde comme ma
» fille, et elle le sera aussi long-
» temps qu'elle le voudra. Elle s'ap-
» pelle Claire du Vernier; son père
» était un brave officier, et sa mère
» gagne péniblement sa vie et celle
» d'une nombreuse famille dans un
» village éloigné. A présent, ma-
» dame, vous savez tout ce que je
» sais moi-même; vous aurez tout
» le temps de prendre les informa-
» tions dont votre rare prudence a
» besoin; pour moi il me suffit de
» savoir le malheur d'une jeune fille
» de dix-sept ans, et le courage
» presque surnaturel avec lequel elle

» a sauvé sa vertu. Emmerich ne
» vous l'a-t-il pas raconté en grande
» partie, madame Ewald ? »

— Il est vrai, répondit à demi-voix la pauvre Cécilia.

— Louise. Chère amie, pourquoi me le taire ?

— Cécilia. Je vous l'ai, je crois, dit en abrégé; toute cette histoire me paraissait fort romanesque ; l'endroit où on l'avait trouvée m'avait fait une impression pénible. — Vous étiez malade encore, chère Louise, et j'ai craint de vous fatiguer par un trop long récit. . Et puis, s'il faut l'avouer, j'avais, et j'ai encore au fond du cœur un pressentiment secret que cette fille sera dangereuse pour mon. . . . pour M. Emmerich ; l'excès de son enthousiasme m'a effrayée. . . Je ne

sais pas ce que je crains, mais malgré moi je crains....

Le docteur impatienté, l'interrompit en lui tatant le pouls; et moi je crains, madame, que vous ne soyez aussi en rêverie; faites-vous ouvrir la veine, votre sang circule mal : si vous étiez dans votre état naturel vous n'écouteriez pas un pressentiment lorsque la raison et l'humanité parlent. La vie d'une personne n'est pas une bagatelle, et ce qu'un ami vous raconte avec autant d'intérêt que de chaleur, ne doit pas être rendu en abrégé. — Femme, vous avez péché et vous auriez dû réfléchir avant de vous taire... Faites-vous saigner, vous dis-je. Il dit encore beaucoup de chose, il en aurait dit davantage si ses visites du matin ne l'avaient pas appelé ailleurs.

Il sortit en prenant un tendre congé des deux amies, qu'il avait si bien admonestées, et permettant à madame Bornwald, de quitter la chambre ce jour-là.

---

## CHAPITRE LXIV.

### AVEU, CONSOLATION, CONSEIL.

MADAME Bornwald était femme, cela seul explique comment elle avait pénétré le secret qui avait échappé au docteur; mais de plus sa tendre amitié pour Cécilia aurait suffi pour l'éclairer. Dès que M. Ellerman les eût quittées, madame Ewald, sous quelque prétexte, se retira dans sa chambre, et plus Louise réfléchit à tout ce qui s'était passé, plus elle fut persuadée que ses soupçons étaient fondés; elle se rappela

le ton d'humeur avec lequel Cécilia lui avait parlé des beaux yeux de la jeune protégée d'Emmerich, et de la manière vive dont il faisait son éloge; ce fut un trait de lumière pour elle qui ne lui laissa pas le moindre doute. Aucune femme ordinairement n'était moins envieuse, plus indulgente, plus admiratrice sincère des agrémens des autres femmes que madame Ewald; pour qu'elle fût dans cette occasion aussi différente d'elle-même, il fallait qu'il se fût fait une étrange révolution dans son cœur, et ce qu'elle venait d'apprendre lui donna la clef de cette énigme : ah ! sans doute Cécilia n'était pas dans son état naturel ! Bonne, sensible, compatissante pour les malheureux, sachant par sa propre expérience combien ils sont à plaindre si la douce pitié

ne vient pas à leur secours, elle s'exagérait leurs peines plutôt que de les affaiblir, et depuis que madame Bornwald l'avait associée à son bonheur, elle avait contribué à celui de bien d'autres infortunés par la peinture éloquente de leur situation; et cette fois..... Pauvre Cécilia! pensa Louise en soupirant, il faut que ma tendre amitié essaye encore de te tirer d'un danger plus grand que celui dont Emmerich t'a sauvée aux dépends du repos de ta vie. — Pauvre Cécilia! tu ne connaissais pas encore l'excès du malheur, car ton cœur n'avait rien à se reprocher. Elle réfléchit ensuite profondément sur cette destinée des femmes qui leur fait si souvent un crime du plus doux penchant de la nature, de celui pour lequel elles semblent être créées, et sur la force d'un sentiment qui

dans un instant peut altérer les vertus qui paraissaient les plus solides; que jamais une femme qui n'a pas encore aimé ne dise je suis bonne, et de ma vie je ne nuirai volontairement à personne, puisque Cécilia a pu nuire à Claire. Louise soupira, mais en bénissant le ciel d'avoir réuni pour elle l'amour et le devoir, en l'unissant à celui qui possédait et méritait toutes ses affections. Depuis sa maladie surtout, M. Ewald était loin d'être aimable, et souvent elle avait admiré la patience, la douceur avec laquelle sa femme supportait son humeur, ou ses ennuieux entretiens sur son procès, auquel il revenait sans cesse. Emmerich lui était à tous égards si supérieur, que dans le fond de son ame, elle excusait son amie; et sûre qu'une sévérité déplacée ne ferait qu'en-

venimer sa blessure, elle alla chez elle, décidée à n'employer que le langage de la raison et de l'amitié.

Elle la trouva dans son cabinet, la tête appuyée sur ses deux mains; cette noble Cécilia venait de sonder son cœur jusqu'au moindre repli, et de s'avouer à elle-même, avec honte et désespoir, que son jeune bienfaiteur, son *sauveur*, (comme elle aimait à l'appeler) était l'idole de son ame, et qu'elle l'aimait avec une tendresse et une passion dont jusqu'alors elle n'avait pas même eu l'idée.

Lorsque madame Bornwald entra, elle souleva la tête, ses yeux étaient pleins de larmes, et ses joues en étaient inondées. Cécilia, chère Cécilia, lui dit Louise, vous pleurez; qu'est-ce qu'il y a donc, mon amie?

—Oh! Louise, répondit-elle, cachez-

moi de moi-même, de mon propre cœur, s'il est possible ; et sa tête retomba dans ses deux mains, et ses sanglots redoublèrent.

Louise était la meilleure des femmes, et Louise chérissait son amie ; et sa situation déchirante était un vrai chagrin pour elle; elle vit qu'il fallait commencer par la raccommoder avec elle-même, et lui épargner la honte d'un aveu. Chère Cécilia, lui dit-elle, pourquoi vous cacher de vous-même et de votre amie ? pourquoi ne pas pénétrer ensemble au fond de ce cœur si bon, si sensible, où nous trouverons tant de vertus et tant de force à côté d'une faiblesse involontaire; n'en rougissez pas avec votre amie. Je puis gémir sans doute en voyant une aussi belle ame agitée si péniblement ; mais jamais, non jamais je n'aurai vraiment

à rougir pour ma Cécilia. Tu pourrais plutôt te cacher tes faiblesses à toi-même qu'à ta Louise. — Chère Cécilia, j'ai lu dans ton cœur : tu aimes. — Cécilia se jeta dans ses bras, cacha son visage sur son épaule, et garda le silence.

— Ma Cécilia, il était si bon pour toi ; n'a-t-il pas sauvé tout ce que tu aimais au monde ? et mon amie ne se trompe-t-elle point elle-même ? Ne prend elle point une reconnaissance exaltée pour un sentiment plus tendre.

Cécilia secoua la tête. Plût au ciel, répondit-elle bien bas ; mais je ne puis plus me faire illusion ; je me suis abusée trop long-temps.

— Louise. Bien, ma bonne, mon excellente Cécilia, un malade est à moitié guéri lorsqu'il connaît son mal, et qu'il a confiance en son médecin, ajouta-t-elle, en lui donnant

un baiser sur le front. Voyons ensemble et les causes de ton mal et les moyens de le guérir. Un mal si nouveau, si peu enraciné n'est pas incurable, tu peux m'en croire. Ouvre-moi ton cœur en entier, mon amie, et le poids qui t'oppresse s'allégera quand je le partagerai avec toi. Ce pauvre cœur tourmenté par un noble orgueil, par la vertu, par la confusion, je veux y répandre le baume de la consolante amitié.

Cécilia ne pouvait parler; elle serra plus tendrement son amie contre son cœur, et ses larmes redoublèrent: après une pause, Louise reprit la parole. Votre silence, chère Cécilia, confirme toutes mes conjectures, et me prouve que j'ai bien deviné; nos cœurs s'entendent, et le mien partage tout ce que le vôtre éprouve. Je suis femme, et je comprends et

j'excuse une faiblesse que je pouvais avoir tout comme vous, si le ciel, dans sa grâce, ne m'avait pas donné la meilleure des sauve-gardes dans un époux si tendrement et si justement aimé. — Oui, ma Cécilia, et moi aussi je veux vous faire l'aveu que j'ai senti plus d'une fois que ce jeune homme si bon, si beau, si aimable, si supérieur à la plupart des autres hommes, serait l'être du monde le plus dangereux pour toute autre femme que pour l'épouse de Bornwald; jugez donc si vous trouverez en moi une indulgence dont j'ai besoin pour moi-même, car cette seule pensée, dans ma position, me rendait peut-être plus coupable que vous.

Comme par inspiration, Louise avait trouvé le seul moyen de relever Cécilia à ses propres yeux, et

de gagner entièrement sa confiance. Pouvait-elle rougir encore d'une faiblesse dont la sage Louise s'avouait presque coupable. Elle osa donc soulever sa tête et regarder un instant son amie ; elle trouva dans ses yeux une compassion si douce, une telle expression de sensibilité, qu'elle se sentit déjà plus forte et plus courageuse.

Plus coupable que moi ! lui dit-elle, en pressant ses mains sur son cœur, que moi, épouse aussi, et mère ! non, non, Louise ; mais je redeviendrai digne d'être votre amie.

— Tu n'as jamais cessé de l'être, répondit Louise; est-ce ta faute si ton cœur sans défiance, et qui peut-être aime pour la première fois, s'est laissé surprendre par un sentiment trop vif pour celui à qui tu dois ton existence, et celle de tout ce qui

t'est cher. Cécilia, chère Cécilia, je n'aurais pas eu ton excuse. C'est ta noble confiance en toi-même, c'est ta sécurité, c'est l'exaltation du sentiment de tes devoirs qui t'a entraînée, et c'est aussi ce qui va te guérir : ce n'est que de cet instant que tu peux être coupable. Autant j'excuse, autant je comprends tout ce qui s'est passé dans ton cœur, autant je te blâmerais d'y nourrir un sentiment inutile et condamnable. Jusqu'à présent tout a été involontaire ; mais Cécilia a lu dans son propre cœur, et je ne suis plus en peine d'elle. Elle opposera avec une force victorieuse, la raison au penchant qui l'égare, le courage à la faiblesse, l'amitié de tout ce qu'elle aime, et sa propre estime à l'amour ; elle triomphera, j'en suis bien sûre.

— O Louise !

— Quoi, Cécilia! doutez-vous de vos propres forces? Prenez courage; on peut, dit-on, tout ce qu'on veut fortement. — Ou bien, ne le voulez-vous pas?

— Si je le veux? ah! sans doute, mais... Elle n'acheva pas, ses pleurs recommencèrent à couler, son visage se cacha encore dans le sein de Louise; elle sentait combien ce qu'elle voulait était difficile. Louise laissa passer ce moment de découragement, ensuite elle lui dit doucement : « Pourquoi ces larmes, » Cécilia? Ce n'est pas avec des larmes » qu'on fortifie son ame. Encore une » fois prenez courage, opposez une » volonté ferme et positive à votre » passion; travaillez sur vous-même, » occupez votre esprit, détournez » votre pensée de tout ce qui peut » vous attendrir. Vous donnez plu-

» sieurs leçons à vos filles, donnez-
» leur-en davantage, et que tous
» vos momens soient utilement rem-
» plis. Mais je n'ai pas besoin de vous
» indiquer ce que votre propre sa-
» gesse vous apprendra, je veux vous
» laisser chercher vous-même les
» moyens de vous tirer du précipice
» où vous alliez tomber, je ne me
» réserve que le droit de vous tendre
» la main; vous agirez, je conseil-
» lerai : il y a bien du malheur si
» entre nous deux nous ne parvenons
» pas à vous rendre le repos. »

Le voyage d'Emmerich venait aussi fort à propos, une absence complette et sans correspondance, était un moyen dont Louise espérait beaucoup, Emmerich ayant demandé à laquelle des deux amies il adressenait le journal de son voyage, Louise réclama son droit d'ancien-

neté ; Cécilia ne réclama rien, et il fut convenu qu'il n'écrirait qu'à Louise. Occupé des préparatifs de son voyage, de ses visites d'adieu, et de son intéressante malade, il était très-peu avec les deux amies ; tranquille à présent sur Claire, il avait oublié et le refus de Louise, et le peu de complaisance de Cécilia. Madame Bornwald, comme on l'a vu, n'avait pu se défendre de lui dire un mot d'explication, qu'elle n'avait pas voulu pousser plus loin pour ne pas mentir, ou compromettre son amie ; ce mot avait d'autant plus suffi à notre héros, que madame Bornwald témoignait actuellement le plus tendre intérêt pour Claire.

Dès le lendemain de l'entretien qu'on vient de lire, elle proposa à son amie de faire une visite chez madame Ellerman ; Cécilia, qui était

très-curieuse de connaître Claire, et qui avait des torts à réparer, ne se fit pas presser. Elles y allèrent, et trouvèrent à la porte le vieux docteur rayonnant de joie : Ma fille Claire est beaucoup mieux, leur dit-il, point de délire aujourd'hui, le pouls beaucoup meilleur; mais elle est si faible, si abattue, que l'on croirait à chaque moment qu'elle va expirer.

— Nous venions pour la voir, dit Louise; mais si vous craignez.....

— Non morbleu, non, je veux que vous la voyez, madame, je veux que vous sachiez ce que vous avez perdu par votre faute. — Si seulement elle rêvait encore : je ne sais pas ce que je donnerais pour qu'elle fût dans le plus affreux délire; c'est alors que vous seriez dans l'enchantement !

— Grâces à Dieu qu'elle n'y soit pas, cher docteur.

— Oui, vous en êtes bien aise eh bien vous n'entendrez pas le mot, car je lui défend d'ouvrir la bouche, et à vous je ne vous permets que deux paroles. Il prit les devans, les fit entrer auprès de sa femme dans la chambre de la malade. Il fut auprès du lit : Claire, ma bonne fille, dit-il, voici deux nouvelles amies que je vous amène, et que M. Emmerich vous envoye. Approchez, mesdames; mais ne vous avisez pas de la faire jaser, et jasez très-peu vous-même. Cécilia n'avait pas besoin de la défense, elle sentait la plus grande émotion; elle aurait voulu se jeter à genoux et demander pardon à cette jeune infortunée, dont elle ne détournait pas ses regards.

Chère enfant, lui dit Louise avec cette expression de franchise et de bienveillance qui la caractérisait, oui bien sûrement je veux être votre amie, regardez-moi comme telle, comme une mère, si vous voulez être ma fille. Un malheureux malentendu est cause que vous n'êtes pas chez moi; mais je réclamerai mes droits, et je ne vous laisse à madame Ellerman que jusqu'au moment où on pourra sans danger vous transporter dans ma demeure.

— Voilà précisément ce qu'il ne fallait pas dire, madame, dit le docteur; c'est moi qui vais répondre à ce beau compliment. Claire est ma fille, et ne quittera pas volontiers son père pour une étrangère qui... n'est-ce pas la vérité, enfant? Allons je te permets de répondre deux mots

seulement, pas davantage. N'ai-je pas raison ? n'est-il pas vrai que je suis ton père à présent ?

— Et le meilleur des pères, dit la jeune fille avec un son de voix qui allait au cœur. Puisse le ciel vous récompenser de vos soins vraiment paternels pour une infortunée. Et vous, madame, qui dès les premiers instans de notre connaissance me marquez tant de bontés, croyez que mon cœur....

— Oui, oui, ton cœur est une fort bonne chose, dit le docteur en posant la main sur sa bouche; mais je n'avais permis que deux paroles, et en voilà plus de vingt; une malade ne doit répondre que par monosyllabe. Il exigea que les deux dames abrégeassent leur visite; je connais les femmes, dit-il, un mot en attire un autre, et plus on

leur défend de parler, et plus elles en ont envie. Je parie que Claire est à présent à la torture par tout ce qu'elle voudrait vous dire. Partez, mesdames, vous l'avez vue, c'est tout ce que je voulais; vous l'entendrez s'il plaît à Dieu bientôt, car elle est en bon train.

Les deux amies eurent beau se plaindre de sa dureté, il n'en tint compte et les fit sortir de la chambre de la malade; un signe de regret, un doux sourire des deux côtés fut tout ce qu'il permit ce jour là.

Madame Bornwald était presque aussi enchantée de Claire que lui; dans le peu de mots qu'elle avait dits, elle avait mis une telle expression de sensibilité et de reconnaissance, qu'il était facile de voir combien son cœur en était pénétré; ainsi qu'Emmerich elle ne tarissait

pas sur ses éloges. Cécilia applaudissait; mais cette visite ne lui avait pas rendu le repos. Elle ne pouvait s'empêcher de convenir que, malgré sa maladie, Claire était non-seulement une des plus belles personnes qu'elle eût rencontrées, mais aussi une des plus intéressantes. Elle se fit d'amers reproches de sa conduite envers elle; le souvenir d'Emmerich vint alors la tourmenter, et dans ce moment, Claire lui parut la plus heureuse personne qu'il y eût au monde: l'instant après elle se rappela qu'Emmerich allait s'éloigner d'elle aussi, et elle la plaignit de toute son ame.

---

## CHAPITRE LXV.

### UNE VIEILLE CONNAISSANCE.

Nous allons revenir à nos voyageurs, quoique notre intention ne soit pas de les suivre pas à pas; nous ne parlerons pas même de leurs adieux parce qu'ils n'en firent point; la prudente Louise, redoutant ce moment critique pour son amie, sut les éviter avec adresse; le rigide docteur n'eut garde d'en permettre à Claire; madame Bornwald, seule dans le secret du jour fixé, serra la main d'Emmerich plus affectueusement qu'à l'ordinaire, en lui souhaitant le bonsoir la veille; mais il savait bien qu'il

serait suivi des bénédictions de ses trois amies, car déjà Claire était du nombre, et peut-être son cœur la nommait-il la première; il soupira bien profondément en passant devant la maison Ellerman, où il la laissait en sûreté.

Le même esprit observateur qu'il avait déjà manifesté lorsqu'il vint d'Herllerzen à Berlin avec son père adoptif, se manifestait mieux encore parce qu'il était plus formé, et qu'il connaissait un peu mieux le monde et les hommes. On ne doit pas s'attendre à trouver dans son journal des détails minutieux sur les villes où il passe, sur les auberges où il loge, sur la bonne ou mauvaise chère qu'il y fait, sur les conversations de table d'hôte, et sur mille autres choses intéressantes, et sans doute bonnes à savoir, qu'on trouvera dans plusieurs

livres de voyage. Notre simple Emmerich, qui ne savait pas encore l'art si commun de rendre un voyage intéressant, ne mesurait point les clochers à un pouce près, pour savoir lequel l'emporte en hauteur, il se contentait de les visiter quelquefois. Il avait le plus grand plaisir à regarder les tableaux des églises et des galeries; mais comme il n'était pas peintre d'histoire, et qu'il dessinait tout au plus assez bien le paysage, il ne décidait point en connaisseur de leur mérite et de leur valeur; seulement, en faveur de madame Ewald qui cultivait ce talent, il disait, en passant un mot sur ceux qui lui avaient fait le plus d'impression. Il riait des erreurs populaires, et n'en parlait point de peur de les propager: ainsi il passa sous silence dans son journal, que des souris

blanches avaient mangé un château tout entier sur le Rhin; que dans un autre la châtelaine, en punition de sa dureté pour une femme grosse, était accouchée de trois cent soixante-six enfans; que le diable avait pris possession d'un troisième, et tout ce que l'on trouvera, si l'on est curieux, dans plus d'un voyageur moderne.

Mais de quoi donc parlait Emmerich, et qu'observait-il en voyageant? Il observait, autant qu'il lui était possible, les hommes, les caractères variés, et l'influence des mœurs sur la société. Il vit que partout, ainsi qu'à Berlin, l'argent, les titres et le rang étaient plus considérés que la vertu et le savoir; que le plus petit marchand, dans sa boutique, cabalait pour devenir échevin dans son bourg, tout comme un courtisan pour devenir premier ministre; que ce n'est

presque jamais le plus sage qui l'emporte, mais le plus adroit et le moins scrupuleux ; que l'égoïsme est le tyran à qui chacun rend hommage, à qui tout est soumis et tout sacrifié ; que dès qu'on voit clairement le plus petit profit pour soi, on le préfère sans balancer au plus grand avantage pour un autre ; que les têtes froides et les cœurs durs sont presque sûrs de réussir ; que lorsqu'on est bon, personne ne vous en sait gré, et tout le monde en abuse ; et bien d'autres choses qui l'affligèrent sans le corriger, parce que le naturel se corrige rarement, et que le lecteur, sans sortir de son coin, peut savoir tout aussi bien que lui.

M. Bornwald avait obtenu dans sa carrière commerçante une telle considération, et avait aidé de sa bourse de si grands seigneurs et même des

souverains, qu'il en avait obtenu plus d'un diplôme en récompense, et qu'il n'aurait tenu qu'à lui de se faire appeler M. le baron de Bornwald, sans qu'on pût lui en contester le droit. Mais à Berlin où sa naissance était connue, et où il n'avait pas besoin d'un titre pour être respecté, il aurait regardé comme une vanité puérile et ridicule de faire usage de cette espèce de distinction; il trouvait bien plus flatteur, sous le simple titre du banquier Bornwald, de trouver toutes les portes ouvertes, d'être reçu partout avec une considération distinguée, et de recevoir lui-même à sa table les premiers seigneurs de la cour. En voyage il était bien sûr que ce nom lui ouvrirait à l'instant tous les bureaux des banquiers et négociants qui le connaissaient de réputation; mais il n'était pas aussi sûr

de pouvoir pénétrer, sous ce nom modeste, dans toutes les différentes classes de la société. Désirant pouvoir présenter son jeune ami dans celle de la haute noblesse, aussi bien que dans les classes mitoyennes, il ouvrit son porte-feuille de diplômes, et choisissant un des plus modestes, il voyagea sous le titre de M. de Bornwald, conseiller des finances.

Par plusieurs motifs il commença son voyage par Glhénitz, cette belle terre du comte de Glhénitz, où nous avons vu dans la première partie de cet ouvrage, le père adoptif de notre héros, le sage Emmerich, d'abord fermier, ensuite bailli, et toujours l'ami de son seigneur. Le comte de Glhénitz reçut le fils de cet ami, et M. Bornwald, qu'il connaissait depuis long-temps, avec les plus tendres témoignages d'estime et de bienveil-

lance. Il fut attendri jusqu'aux larmes en retrouvant dans le jeune homme une grande ressemblance avec son cher bailli, si ce n'est dans les traits, au moins dans l'expression de la physionomie, dans l'attitude, dans le son de voix, dans la manière de parler : ce qui arrive lorsqu'on vit habituellement ensemble; j'ai même souvent remarqué ce genre de ressemblance entre deux époux bien unis. Il les pria de passer quelque temps chez lui, et ils y consentirent volontiers. La comtesse était une femme entre deux âges, assez insignifiante, mais ayant ce ton de cour et de bonne compagnie qui en impose. Bornwald ne fut pas fâché que son jeune ami fît une étude des égards et des politesses respectueuses dont ses amies de Berlin le dispensaient peut-être trop, et qui prouvent toujours une bonne éducation.

Le vieux comte était au comble de la joie de pouvoir parler de ses vieilles guerres, et des malheurs que ces fléaux entraînent à leur suite ; il en était cependant très-bien remis, et sa terre était de nouveau dans un état florissant ; mais il avait sur le cœur l'état de détresse où il s'était trouvé pendant plusieurs années, et la perte de son cher bailli Emmerich ; celle-là était irréparable, et il avait peine à s'en consoler : aussi était-il très-éloquent sur ce chapitre. Emmerich l'écoutait avec plaisir, et s'instruisait avec ce bon seigneur de plusieurs choses relatives à la politique des différentes cours de l'Europe, dont il s'était fort peu occupé jusqu'alors ; il connaissait beaucoup mieux celle des Empereurs romains, et la guerre de Troye lui était bien plus familière que celle de trente

ans, que le comte savait à fond. Dans les soirées il s'instruisait d'une autre science, plus nécessaire encore à un jeune homme qui fait son entrée dans le monde, celle du jeu ; la comtesse, qui l'aimait passionnément, et qui était réduite à un triste piquet avec son mari lorsqu'il n'y avait point d'hôtes au château, saisit cette occasion de faire une partie d'hombre, de wisk ou de quadrille. L'intelligent Emmerich eut bientôt appris tous ces jeux, et y devint facilement très-habile. Il fit aussi le matin, sur un très-bon cheval des écuries du comte, plusieurs promenades jusqu'au bourg de Glhénitz, et dans les fermes voisines. Il vit avec émotion ce lieu où son bon père Emmerich et sa chère maman Marie avaient été si heureux et si malheureux ; son nom seul le fit recevoir partout avec amitié ;

partout il trouva des preuves et des souvenirs des vertus de l'excellent homme qui l'avait adopté, et il se glorifia de passer pour son fils.

Au bout de quinze jours, passés très-agréablement, M. Bornwald voulut continuer son voyage. Nous connaissons déjà le pouvoir de l'habitude sur notre bon jeune homme, il regretta ce tranquille et noble séjour, où on lui montrait un attachement qui flattait à la fois son cœur et son amour-propre. Le bon Frédérich soupirait aussi en s'éloignant de Glhénitz, où il n'aurait tenu qu'à lui de rester plus longtemps; sa belle livrée et sa bonne mine lui avaient attiré les bonnes grâces de la femme de chambre favorite de la comtesse : pendant que son jeune maître politiquait dans le cabinet du baron, un entretien

plus doux entre Frédérich et la belle Hanah avait lieu dans celui de la comtesse ; elle lui dévoilait tous les secrets du château, et finit par lui offrir une belle place d'intendant promise par sa maîtresse à l'heureux mortel qui épouserait Hanah. Frédérich hésita un instant; l'épreuve était dangereuse, mais il sut y résister en véritable héros, et son attachement pour son jeune maître l'emporta ; cependant, pour ne pas trop mortifier la sensible Hanah, il lui laissa quelque espérance pour l'avenir. Elle n'en continua pas moins de le mettre au fait de la carte du château ; le soir il en amusait son jeune maître en le déshabillant ; il apprit que dans cette petite cour, comme dans une plus grande, les maîtres étaient influencés sans s'en douter, et sans savoir par qui. A Glhénitz c'était

une servante de cuisine, aux joues rondes et rouges, aux yeux noirs éveillés, qui était le premier degré de l'échelle, et qui menait à son gré le comte et la comtesse, sans qu'ils lui eussent jamais parlé. Cette fille était la sultane favorite du postillon; ce postillon était l'ame damnée du cocher de monseigneur; ce cocher avait une fille qui faisait ce qu'elle voulait de lui, et qui avait donné dans l'œil du premier laquais du comte; ce laquais était vu de bon œil par la femme de l'intendant; cette dame était en grand crédit auprès du secrétaire, et le secrétaire avait l'oreille du comte; et le comte.... Ici se trouvait une seconde échelle qui remontait encore à la fille de cuisine, le frère du postillon, son amant, était chasseur; ce chasseur était le favori de la femme de

chambre de la gouvernante ; cette gouvernante était la femme du valet de chambre de la comtesse ; ce vieux valet de chambre avait toute la confiance de sa maîtresse, et la comtesse beaucoup de pouvoir sur son époux. Ordinairement ils étaient assez d'accord dans leurs volontés : c'est que, sans qu'ils s'en doutassent, le même agent les dirigeait ; et c'était la fille de cuisine aux joues rouges et rondes.

Ce qui se passait chez le comte de Glhénitz se passe partout ; plus d'un despote qui croit ne faire que sa volonté serait bien surpris s'il voyait les fils secrets qui la déterminent de tel ou tel côté ; mais ils sont quelquefois si fins qu'on ne les apperçoit pas, et d'autres fois si embrouillés qu'on ne les distingue pas. Rien n'arrive ici bas sans une cause pre-

mière, et l'événement qui décide du sort de notre vie est souvent produit par une bagatelle qu'on a soi-même oubliée.

Enfin le jour du départ fut fixé; le comte, qui n'avait pas le bonheur d'être père, et qui s'était attaché à notre jeune homme, l'embrassa en enviant le bonheur du père Emmerich, et en lui faisant présent d'une belle montre à répétition avec son portrait en émail.

---

## CHAPITRE LXVI.

### SURPRISE AGRÉABLE.

Nos voyageurs continuèrent leur route, et s'arrêtèrent quelques semaines à Francfort et à Leipsic. Dans le temps des foires de Pâques, ces deux villes sont un abrégé du monde entier, par la foule d'étrangers qui s'y rendent de toute part. Emmerich put continuer avec fruit ses observations sur les hommes en général, et sur les traits caractéristiques des différentes nations de l'Europe, dont il eut l'occasion de voir plusieurs échantillons. Introduit par son digne mentor dans les meil-

leures maisons, ils y trouvèrent l'accueil le plus favorable; d'abord par leurs excellentes recommandations, ensuite par leur propre mérite. Il put aussi à Leipsic prendre une idée d'une académie, et du corps des étudians allemands si remarquables par leur costume extraordinaire, et le ton léger qu'ils cherchent à se donner. Il vit aussi les hommes de lettres les plus célèbres de ce temps là, Gattsched, Ernesti, Crusius et quelques autres moins connus; Gellert était alors absent au grand regret d'Emmerich. Ernesti distingua particulièrement notre jeune voyageur; ce grand critique était surpris de trouver un jugement aussi formé, autant de finesse et de pénétration, avec une bonté de cœur et une candeur aussi parfaites; autant d'instruction réelle, et si peu de vanité;

autant de connaissance des hommes, et d'indulgence et de bienveillance. Dans leurs divers entretiens quelques réflexions d'Emmerich parurent si profondes et si justes à ce célèbre écrivain, qu'il les écrivit et les garda soigneusement. La société de cet aimable savant fut très-utile au jeune homme; il lui fit voir tout ce qu'il y avait de curieux et d'intéressant à Leipsic et dans les environs, et surtout la bibliothèque de l'université, dont il fut médiocrement satisfait, Leipsic étant, ou devant être le dépôt littéraire de l'Europe, puisque les livres de tout genre sont la branche de commerce la plus considérable de cette ville. Bornwald l'introduisit aussi dans les sociétés les plus distinguées, soit par les titres, soit par la fortune; partout il reçut l'accueil le plus flatteur;

mais, loin d'en rien attribuer à son propre mérite, il crut ne devoir cet accueil qu'à celui de son vieux ami, et redoubla pour lui de respect, de tendresse et de reconnaissance.

Après un séjour d'un mois nos voyageurs quittèrent Leipsic, et y laissèrent des regrets. Nous ne les suivrons pas dans leurs excursions, ni dans les petites villes, où ils s'arrêtèrent plus ou moins, sans qu'il leur arrivât rien d'intéressant. Ils parvinrent enfin dans une contrée riante et fertile, où Cérès paraissait avoir établi son empire; ils traversèrent plusieurs hameaux, dont les habitations propres et commodes, frappèrent plus Emmerich que tout ce qu'il avait vu dans son voyage. Chaque demeure avait un petit jardin bien soigné, et le pays lui-même

ressemblait à un charmant jardin bien varié; pas un coin n'était en friche, les pâturages étaient couverts de troupeaux, dont le bon état annonçait l'aisance de leurs possesseurs : l'air était animé par les chants joyeux des petits pâtres, et des jeunes filles occupées à la récolte des foins : tous étaient bien vétus, tous avaient l'air contens de leur sort. A chaque pas Emmerich se rappelait l'heureuse et belle Arcadie, si vantée par les anciens poëtes : « Vraiment, » dit-il à Bornwald avec un ton » d'enthousiasme, il semble qu'un » soleil plus doux réchauffe ici la » terre, et que les habitans de ces » contrées sont encore dans l'âge » d'or. Voyez mon cher, comme » ils ont l'air heureux. Admirez » la fertilité de ces champs, de » ces vergers, l'ombrage de ces

» beaux arbres ; rien ici ne donne
» l'idée de la tyrannie, ni de la
» féodalité. Quel est le nom de ce
» village devant nous? »

— Nous le demanderons à la première poste, répondit négligemment Bornwald.

— Je suis curieux de le savoir, dit le jeune homme; certainement le seigneur doit être un honnête homme..... Il parlait encore lorsqu'à l'entrée du village le cocher se détourna, prit le chemin d'un vieux château, traversa un pont levis et s'arrêta devant la porte d'une tour antique.

A l'instant plusieurs domestiques s'avancèrent, ouvrirent la portière d'un air joyeux, aidèrent les voyageurs à descendre; à peine furent-ils entrés, qu'un homme entre deux âge, vêtu simplement et proprement,

sortit de la maison et vola dans les bras de Bornwald, qui le serra à son tour dans les siens avec l'effusion de la véritable amitié, et qui, dans sa joie, oubliait notre héros, qui le suivait avec surprise, car Bornwald n'avait paru connaître ni ce lieu ni aucun de ses habitans. Enfin, on se souvint de lui, et Bornwald, tenant encore une main de l'inconnu, prit celle d'Emmerich: « le voilà, dit-il, ce bon jeune » homme que je n'ai pas besoin de » vous nommer ni de vous recom- » mander. »

Votre Emmerich! dit l'inconnu en l'embrassant aussi avec cette cordialité qui vaut mieux que tous les complimens; combien il me tardait de le voir, je ne dis pas de le connaître, car je le connais et je l'aime. Venez, mes chers amis, dit-il en

les faisant entrer dans la maison, venez sous ce toit où vous êtes attendus et désirés depuis longtemps : vous ne trouverez que ma femme, dit-il en montant l'escalier; une minute plus tard vous ne m'auriez pas trouvé moi-même, j'allais joindre notre vieux ami, qui se promène à cheval avec sa Louise. Ah! comme ils vont être contens de vous trouver ici. Ils étaient parvenus dans un vestibule, il ouvrit une chambre dans laquelle était une femme de la tournure la plus élégante, et dont la physionomie était charmante, malgré quelques traces de petite vérole qui n'ôtaient rien à la régularité de ses traits.

— Voici un jour bien heureux pour nous, chère amie, lui dit son mari; vois qui je t'amène.

— Ah! M. Bornwald, s'écria-t-elle

en courant les bras ouverts et se jetant à son cou. Soyez le bien venu, répétait-elle avec l'accent de la joie.

— Chère enfant, lui dit le vieillard en la pressant contre son sein, qu'il m'est doux de vous retrouver toujours aussi bonne, aussi tendre, et de voir que je ne suis pas oublié. — Et moi, j'amène à ce cœur aimant un nouvel ami, n'est-ce pas le plus beau des présens ? voilà mon Emmerich.

La dame lui tendit la main avec une expression qui disait que ce nom n'était pas nouveau pour elle, en répétant et vous aussi, M. Emmerich, soyez le bien venu.

Le jeune homme était touché de cette politesse cordiale, qui l'aurait mis d'abord à l'aise avec ces étrangers, s'il n'avait pas éprouvé encore quelqu'embarras de ne pas savoir

leur nom, de n'en avoir pas même l'idée; il n'osait pas le demander en leur présence à M. Bornwald, qui voyait très-bien son inquiétude et qui s'en amusait; il avait si bien dérouté les jours précédens son jeune ami sur la contrée qu'ils traversaient, que celui-ci était loin de se douter qu'il fût en Poméranie, sur les terres du comte de Waldheim, et chez ce sage Wildman qu'il désirait avec tant de passion de connaître. Il regardait tour à tour Bornwald et ces amis si chers, dont il ne lui avait jamais parlé, et chaque instant lui prouvait de plus en plus qu'ils méritaient tout l'attachement que ce digne homme leur témoignait. Sur la physionomie du mari étaient empreintes en caractères frappans la loyauté et la franchise; la grandeur d'ame, la profondeur de pensées

pouvait se lire dans son regard pénétrant, et la bonté se peignait dans son affectueux sourire. Sa femme avait aussi l'expression de la sensibilité et d'une extrême intelligence; ses manières, simples et naturelles, étaient éloignées de toute affectation et de toute cérémonie : il ne manquait que leur nom à Emmerich pour être déjà tout à fait leur ami.

Bornwald le laissa causer avec la dame, prit le maître de la maison sous le bras et le mena dans une embrâsure de fenêtre : ne soyez pas surpris, lui dit-il, de l'air un peu gêné de mon Emmerich, il ignore encore où il est et avec qui il est; j'ai donné le mot, il y a trois jours, à son domestique et aux miens pour le tromper sur la carte, et il se croit bien éloigné de votre demeure. Il avait une telle impatience de vous

connaître, mon cher Wildman, que si vous aviez été sur notre itinéraire je n'aurais pu obtenir de lui de s'arrêter nulle part, et notre voyage avait plus d'un but; d'un autre côté, j'ai voulu qu'en vous voyant il ne fût influencé par aucune opinion, par aucune prévention, et que son cœur seul l'entraînât vers vous et vers votre épouse : je sais y lire dans ce cœur si candide, et je vois sur son front que mon épreuve a réussi; il ne vous aimera pas d'après ce qu'il sait de vous, mais d'après ce qu'il voit et ce qu'il entend. Je vous en prie, faites un signe à votre femme pour qu'elle ne l'éclaire pas encore.

Wildman rit, fit un signe de l'œil à sa Sophie, imperceptible pour tout autre qu'elle, et qui fut compris à l'instant; elle y répondit par un

sourire, et continua avec le jeune homme une conversation intéressante sur son voyage, à laquelle son mari et Bornwald vinrent se joindre. Elle fut interrompue par un bruit de chevaux dans la cour; Bornwald tressaillit et se leva. La porte s'ouvrit, et il parut une femme appuyée sur un homme assez âgé, en grand uniforme; la dame avait un habit très-élégant, un castor noir ombragé de longues plumes, et un fouet dans la main; elle le laissa tomber dès qu'elle eut vu Bornwald, et courut aussi l'embrasser de si bon cœur, ainsi que l'homme avec qui elle était, qu'Emmerich ne pouvait détacher ses yeux de ce groupe d'amitié si vive, et qui paraissait si sincère.

Wildman, s'écria le colonel de Waldheim, sur ma parole de colonel

de cuirassiers, je ne m'attendais pas d'avoir aujourd'hui une telle joie.

A peine le nom de Wildman fut prononcé qu'Emmerich le répéta avec l'accent de la surprise et du bonheur, et vola dans les bras de l'intendant : excellent homme, lui dit-il, quoi c'est donc vous? vous que je languissais de voir depuis si long-temps. Comment mon cœur ne m'a-t-il pas averti que j'étais près du modèle de toutes les vertus ? Wildman l'arrêta en le serrant à son tour contre son cœur; il appela sa Sophie, qui vint se joindre à ce groupe. L'ivresse de la joie d'Emmerich attendrit tous les spectateurs, et personne ne voulut interrompre cette scène sentimentale : Emmerich avait oublié qu'il n'était pas seul avec cet homme, que le recteur et Bornwald lui

avaient peint comme si supérieur à tous les autres hommes; il ne pouvait se lasser de le regarder, de chercher dans cette physionomie si expressive, et la noblesse de son cœur et l'énergie de son esprit. Son attente n'était pas trompée, le regard de Wildman, malgré les traces de l'âge, annonçait encore toute la force de son ame et sa rare intelligence; il s'y joignait encore dans cet instant l'expression la plus touchante de sensibilité; ses yeux humides de larmes se fixaient aussi sur le bon jeune homme qui lui témoignait une amitié si vive et si tendre. Il le prit par la main, et le faisant avancer auprès du colonel et de son épouse: chère Louise, leur dit-il, cher colonel, je vous présente mon Emmerich, que les lettres de Bornwald vous ont déjà fait

connaître, et que nous aimions déjà tendrement. Cette manière mit d'abord notre jeune homme à l'aise dans cette société où il était reçu comme un fils. Bornwald en jouissait autant que lui; et, dans ce moment de bonheur, Emmerich ne lui fit pas même un reproche de l'avoir retardé.

La belle, la noble Louise de Waldheim était la personne qui lui en aurait le plus imposé, si elle n'avait pas su mettre dans sa manière avec lui, cette nuance d'aménité et de grâce dont les femmes seules ont le secret; et que personne ne possédait mieux qu'elle, on oubliait bientôt ses seize quartiers, son titre de comtesse, cette taille si majestueuse, ce port si noble, si imposant, lorsqu'elle parlait avec un sourire plein de bonté, et le son de voix le plus

doux : Emmerich en éprouva bientôt l'influence, et s'entretint avec Louise, comtesse de Waldheim, presque comme avec Louise Bornwald. Le bon colonel le regardait avec complaisance, et dit à Wildman, en lui frappant sur l'épaule : quel superbe cuirassier on ferait de ce garçon-là !

M. Wildman, qui savait la valeur de cet éloge dans la bouche du colonel, sourit d'un air d'approbation.

Mais ce qui me frappe tout-à-coup, continua le colonel, c'est votre extrême ressemblance. Wildman, approchez de la glace, voyez si l'on ne dirait pas qu'il est votre frère cadet ?

L'observation du comte était très-juste. Emmerich paraissait le portrait rajeuni de Wildman ; le recteur et M. Bornwald l'avaient souvent remarqué, et cette ressemblance ché-

rie n'avait pas mal contribué à les attacher à leur élève, et à leur en donner bonne opinion. Nous laisserons nos lecteurs deviner s'ils étaient parens, ou si le rapport de leurs caractères en donnait à leurs traits; ce qu'il y a de sûr encore, c'est que la sympathie la plus prompte et la plus vive les attacha l'un à l'autre, comme s'ils avaient été vraiment frères. Wildman répondait en tout à l'attente d'Emmerich, et la surpassait dans un point qui l'avait empêché aussi de se douter qu'il était avec lui; il ne retrouvait point ce langage extraordinaire dont le recteur lui avait parlé. Wildman s'énonçait en bon allemand, et n'avait rien de remarquable dans son dialecte, qu'une énergie extrême lorsqu'il parlait soit de la vertu, soit de ses amis. Ce changement avantageux était l'ouvrage de Sophie et de

Louise. L'habitude de vivre avec ces deux femmes aimables, et dont le langage était aussi pur que leurs pensées, avait insensiblement épuré le sien, et lui avait donné le ton de la bonne compagnie; s'il y avait perdu pour l'originalité, il y avait gagné pour l'agrément.

Quand les premiers complimens furent terminés, et la joie un peu calmée, le colonel dit à son cher intendant: « Wildman, écoute le mot » d'ordre: je veux que tout le monde » autour de moi se réjouisse de mon » bonheur, et que tu prépares une » fête pour tous mes voisins et tous » mes paysans, et que la poudre à canon n'y soit pas épargnée. Je veux » vous faire entendre une musique » militaire, dit-il à ses hôtes, et le » ronflement de mon artillerie. Wildman, tu auras soin que nos jeunes

» soldats aient leur uniforme en bon
» état. Saperlotte, je veux que nos
» amis voient que je n'ai pas oublié
» mon métier, quoique retiré du
» service, et que je pourrai y ren-
» trer d'un jour à l'autre si le roi a
» besoin d'un bon colonel de cuiras-
» siers. Vous souvient-il, Bornwald,
» de la tenue de mon régiment
» quand j'étais chez vous en can-
» tonnement? »

— Je n'ai rien oublié de ce temps-là, cher colonel, c'est celui d'où je date votre amitié et celle de Wildman.

— C'est comme je n'oublierai de ma vie aucun des momens que je passerai à Waldheim, dit Emmerich.

— Qu'appelez-vous des momens, jeune homme? Saperlotte, croyez-vous que je laisse ainsi s'échapper mes prisonniers : il me faut deux

mois entiers, je ne vous tiens pas quitte à un jour de moins. Emmerich pâlit, quelque plaisir qu'il eut à voir Wildman. Deux mois encore éloigné de Berlin et de Claire, lui paraissaient un siècle ; il regarda Bornwald avec inquiétude, en attendant sa réponse : elle le tira de peine.

Cher colonel, lui dit-il, je voudrais passer ma vie avec vous ; mais ne me laissez pas oublier que j'ai aussi une Louise, moins belle que la vôtre, mais que j'aime aussi, et que j'ai quittée depuis bien des semaines.

— Diable ! c'est vrai cela, reprit le colonel, il faut être juste ; je ne voudrais pas quitter ma Louise pour deux mois, pas même pour être en campagne, dussai-je la faire coucher sous la tente... ou au bivouac.

— Je vous remercie, mon cher

colonel, dit la comtesse en riant. En récompense je vous propose un moyen de tout arranger; que nos amis restent un mois avec nous, nous irons passer l'autre chez eux à Berlin.

— Louise a parlé, dit le colonel, et tout est dit; on n'appelle pas ici de ses décisions.

— Et celle-là nous arrange trop bien pour en appeler, dit Bornwald. Il y a long-temps, monsieur le comte, que je désire de rapprocher nos Louises; elles se trouveront, j'en suis sûr, d'autres rapports que le même nom.

Il fut donc convenu qu'après quatre semaines de séjour à Waldheim, on partirait tous ensemble pour Berlin. Les yeux d'Emmerich étincelèrent de plaisir à l'idée de ne pas quitter Wildman pendant

deux mois. Si on l'avait consulté cependant, il aurait opiné pour que le séjour à Waldheim fût abrégé, mais il n'osa rien dire, et résolut au moins de profiter de ce mois pour apprendre de Wildman l'art de faire le bonheur de tout ce qui l'entourait, et de faire prospérer une terre comme celle de Waldheim, dont l'aspect l'avait si fort frappé. Décidé à se fixer à la campagne, cette instruction lui devait être fort utile, et il la commença dès le lendemain.

---

## CHAPITRE LXVII.

### WILDMAN ET WALDHEIM.

Pour suivre son projet d'instruction et satisfaire en même-temps le besoin de son cœur, Emmerich s'attacha aux côtés de Wildman, l'accompagna dans toutes les courses auxquelles les intérêts du comte et les devoirs de sa charge d'intendant l'appelaient, et le jeune homme était aussi infatigable à questionner, que Wildman était complaisant à lui répondre. Il le mit au fait de tous les moyens d'augmenter les revenus d'un seigneur, en même-temps que le bien-être de ses vassaux : ce

qui n'était point aussi contradictoire qu'on pouvait le penser. Il avait, il est vrai, diminué ou supprimé plusieurs impôts, entièrement aboli la corvée, et quelques droits onéreux aux paysans, et qui prenant sur leur temps, les empêchaient de cultiver leurs propres terres comme elles devaient l'être, et comme elles l'étaient actuellement. Celles qui dépendaient du château de Waldheim, et qui étaient considérables, furent affermées d'abord à bas prix; on l'augmenta graduellement à mesure qu'elles prospérèrent, et le comte fut plus que dédommagé de ce qu'il avait perdu en se relâchant de quelques-uns de ses droits. Ceux qu'il avait conservés comme seigneur, tels que les dîmes, augmentèrent et lui furent payés exactement et sans regret, parce que le pauvre trouvait en tout

temps chez lui des secours et du grain lorsqu'il en avait besoin, et que les riches sentaient qu'ils devaient leur aisance à sa bonne administration; mais bientôt il n'y eut plus à Waldheim, ni dans les villages qui en dépendaient, un seul paysan vraiment pauvre. Wildman les connaissait tous, et savait leur trouver à tous quelque branche de travail ou d'industrie qui leur donnait les moyens de gagner honnêtement leur vie et celle de leur famille, soit en les employant comme journaliers pour l'entretien des jardins ou du parc, soit en leur faisant apprendre un métier. Wildman s'était attaché surtout à prévenir ou à tuer les procès, cette éternelle source de ruine et de malheur. Un excellent jurisconsulte, nommé M. Adler, avait été invité par le comte à venir habiter Waldheim. Une demeure

agréable, et de bons appointemens lui étaient assurés, avec la défense de ne rien recevoir dans aucun cas, de ceux qui venaient le consulter. N'ayant donc aucun intérêt à provoquer ou à entretenir des procès, il les étouffait autant qu'il lui était possible, et Wildman profitait de cet ascendant irrésistible dont la nature l'avait doué pour concilier tous les esprits. Il était donc aussi rare de voir un procès à Waldheim que d'y rencontrer un mendiant; on voyait au contraire les jours de marché, la grande route qui conduisait à la ville voisine, couverte de charrettes ou de paysans chargés de différentes denrées qu'ils allaient joyeusement vendre à la ville, des volailles, du beurre, du grain, des pièces de toile, etc. etc.; et les habitans de Waldheim ayant tous une bonne réputation,

avaient la préférence parce que leurs denrées étaient meilleures, et qu'ils se contentaient d'un gain honnête et modéré ; ils revenaient bientôt à leur travail ou à leurs plaisirs, car le comte avait pour maxime que l'oisiveté et l'ennui (et l'un est la suite de l'autre) sont la source de mille vices. Pour les prévenir, tous les dimanches, après le service du soir, les paysans de tout âge pouvaient venir sans crainte dans une grande place du parc, destinée à cet usage ; on y trouvait différens jeux tels que les quilles, les petits palets, où ils pouvaient exercer leur adresse : le gain était peu de chose, mais le comte en faisait les frais, et il n'y avait point de perdans. Tour à tour un des jeunes gens jouait du violon, et faisait danser ses camarades et les jeunes filles, sous les

yeux de leurs mères; les vieillards, assis sur des bancs autour d'une longue table, trouvaient un peu de vin, de la bierre, et les papiers nouvelles de la semaine; souvent leur bon seigneur venait en causer avec eux, leur expliquer ce qu'ils ne comprenaient pas. Le comte faisait un camp, ou la position des armées avec les verres et les bouteilles. Wildman veillait à ce que tout fût en ordre; Louise et Sophie parlaient aux mamans, encourageaient les jeunes filles, et quelquefois même se mêlaient à la danse. Danser avec l'une d'elles était une marque d'honneur pour le jeune garçon qui l'obtenait; cette faveur n'était accordée qu'à ceux dont la conduite était sans reproche. En général les paresseux, les ivrognes, les mauvais sujets étaient exclus de ces joyeux rassemblemens,

jusqu'à ce qu'ils fussent corrigés, et ils ne tardaient pas à l'être. Ces petites fêtes se renouvellaient dans les grandes occasions : telles que le jour de naissance de l'un des maîtres, ou à l'arrivée de quelque ami, et alors on y joignait un repas en pleine campagne, l'été, et l'hiver dans un bâtiment destiné à cet usage. Le bonheur des vassaux du comte de Waldheim engagea beaucoup de familles aisées à venir s'établir dans ce village, et à y acquérir des possessions ; le prix des terres augmenta en proportion, ainsi que la prospérité des paysans, et celle du seigneur. Wildman assura Emmerich que loin que la fortune du colonel eût souffert par les droits qu'il avait cédés à ses vassaux, et par les frais de ces petites fêtes, elle avait plutôt augmenté, et il se

voit, dit-il, entouré de gens heureux qui le bénissent et l'adorent.

Emmerich écoutait avec ravissement, et put se convaincre par lui-même de la vérité de tout ce que lui disait l'intendant. Il vit dans la semaine les cultivateurs occupés sans être surchargés de travail, et trouvant chez eux au retour une nourriture abondante et saine, qui ranimait leurs forces; il les vit le dimanche se livrer à la joie, sans licence et sans excès, boire sans aller jusqu'à l'ivresse, jouer sans avidité et sans dispute, danser sans grossièreté, et se retirer tranquillement chez eux en bénissant leur sort, et leur bon seigneur.

Une seule chose étonna le jeune homme, et lui parut en contraste avec la liberté que le colonel de Waldheim accordait à ses paysans.

Tous les dimanches, après le service du matin, les jeunes gens de Waldheim devaient se rendre en uniforme bien soigné sur la place d'armes, et là le colonel les exerçait lui-même, et faisait la parade comme dans une ville de garnison; il mettait la même sévérité, la même exactitude dans son commandement, et ces jeunes paysans, aussi raides que des soldats de ferblanc, paraissaient autant d'automates dirigés par un seul fil qui les faisait tourner à droite ou à gauche. Emmerich n'avait jamais pu voir exercer une compagnie militaire sans éprouver un sentiment pénible, tant cet état lui paraissait gêner la liberté de l'homme et le dégrader, et c'était, comme on le sait, son *califourchon* que cette liberté; il comprenait cependant que dans une ville fortifiée, il faut des

soldats pour la défendre, et que cette subordination minutieuse était nécessaire pour les contenir; mais dans cet heureux village, séjour de la paix et du bonheur, où l'amour des vassaux était la meilleure garde du maître, il paraissait insensé à Emmerich de faire des machines militaires de ces jeunes agriculteurs, et de leur faire perdre un temps, qui, selon lui, pouvait être mieux employé qu'à ces inutiles évolutions. Il ne cacha point à Wildman sa surprise de ce qu'il n'avait pas engagé le comte à la supprimer.

Je l'aurais essayé en vain, dit l'intendant; le colonel est militaire dans l'ame comme vous avez dû le remarquer; il fait d'ailleurs tant de bien à ses vassaux, il les rend si heureux, qu'ils peuvent bien contribuer de cette manière à ses

plaisirs, et y sacrifier quelques heures par semaines : j'ai vu dans la suite que s'il y a quelques légers inconvéniens à cette gêne, il y a encore plus d'utilité réelle. Vous êtes surpris, mon cher Emmerich, mais votre esprit juste conviendra que j'ai raison. N'avez-vous pas remarqué à la fête et dans les rassemblemens du dimanche, comme nos jeunes gens ont une bonne tenue, comme leurs habits sont propres, leurs cheveux bien rangés ; comme dans leurs jeux même il règne un esprit d'ordre et de subordination, qui se trouve si rarement au village ? Soyez sûr qu'ils le doivent à leurs exercices militaires, à la présence de leur colonel, qui mettrait sans rémission aux arrêts le dimanche suivant, celui qu'il aurait trouvé en faute. Comme l'appel précède toujours la parade,

il les connaît tous par leurs noms ; c'est un lien de plus entre lui et ses vassaux, et quand je lui parle d'un chef de famille qui a besoin de ses secours, il se rappelle que c'est le père, ou l'oncle de l'un de ses soldats, et il y prend plus d'intérêt. S'il y en a qui manquent le dimanche à la parade, il faut qu'ils rendent raison de ce qu'ils ont fait ; si leur excuse n'est pas valable, ils reçoivent une réprimande devant la troupe, et cette crainte les retient au village, et les empêche d'aller dépenser leur argent à la ville, ou de faire des parties de débauche : toutes les fautes de ce genre sont notées, et un certain nombre empêche d'avoir un grade de bas officier, ou une médaille à la boutonnière, qui est une marque d'honneur et de bonne conduite, qui leur vaut,

outre la faveur du chef, l'estime des mères, et souvent l'amour des jeunes filles. Le mariage de l'un de ces soldats distingués est encore un sujet de fête ; la comtesse fait un présent à l'épouse, et ouvre le bal avec le jeune marié, et tous sont jaloux de mériter cet avantage. Je dois aussi mettre en ligne de compte les coups de canne, qui sont épargnés aux recrues qu'on fait dans nos villages ; les sergens les trouvent si bien instruits qu'ils n'ont rien à leur apprendre, et qu'ils s'en font aider pour exercer leurs camarades. Dans les différens régimens qui recrutent dans cette province, on remarque que les caporaux, les fouriers, les commandans d'exercice sont presque tous des paysans de Waldheim. Oh ! mon jeune ami, loin de blâmer le colonel, j'ai souvent

pensé qu'au lieu d'entretenir, et de solder une armée permanente, qui ruine l'état, et n'est, en temps de paix, qu'une pépinière de mauvais sujets, on ferait bien mieux d'organiser ainsi dans chaque village une milice enrégimentée, exercée, soit par leur seigneur, s'il est militaire, soit par des officiers payés pour cela : on rassemblerait cette milice en temps de guerre, et je me trompe fort, ou ces soldats, accoutumés à un travail pénible et continu, à braver tous les temps, à n'être jamais oisifs, vaudraient bien ceux qui passent leur vie dans une caserne, dans une guérite, ou dans un corps de garde, et combien de millions seraient épargnés par ce moyen si facile !

— Emmerich en convint ; c'est-là, dit-il à Wildman, le projet favori

du comte de Glhénitz, il me l'a répété tous les jours pendant que j'étais chez lui, et m'a détaillé avec beaucoup de force tout le mal que fait une armée en temps de paix, dans les garnisons qu'elle habite; il assurait que ce mal, à la longue, surpassait celui de la guerre, parce qu'il est continuel et qu'il agit sourdement.

— WILDMAN. Il avait bien raison. Vous connaissez donc le comte de Glhénitz? c'est un digne homme et un brave militaire, que j'ai vu quelquefois. — Mais je me rappelle tout à coup qu'il avait autrefois pour fermier un homme très-distingué par son caractère et ses connaissances, dont il avait fait son bailli; si je ne me trompe il se nomme comme vous. Seriez-vous son fils? Je vous en aimerais je crois

encore d'avantage, car bon sang ne peut mentir.

Emmerich rougit, il ne put prendre sur lui de dévoiler le secret de sa naissance, même à son cher Wildman. Mais il ne put non plus se résoudre à mentir : vous ne vous trompez pas, dit-il, c'est à l'excellent bailli de Glhénitz que je dois et mon existence et mon éducation : je suis fier de le nommer mon père. Le comte, en souvenir de leur ancienne amitié, a eu mille bontés pour moi pendant un petit séjour que nous avons fait chez lui, et m'a donné en partant ce gage de son amitié : il tira sa montre. Wildman retrouva avec plaisir la noble et belle physionomie d'un homme qu'il estimait : si tous les seigneurs, dit-il à Emmerich, ressemblaient à celui-là et à mon cher

colonel, notre Allemagne serait un paradis.

— Ajoutez, lui dit Emmerich, s'ils avaient tous un bailli comme mon père, et un intendant comme mon ami. Wildman attendri serra le bon jeune homme contre son cœur, et continua de l'instruire avec d'autant plus de plaisir qu'il voyait bien qu'il ne semait pas dans une terre ingrate, et que rien n'était perdu pour Emmerich.

Enfin le mois de Waldheim est passé, on se prépare à celui de Berlin et aux préparatifs du départ; tout est bonheur pour Emmerich, qui va rejoindre ce qu'il aimait déjà, sans regretter ce qu'il aime actuellement. Il est dans une bonne calèche avec Bornwald, Louise et Sophie; le colonel, qui n'aimait pas à s'emprisonner dans une machine roulante,

suivait à cheval avec son cher intendant. On le retrouvait avec plaisir dans les endroits où l'on s'arrêtait; le colonel, comme on le comprend, tâchait d'arriver à l'heure de la parade, et n'en manquait pas une. Wildman l'accompagnait, et quelquefois Emmerich; mais ce dernier préférait, ainsi que Bornwald, être le chevalier des dames.

Un jour qu'en passant une petite ville de guerre, le colonel était allé voir manœuvrer les troupes, il fut accosté par un officier qui lui prit la main avec respect et avec émotion, et se félicita du bonheur de revoir encore une fois le colonel de Waldheim : celui-ci le remit à l'instant. « Ou je me trompe » fort, lui dit-il en secouant sa » main, ou j'ai le plaisir aussi de » retrouver le lieutenant Spaare.

» Touchez-là, mon cher, jamais le
» colonel de Waldheim n'oublie un
» brave officier, et je vous recon-
» nais pour tel. Mais vous n'êtes
» plus lieutenant j'espère, vous avez
» fait votre chemin ? »

— Toujours lieutenant, mon colonel, et long-temps encore à ce que je crains ; à moins que je ne trouve plus de justice dans le corps où je suis entré depuis quelques mois, que dans celui où vous m'avez laissé, où j'ai essuyé des passe-droits cruels qui m'auraient fait quitter le service si ce n'était pas ma vocation et l'état où je crois pouvoir être utile à ma patrie.

— Bien, bien, brave Sparre, s'écria le colonel, j'aime à vous entendre parler ainsi, et si j'ai conservé quelque crédit, il vous sera fait justice. Mais aussi diable pour-

quoi servir dans l'infanterie? Pourquoi ne pas être un cuirassier? Saperlotte, il n'y a que cela dans le monde. — Mais enfin fiez-vous à moi. — Dans quel corps est-ce que vous servez? Sparre lui nomma son chef; il se trouva que les voyageurs étaient invités à dîner chez lui. Le colonel y mena Sparre, et le présenta à sa femme et à toute la société; il fut placé à table à côté de Bornwald, qui fut enchanté de lui, et le pria de se joindre à la famille de Waldheim, et de venir aussi passer un mois à Berlin.

Le lieutenant ne demandait pas mieux, mais il n'osait pas accepter sans permission. M. Bornwald en dit un mot à Louise; elle le demanda au général chez qui ils étaient, et Louise ne pouvait être refusée.

Le lendemain donc, avec cette bonne acquisition de plus à leur société, ils reprirent la route de Berlin, où ils ne tardèrent pas d'arriver.

---

## CHAPITRE LXVIII.

### ENCORE UNE VIEILLE CONNAISSANCE.

Nous avons eu tort de ne point compter parmi les amis intimes de notre Emmerich, l'aimable et bonne Marianne, femme du docteur Ellerman. Sans avoir autant de traits et de vivacité que madame Bornwald; sans avoir les talens de Cécilia, elle était embellie cependant de tout ce qu'il faut pour attacher; on admirait en elle une bonté de cœur parfaite, dont on a déjà vu des preuves dans le malheur des Ewald et dans celui de Claire du Vernier; un esprit très-juste, et cette sensibilité douce, pre-

mier charme des femmes. Marianne l'avait déployée d'une manière si active dans les soins qu'elle rendait à Claire, que cela seul aurait suffi pour la faire chérir d'Emmerich, plus peut-être même alors que sa première amie Louise Bornwald, et que sa seconde amie Cécilia, qui lui témoignait tant d'affection; mais un cœur tel que celui d'Emmerich est plus touché du bien qu'on fait à ceux qu'il aime, que de celui qui l'a pour objet, et madame Ellerman avait complettement gagné le sien par sa tendresse maternelle pour la jeune infortunée qu'il lui avait confiée. En partant pour son voyage, le cœur déchiré de la laisser aussi malade, il conjura la bonne Marianne de lui en donner des nouvelles aussi souvent

qu'il lui serait possible, et il lui donna une copie de l'itinéraire et des adresses que M. Bornwald laissait à sa femme; elle y mit toute l'exactitude qu'il pouvait désirer; il apprit par elle tous les détails et tous les progrès de la convalescence et de la parfaite guérison de Claire, et il dut à cette excellente amie de pouvoir faire son voyage au moins sans inquiétude. Mais plus le moment du retour approchait, plus il se sentait ému à la seule idée de retrouver cette fille charmante et qu'il n'avait vue encore qu'environnée des ombres de la mort. Brillante de santé et dans une situation heureuse, le docteur et sa femme s'y étaient tellement attachés, qu'ils n'avaient pu se décider à la rendre à sa mère. M. Ellerman par son crédit à la

cour, fit obtenir à cette dernière une honnête pension, comme veuve d'officier; elle laissa Claire avec plaisir chez son digne bienfaiteur, et jamais une fille ne fut plus tendrement aimée de ses parens qu'elle l'était de ses amis. M. Ellerman voulut travailler aussi à faire enfermer ou bannir du pays l'indigne parente qui l'avait si fort maltraitée; mais elle avait des protections trop puissantes; il lui fut seulement ordonné de respecter le repos de Claire, qui vécut tranquille sous la protection du docteur et de sa femme, et redevint bientôt ce qu'elle était avant ses malheurs et sa maladie, la créature la plus charmante à tous égards qu'il fût possible de rencontrer. Nous reviendrons sur l'impression profonde qu'elle fit sur notre héros; à

présent parlons de celle qu'il fit lui-même sur tous ses amis rassemblés chez M. Bornwald pour recevoir les voyageurs; ils furent tous frappés du changement avantageux qui s'était fait en lui pendant cette absence de quatre mois. Tout ce qui restait de la *gaucherie* du jeune fermier d'Hellerzen et de la pédanterie de l'élève du bon recteur avait disparu; plus de confiance en ses propres forces, lui avait donné l'air d'une noble assurance; il joignait une extrême douceur à beaucoup d'énergie; avec les femmes il avait ces attentions soutenues et délicates, qui prouvent qu'on les respecte et qu'on a le desir de leur plaire; avec les hommes, il savait tenir sa place dans la conversation, la rendre intéressante, l'animer par des discussions,

où il soutenait son opinion sans opiniâtreté; il savait aussi écouter, se taire et céder. Enfin Emmerich était à présent un homme et un homme très-aimable; tous ses amis étaient contens de lui, chacun dans leur genre. Le recteur trouva qu'il avait bien vu, bien observé et voyagé avec fruit. Madame Bornwald lui trouva plus de gaîté et plus de traits dans l'esprit : Cécilia ne pouvait guère ni l'aimer, ni l'admirer davantage; les soins de Louise et ses propres réflexions n'avaient pas beaucoup avancé sa guérison. Elle le revit avec une vive émotion, et trouva que son extérieur avait aussi beaucoup gagné. — On ne serait pas obligé d'en croire des yeux aussi prévenus, mais il est sûr qu'il avait pris une tournure plus noble, plus élégante,

il se présentait avec plus de grâce, et le cœur de la pauvre Cécilia n'en devint pas plus tranquille.

Madame Marianne Ellerman vit avec plaisir qu'il était en état de faire sa partie d'hombre; le docteur s'aperçut qu'il écoutait mieux ses longues dissertations. — Et la douce et charmante Claire ? elle était contente aussi de son jeune protecteur, il lui rapportait un cœur bien occupé d'elle, et si d'abord elle eut quelque inquiétude en voyant sa compagne de voyage, la belle comtesse de Waldheim, les regards d'Emmerich l'eurent bientôt rassurée. Une jeune fille qui aime pour la première fois se trompe rarement sur ce qu'elle inspire, et Claire fut contente de ses observations; elle voyait cependant peu son jeune ami, excepté dans les

soirées, le reste de la journée était consacré, ou à s'entretenir avec Wildman, ou à se promener dans la ville avec le lieutenant Sparre, qui voyait Berlin pour la première fois. Un jour qu'ils traversaient ensemble un pont, ils rencontrèrent une de ces charrettes attelées de malfaiteurs condamnés aux déblayement des rues. Emmerich avait en horreur ce genre de punition, qui, selon lui, achevait de dégrader l'homme, en l'accoutumant à supporter la honte, et à lui ôter tout moyen de repentir. Souvent il avait fait de grands détours pour éviter cette rencontre, et lorsqu'il y était forcé, il détournait la tête, et doublait le pas. Dans cette intention il dégagea son bras de celui du lieutenant, et passa le premier en baissant les

yeux. Au même instant, il entend un de ces scélérats s'écrier : « Ah ! » je te retrouve enfin, traître ; » et il le voit lever sa pelle avec fureur pour lui en décharger un coup sur la tête, qui suivant toutes les apparences l'eût étendu mort sur la place, si le lieutenant qui le suivait de près, n'avait pas eu la présence d'esprit de détourner la pelle avec sa canne ; il ne put empêcher cependant qu'elle ne retombât sur le bras d'Emmerich, et qu'elle ne lui fit une forte contusion. M. Sparre tomba avec fureur sur le scélérat, et lui donna plusieurs coups sur le visage qui l'étendirent par terre. La garde qui s'était un peu trop éloignée, vint au bruit du tumulte, et voulut de son côté assommer de coups le coquin ; mais

Emmerich l'en empêcha. « Laissez » ce malheureux, dit-il, sa raison » est sans doute égarée; je ne sais » pourquoi il me..... » Au même instant, malgré le sang qui couvrait le visage du malfaiteur, il reconnut avec un extrême étonnement le major de la cabane aux buissons, le vil séducteur de la pauvre Juliane, qu'il croyait encore son père : Dieu, mon dieu! s'écria-t-il en se rapprochant du malheureux assis par terre; mes yeux me trompent-ils? M. le major serait-il possible.... Le criminel ferma les poings avec rage, et voulut se relever; la douleur des coups qu'il avait reçus, et la garde le forcèrent à se rasseoir; il mordait ses mains de fureur; on les lui attacha fortement ensemble.

— *Major*, disait la garde en riant,

major des scélérats, il n'eut jamais d'autre titre, c'est le plus abominable de tous ceux que je surveille. Mais ceci tournera mal pour lui, monsieur, je vais l'enfermer dans la prison, et si vous voulez venir demain faire votre déposition, elle sera reçue. — Votre nom, s'il vous plaît. La foule s'assemblait autour d'eux, et malgré l'extrême curiosité d'Emmerich, il s'abstint de faire ce jour là aucune question au malheureux criminel, il se contenta de donner une pièce d'argent à la garde pour qu'il ne fût plus maltraité : on le plaça sur la charrette et on l'emmena. Au moment où elle allait partir, Emmerich, par un mouvement involontaire, se rapprocha de l'homme, et lui dit; comptez sur tout ce que je pourrai faire pour vous tirer d'ici. Mais dites-

moi où est votre fille, où est Juliane? Le scélérat releva son visage ensanglanté, et souriant du rire infernal des démons. A tous les diables, répondit-il, et vous le savez mieux que moi. La charrette partit, la foule la suivit et se dissipa; Emmerich qui souffrait beaucoup de son bras s'appuya sur son ami, et revint chez lui pour y appliquer quelques vulnéraires; il pria le lieutenant de ne point parler de cette aventure. Mais cette précaution fut inutile, le lendemain deux magistrats vinrent recevoir les dépositions d'Emmerich et du lieutenant, sur ce qui s'était passé la veille, et l'apprirent à tous les amis du jeune homme; ils frémirent du danger qu'il avait couru, et remercièrent le bon Sparre de l'en avoir garanti. On crut que ce

CH. LXIV. *Aveu, consolation, conseil* . . . . . 229
CH. LXV. *Une vieille connaissance* . . . . . 249
CH. LXVI. *Surprise agréable* . . . 264
CH. LXVII. *Wildman et Waldheim* . . . . . 287
CH. LXVIII. *Encore une vieille connaissance* . . . . . 308

FIN DE LA TABLE.